

**L'Exécuteur
[233] – Le Blitz
de Little
Havana**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LE BLITZ DE LITTLE HAVANA

par Don Pendleton

VALUYENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR LE BLITZ DE LITTLE HAVANA

Adapté de l'américain par Urban Aeck

VAUVENARGUES

CHAPITRE PREMIER

Le cataclysme se déchaîna.

Un cyclone de feu et de plomb, qui se mit à tout balayer sur son passage. Une tempête démente ravageait de tous côtés, mais un éclair de seconde avait suffi à l'Exécuteur pour faire sauter deux crânes de porte-flingues au passage. Dans l'immense hangar allumé d'éclairs et de crépitements, c'était la panique dans les rangs ennemis. Des ombres jaillissaient, disparaissaient et des rafales partaient tous azimuts, dans un premier temps longues et imprécises, puis peu à peu plus comtes, plus professionnelles. Les cannibales semblaient se reprendre, et les cris d'affolement s'étaient tus. Tel un diable jaillissant de sa boîte, une silhouette avait surgi de l'ombre pour sauter au volant d'un 4x4, allumant ses phares pour essayer d'apercevoir Bolan. En vain. Pendant ce temps, ne se découvrant que brièvement pour lâcher leurs rafales, les autres avaient décidé d'imiter l'Exécuteur. Déplacement-tirs-déplacement. En espérant que les feux du 4x4 le localisent enfin. Mais, balayant leurs illusions, une grêle d'ogives brûlantes fit exploser les phares du véhicule, et l'obscurité retomba. Aussitôt, la situation bascula. De nouveau privés de repères, les rescapés de l'équipe du clan Matura s'affolèrent et une voix hurla :

— Arrêtez ! Ne tirez plus !

Un timbre nasillard, la voix de René Matura. Mais les tirs continuaient, et une autre voix hurla :

— Stop ! Bordel !

Cette fois, c'était Al Deloi. Le « Québécois ». En fait, le vrai chef du clan. Bien que d'origine haïtienne comme son associé Matura, Deloi était à présent canadien. Naturalisé trois ans plus tôt. Ex-tonton macoute du temps des Duvalier comme René Matura, il avait émigré dès la chute du régime, pour créer à Montréal une entreprise de transport, couverture idéale pour remonter les grosses combines qui les avaient enrichis tous les deux sous le règne des dictateurs père et fils. D'abord le trafic d'immigrés, puis la dope, en association avec une filière mexicaine.

— Arrêtez de tirer !

Les deux petits caïds avaient compris que dans cette obscurité, ils

allaient finir par se descendre entre eux, mais plus ils s'égosillaient, plus les rafales claquaient. La panique s'était installée dans les rangs des « tontons » et les appels se croisaient. Sur la droite de l'Exécuteur, une troisième voix hurla :

— Le pick-up ! Amenez le pick-up !

Toujours le même problème : le manque d'éclairage. En plus, ils ignoraient que, de son côté, le Guerrier voyait dans le noir. Grâce au Smart. Le mini-Caméscope à vision de nuit, mis au point par le génial Herman « Gadgets » Schwarz. Un appareil ultra léger qui, fixé devant son œil droit par attache frontale, lui tenait lieu de lunette passive. C'était la raison pour laquelle il avait pu faire sauter les phares du 4x4 des deux boss. Élément qui aurait pu être décisif, dans un local vide, ce qui n'était pas le cas. Encombré de caisses et de palettes prêtes au transport, le hangar ne manquait pas de planques. Quelque part, un autre « tonton » appela :

— Jo ! T'as entendu ? Magne-toi le cul !

Dans le réticule du Smart, l'Exécuteur vit un des types jusqu'alors réfugié derrière un amoncellement de cartons bondir hors de sa cachette. D'un saut, le dénommé Jo se précipita vers l'entrée du hangar, dont les battants coulissants étaient demeurés entrouverts. Mais, dans sa précipitation, il heurta l'angle d'une palette chargée de plaques d'égouts. Une tonne de fonte. Rapport de force à l'avantage de la palette. Sous le choc, le pourri recula de deux mètres, poussant une espèce de barrissement qui couvrit presque le vacarme des rafales. Clavicule cassée, voire carrément éclatée, il se mit à sauter sur place, avant de s'accroupir en se tenant l'épaule et en geignant de douleur.

Sans voir la mort fondre sur lui.

Stop pant net sa plainte, la 44 magnum du Guerrier lui fit éclater toute une partie du front, l'envoyant dinguer contre une autre palette, puis s'écrouler à sa base dans un geyser de sang et de cervelle mêlés.

— Il est là ! Il est là !

À la gauche de Bolan, un de ses copains avait vu le départ du coup de feu. Une gerbe d'éclairs cisaila la nuit. Puis une autre. L'Exécuteur avait déjà changé de place, pourtant, des échos d'impacts résonnèrent tout près de sa tête. Il envoya une brève rafale, vit s'écrouler un tireur, en aperçut un autre qui bondissait vers le fond du hangar, vidant son reste de chargeur de P. — M. à la volée. Un danger pour ses copains. L'un d'eux hurla :

— Putain ! T'es con ou qu...

Il n'acheva pas. Rafalé en pleine poitrine par le con en question, le reste de sa phrase se mua en un cri guttural, tandis qu'il s'effondrait sous les impacts, envoyant des flots de sang tous azimuts. Dans l'action, son index avait enfoncé la détente de son propre P.— M., expédiant une longue rafale.

Complètement au hasard... mais exactement vers le Guerrier. Celui-ci sentit des balles fuser près de lui et se jeta au sol. Peut-être trop tard.

Son front encaissa un impact, et il plongea dans le noir.

Sous le choc, l'Exécuteur crut que son crâne avait explosé. Qu'il était en train de mourir, assistant à sa propre mort en parfaite conscience. Une conscience qui imposa aussitôt l'évidence. Il ne mourait pas. La balle ne l'avait pas frappé lui, mais le Smart. À un ou deux centimètres près, il était mort. La baraka. Néanmoins, il avait perdu la vision nocturne. Le mini Caméscope avait écopé. Arraché à son support frontal, il avait volé au loin quelque part dans le noir. Accroupi derrière son abri, le Guerrier fouilla une poche de sa combinaison de combat, en sortit trois petits disques métalliques. Les fameuses « monnaies d'Herman ». De faux dollars. Superbes petits gadgets de mort, mis au point par l'ami Schwarz, qui enrichissaient à présent son arsenal, notamment au cours de ses blitz à l'étranger. Des pièces de monnaie, qu'il suffisait de tordre fermement, pour déclencher la réaction des divers composants chimiques comprimés à l'intérieur. Quatre options au choix. Effets explosif, aveuglant, incapacitant ou éclairant. L'Exécuteur avait choisi la poche des « éclairantes ». Dans un premier temps, localiser l'adversaire, et profiter de l'effet de surprise. Il tordit les trois pièces, les envoya à la volée dans trois directions différentes, empoigna de nouveau le monstrueux AutoMag et, assurant le MAC 10 dans son autre poing, il attendit l'effet escompté. Tandis que les pièces roulaient et ricochaient en tintant joyeusement, il entendit un des « tontons » s'inquiéter dans l'obscurité :

— ¡ Qué posa !

Exclamation en espagnol. Un des latinos du clan. Haïti et Saint-Domingue étaient voisins, et comme les Portoricains et les Cubains, les Dominicains contrôlaient une partie du trafic de la dope sur le secteur caraïbe. Bon gré, mal gré, les quatre communautés s'associaient souvent, pour le meilleur et pour le pire. Cette fois pour *Yasesino* en question, ce fut le pire. Pas eu le temps de tout comprendre. Stoppé net par une légère déflagration suivie d'un souffle chuintant. Une colonne de feu blême creva soudain la nuit, montant à plus de trois

mètres de haut, inondant le théâtre des opérations d'une lumière blanche et vive.

— *j Qué posa !* gueula encore *Yasesino*.

Très imprudent. Visible en ombre chinoise comme une mouche sur du lait. La. 44 magnum de l'AutoMag lui fit sauter tout le côté gauche de la tête, et il s'écroula en lâchant son P.— M.

Mort avant de toucher terre.

Dans la foulée, les deux autres pièces avaient déflagré à leur tour, et tout l'immense dépôt se retrouva éclairé comme en plein jour. Quelque part sur la droite, un autre latino hurla :

— *j Puta ! Qué...*

Lui non plus ne put achever. L'AutoMag avait aboyé dans le poing gauche de l'Exécuteur. Percuté par la terrible. 44, le pourri valdingua en arrière, buste traversé de part en part, lambeaux de poumon et de cœur mélangés en une bouillie sanglante qui gicla tous azimuts. Se redressant d'un coup, le Guerrier avait repéré un troisième flingueur du coin de l'œil. Sur sa gauche.

— *j Aquí ! Ici ! Aquí !*

Lui aussi dominicain. Ou portoricain. Cette fois, le MAC 10 entra dans la danse. Courte rafale. Quatre 9mm, qui atteignirent leur cible en plein plexus. *L'asesino* battit des bras, ouvrit une bouche démesurée, vomit du sang, lâcha son P.— M. en émettant un affreux gargouillis, bascula enfin en arrière, bousculant une pile de caisses, les faisant s'effondrer dans un vacarme épouvantable. Dans la lumière blême des « monnaies » éclairantes, une tête apparut entre deux amoncellements de cartons, accompagnée d'un canon d'arme. Riot gun calibre. 12. Dans le poing droit de l'Exécuteur, le massif AutoMag tonna, envoyant son monstrueux message de mort. La. 44 fit littéralement sauter tout le haut du crâne du type au fusil. Des choses molles fusèrent dans l'incendie livide des colonnes éclairantes, tandis qu'un lambeau de cuir chevelu s'envolait au loin en tournoyant. Dans le même temps, une voix hurla au fond du dépôt :

— *j Puta ! Butez-le !*

René Matura. Crispé. Et invisible. Puis une autre voix :

— *j Dônde... Mierda ! Où il est, le Fumier !*

L'autre boss haïtien. Le vrai. Al Deloi. Nerveux aussi. Très. Il hurla derechef :

— Où t'es, Bolan ? *Putà !* Où t'es, sale con ?

Invisible également.

— Là-bas ! cria Matura. Il est là-bas ! Derrière la fonte !

La palette de plaques d'égout. Faux. Bolan n'était pas où l'autre le croyait. Mais, au contraire du petit boss, l'Exécuteur avait l'ouïe fine. Et sélective. Au cours de ces années de croisade contre le Crime Organisé, il avait appris à localiser n'importe quel son. À le poursuivre, comme on disait dans le jargon. Et là encore, contrairement à ce qui s'était passé chez Matura, ça fonctionna chez le Guerrier. En une seconde, il avait localisé le *jefe* en second. Sa cible s'était réfugiée à l'abri d'un amoncellement de meubles de jardin emballés sous plastique. Pas le blindage idéal. D'une rafale de MAC 10, l'Exécuteur perfora une colonne de plateaux de tables, entendit un cri, enregistra un bruit de chute, suivi de plaintes sourdes. Mais alors qu'il allait rafaler de nouveau, une voix grinçante hurla :

— Attrape ça, Fumier !

Simultanément, le Guerrier vit s'élever un objet dans l'espace. Une forme sombre et ovoïde, qui brilla une seconde dans la lumière des « monnaies »... et qui retombait vers lui. Un objet très facile à identifier.

Une grenade !

CHAPITRE II

La poire mortelle retombait droit sur Mack Bolan.

Il s'était trompé : il avait raté Matura et, au dernier moment, celui-ci l'avait localisé et avait envoyé son message de mort.

Ce type était dingue ! Mais l'Exécuteur le savait, dans la nébuleuse du Crime Organisé, les Caribéens étaient réputés de vrais excités. Capables de tout... et de n'importe quoi. Y compris de ce type d'action.

Une grenade ! Au risque de bousiller leurs propres *soldados* !

Dans un vol-plané spectaculaire, le Guerrier s'était élevé dans les airs et, tout en rafalant à l'instinct, il s'était projeté derrière le seul abri fiable en pareille circonstance : l'autre versant de la colonne de plaques de fonte, là où on ne l'attendait plus. À la milliseconde où il achevait sa chute, la grenade explosa. Une déflagration sèche, qui secoua l'atmosphère, fit mal aux oreilles, envoya ses éclats d'acier tous azimuts. Un chapelet cinglant vint ricocher contre les fontes, repartant dans l'espace en vrombissant, pour aller frapper ailleurs. Sur la droite de l'Exécuteur, un type émit un cri étranglé, un autre situé plus loin s'égosilla, paniqué :

— Attention ! Il a des grenades !

Il n'avait pas tout compris. Profitant de la pagaille, le Guerrier avait déjà rechargé ses armes, et, à la faveur des feux déclinants des monnaies explosives, il se redressa, envoya de nouvelles rafales, changea aussitôt de place. Le temps d'un battement de paupières, il avait repéré sa proie.

Matura.

Raté l'instant d'avant, le *jefe* en second avait fait une brève apparition. Extrêmement fugace, mais suffisante pour le Guerrier, dont l'index avait effleuré la détente du MAC 10. Tir d'intimidation. Tout près de l'endroit où le Haïtien avait disparu. Manœuvre efficace. Mû par un réflexe de protection et tel un diable jaillissant de sa boîte, le pourri s'était redressé à son tour, brandissant son P.— M. Exactement au centième de seconde où la deuxième rafale de l'Exécuteur jaillissait du MAC 10.

Pas de chance pour Matura.

La moitié du front emporté par le chapelet de 9 mm, le petit *jefe* s'écroula, entraînant dans sa chute un lot de chaises en plastique. Tandis que les « monnaies d'Herman » s'éteignaient tour à tour, un type se mit à hurler dans l'obscurité revenue :

— Il a eu René ! Il a eu René !

Confirmation de ce que Bolan savait déjà.

Il y eut un moment de flottement, puis, d'un coup, des rafales se mirent à gicler. De partout. Localisé par ses tirs, le Guerrier aurait dû être criblé sur place. Or, justement, il n'était plus sur place. Glissant de côté à la vitesse de la mangouste échappant à la morsure du mamba, il avait déjà franchi la distance le séparant du point de tir idéal pour atteindre sa prochaine cible. Littéralement « photographiée » par le cerveau du Guerrier à la faveur des monnaies luminescentes, cette dernière ne se doutait de rien. À l'instinct, Bolan envoya une rafale. Ultra courte. Pourtant suffisante pour entendre le flingueur pousser une espèce de borborygme, et enregistrer le bruit de sa chute.

Mort sans comprendre.

Des cris fusèrent sur la gauche du Guerrier. Affolés. Idiots. Et très imprudents. Localisation de la source des sons, mouvement giratoire du canon du MAC 10, pression sur la détente, rafale. Courte et très efficace. Cri de douleur. De surprise. De désarroi. Bruit d'un corps qui s'écroule, qui entraîne dans sa chute des choses indéterminées. Et d'autres cris, à gauche, devant, à droite. L'Exécuteur s'était encore déplacé. Juste à temps pour échapper aux balles. L'ennemi avait tiré en se fiant aux éclairs de sa rafale. Il avait vu les leurs, il arrosa à son tour. Largement. En éventail.

Jusqu'à la fin du chargeur.

Les cris se muèrent en hurlements, en geignements, en bruits de chutes. Puis une petite musique se fit entendre, incongrue. Samba joyeuse. Téléphone portable. Vite éteinte. Pendant ce temps, le Guerrier avait permuté son chargeur, tout en se glissant entre deux empilements. Toujours dans le noir, à l'instinct. Simultanément, il avait remisé l'AutoMag dans son étui, enfoui la main dans sa poche de combinaison, y pêchant deux autres monnaies explosives éclairantes. À l'instinct, il avait escaladé un empilement de caisses, se hissant au-dessus du théâtre d'opérations, tandis que des dents, il tordait sa première pièce de monnaie. Il la balança devant lui, tordit la deuxième, l'envoya sur sa gauche, puis la troisième à sa droite. Il y eut

de nouveau trois petites explosions sourdes, et, tandis que les gerbes lumineuses éclairaient le local de leur lumière blême, il décrocha le micro-Uzi de son attache velcro, tout en redressant le canon du MAC 10.

L'Exécuteur était bien décidé à en finir. Il entendit des cris, aperçut une silhouette sur sa gauche, lâcha une brève rafale, vit deux autres gus se redresser en hurlant et en canardant à tout-va, leur expédia à chacun un chapelet de plomb qui les coucha pour le compte, stoppa la course d'un fuyard qui allait atteindre l'entrée du hangar, rafala un quatrième « tonton » qui tentait également sa chance dans la fuite, eut le temps de le voir s'écrouler en hurlant, avant qu'un rugissement ne résonne soudain.

Le 4x4 !

Celui dont il avait fait exploser les phares. Un gros Range Rover qui, moteur emballé et tel un fauve fonçant à l'attaque d'une proie, s'était élancé, droit sur Bolan. Derrière le pare-brise, il entra aperçut deux silhouettes. Celle du chauffeur, et près de lui, celle d'Al Deloi. Massive, un R-M. au poing, émergeant hors de la portière. Le boss avait localisé sa position, et il tentait une manœuvre ultime. Mû par ses réflexes de chasseur et dans un saut digne d'un acrobate, l'Exécuteur s'était éjecté de côté, juste avant que le lourd véhicule ne percute l'amoncellement de caisses. Ces dernières basculèrent, tandis qu'il se recevait sur un empilement de palettes voisin. À cet instant, le Guerrier crut que le 4x4 allait se faire coincer. Pourtant, à l'ultime seconde, son chauffeur avait passé la marche arrière, et dans un rugissement de cylindres, le Range se propulsa en arrière. Bien calé sur ses jambes, Bolan envoya une rafale dans le pare-brise. Considérant les impacts qui s'inscrivaient dans le verte, il se dit que la bataille se terminait. Mais le 4x4 revint sur lui en hurlant, tandis que des éclairs jaillissaient du P.— M. de Deloi. L'évidence s'imposait : le pare-brise du 4x4 était blindé !

Et à voir le peu de dégâts occasionnés par le premier choc, toute sa carrosserie devait l'être également. D'une rafale, Bolan fit le test. Sur le capot et sur le toit. Positif. Les 9 mm firent sauter la peinture, se contentant d'écorcher l'acier en ricochant dessus. Moralité, il fallait atteindre Deloi par sa glace de portière ouverte. Hélas, réalisant l'inefficacité de ses propres tirs, à moins que ce ne fût pour changer de chargeur, le *jefe* avait rentré son avant-bras, et la glace remontait. Trop tard pour Bolan. D'autant qu'abandonnant toute idée de charge, le 4x4 achevait sa marche arrière, faisant hurler ses pneus en un dérapage spectaculaire. Percutant des empilements et envoyant des monceaux de cartons et de caisses balader en tous sens, il se remit en

ligne, présentant cette fois son muflle en direction de la sortie du hangar. En une parcelle de seconde, l'Exécuteur avait déjà compris. Il avait dû tuer la plupart des « tontons » de Deloi, voire tous, et ce dernier paniquait. Il allait lui échapper. Pour l'en empêcher, une seule solution, folle, désespérée.

Dans un réflexe de « tout pour le tout », le Guerrier se propulsa en avant. Bondissant de caisse en caisse et d'empilement en empilement, il se mit à poursuivre le Range Rover, surplombant sa course d'un à deux mètres, selon la hauteur des piles escaladées. Obligé de louvoyer entre les colonnes de marchandises, privé de phares et dans l'éclairage déclinant des monnaies éclairantes, le 4x4 perdait de la vitesse. Pour l'Exécuteur, c'était exactement le contraire. Sautant de caisse en palette, il progressait en ligne presque droite, et, gagnant du terrain à chaque foulée, il fut bientôt à la hauteur du véhicule. Derrière sa vitre de portière, la large face noire d'Albert Deloi se tourna vers lui, ouvrant de grands yeux ébahis. Bolan le vit crier quelque chose à son chauffeur, tandis qu'il redressait le P. — M. dans son énorme poing. Visiblement, il hésitait à baisser sa vitre. D'ailleurs, le 4x4 reprenait de la vitesse, distançant une nouvelle fois le Guerrier.

— *Shit !*

Le juron avait à peine passé les lèvres de l'Exécuteur que, se propulsant en avant, il accéléra à son tour. Prenant tous les risques, manquant à chaque foulée rater sa prise de pied, et valser dans le décor. La rage aux tripes, il continuait. Il avait vu l'obstacle. À quelques mètres devant le muflle du Range Rover. Une colonne de palettes, chargées de linteaux en béton. Droit devant. Bien sûr, le chauffeur l'avait vue aussi. Et, cette fois, pas question de songer à bousculer l'ensemble. Trop lourd. Tel qu'il s'était engagé, il allait devoir freiner, négocier un virage. Alors, remisant son armement dans ses attaches, le Guerrier accéléra encore. Sauta de colonne en colonne, de caisse en caisse, assurant son élan pour le saut final. Exactement où il l'avait prévu.

Au point de freinage.

L'Exécuteur y arriva au dixième de seconde près. Déjà, ses jambes s'étaient détendues et, d'un puissant élan, il se propulsa en avant, prêt au contact. Au choc. Surprenant complètement Deloi qui ne s'y était visiblement pas attendu, il atterrit sur le toit du 4x4, et les semelles de ses Nike montantes rencontrèrent la tôle.

En douceur, ou presque.

Pas suffisamment en tout cas pour leurrer les occupants du Range

Rover. Réagissant instantanément, le chauffeur donna un coup de volant si vif que l'Exécuteur faillit se laisser surprendre. Heureusement, il avait anticipé le mouvement et s'était jeté à plat ventre sur le toit. S'y accrochant d'une main, il faillit être éjecté par une nouvelle embardée, se retint de justesse, tandis que le véhicule louvoyait en accélérant encore. C'était l'unique danger pour le moment, car, le toit étant blindé, il était impossible de l'atteindre en tirant au travers. Tandis que le 4x4 accélérât pour foncer cette fois en ligne droite vers la sortie de l'entrepôt, Bolan se lâcha d'une main, se fouilla, trouva ce qu'il cherchait : des monnaies explosives.

Deux incapacitantes, une explosive.

L'unique solution possible en l'occurrence. Très aléatoire.

Mais si l'Exécuteur lâchait prise à présent, Deloi disparaîtrait dans la nature. Il aurait alors non seulement raté la fin de son blitz québécois, mais également l'opportunité de cuisiner le boss sur ses connexions dans l'est des USA. De nouvelles branches mafieuses d'obédiences caribéennes, dont le F.B.I. connaissait l'existence, sans être jusqu'alors parvenu à en identifier tous les boss. S'accrochant toujours de la dextre, le Guerrier coinça deux faux dollars entre ses dents. Les deux incapacitants. Dans sa main gauche, l'explosif. Lançant ce dernier vers le haut de la portière du chauffeur, il chercha du bout de l'index à localiser le joint entre le caoutchouc et la vitre, pour l'insérer. À l'intérieur, les deux pourris ignoraient ce qu'il tentait de faire, et ils étaient coincés. Que l'un ou l'autre abaisse sa glace pour essayer de l'abattre, et ils prenaient le risque de se faire allumer eux-mêmes. Dans leur situation, une seule manœuvre possible. L'éjecter du toit. Et, bien sûr, le chauffeur accéléra autant qu'il put. Le 4x4 fit un bond en avant, et le Guerrier eut l'impression que son bras allait s'arracher. Son corps glissa sur la tôle, se souleva, retomba lourdement, rebondit, et ses doigts craquèrent sinistrement. Jambes écartées, ventre plaqué à la tôle, il resserra son éteinte, et tandis que le Range effectuait un violent dérapage, le miracle se produisit enfin. La pièce de monnaie se coinça sous le joint de caoutchouc. Les doigts gourds et le corps haché par les bonds de la voiture, Bolan accentua son effort, sentit la pièce s'enfoncer davantage, la tordit d'un coup sec, retira sa main, s'accrochant au bord du toit de toutes ses forces.

Il était temps.

Il y eut une explosion sèche, un souffle brûlant, et, comme soudain pris de folie, le 4x4 partit de côté. Percutant violemment un amoncellement de plateaux d'échafaudages, il rebondit, cogna du pare-chocs arrière contre une pile de caisses. Cette dernière s'effondra,

ravageant la peinture du flanc droit du Range dans un vacarme infernal, tandis que l'avant du véhicule allait enfoncer un mur de cartons empilés sur plusieurs mètres. Hélas, contrairement à ce qu'avait espéré Bolan, la glace blindée de la portière avait résisté à la charge explosive. Trop faible. Rugissant de tous ses cylindres poussés à plein régime, le 4x4 rua, repartit en arrière, et renversant d'autres piles de matériaux sur son passage, il partit de côté, repassa en marche avant pour foncer dans une trouée.

Droit vers la sortie du dépôt.

Au même instant, quelque chose cogna contre le bord droit du toit, et dans la pénombre un objet apparut à quelques centimètres de la tête du Guerrier. Une forme vague, à peine entrevue. Difficile à identifier. Puis fugitivement découpée à contre-jour dans le cadre plus clair d'une des baies aux pavés de verre doublées de barreaux du bâtiment, la forme se précisa. Un pistolet-mitrailleur.

Et la rafale cisaila la nuit.

CHAPITRE III

Il y eut un souffle brûlant, des éclairs aveuglants et une douleur terrible, cuisante... à la main gauche, aux extrémités des doigts. À cet instant, l'Exécuteur comprit trois choses essentielles : son genou avait détourné le canon du P.— M. in extremis, la rafale ne l'avait pas touché, et on s'attaquait à ses doigts. Ceux de la main gauche, côté chauffeur. Moralité, les deux vitres avant du 4x4 étaient maintenant abaissées, et apparemment toujours en pleine forme, le chauffeur essayait de lui faire lâcher prise. Ce que l'Exécuteur avait justement l'intention de faire. Le temps de saisir une des deux monnaies incapacitantes coincées entre ses dents. Mais alors qu'il relançait sa main vers la vitre du passager demeurée abaissée, le P.— M. resurgit, canon rasant le toit du 4x4, pointé sur lui.

Et la deuxième rafale déchira l'air.

À l'extrême seconde, l'Exécuteur s'était déhanché, et sa jambe avait jailli latéralement. Tel un fléau, son genou frappa le poing armé. Si fort que malgré le grondement du moteur, il entendit nettement le cri de Deloi dans l'habitacle. Cri de douleur. Car, en achevant son mouvement, le Guerrier avait rabattu son genou sur le poing du pourri, le plaquant à la tôle du toit. Simultanément et dans un geste réflexe, il avait tordu le dollar explosif entre ses dents, avait envoyé sa main dans l'ouverture de la vitre, et lancé la pièce à l'intérieur de la cabine. Dans le mouvement, il attrapa le P.— M. par la carcasse, l'identifia au toucher. Micro-Uzi. D'une violente rotation, il arracha l'arme aux doigts du pourri, entendit un nouveau cri, ressentit nettement le craquement sous sa paume, quand, bloqué dans l'anneau du pontet de l'arme, l'index de Deloi céda. Cependant, le chauffeur s'était accroché à sa main gauche et, au bord du toit, Bolan eut soudain la vision fugitive d'un reflet blême. L'acier d'une lame.

Pour couper ses doigts !

Arrachant littéralement le P.— M. de ceux du boss, il perçut un autre cri... suivi d'un éclair aveuglant, jailli par les deux glaces de portières. Simultanément, une explosion sèche secoua le véhicule et la main du chauffeur lâcha celle de l'Exécuteur. Heureusement, car, comme soudain pris dans une tornade, le Range Rover partit de côté, tournoya sur lui-même, avant de se lancer dans un rodéo dément, balayant des tas de choses sur son passage. Accroché des deux mains,

le Guerrier tint bon un instant, mais ce qui devait arriver survint.

Le choc.

De plein fouet, dans un empilement de caisses et de ce qui ressemblait à des fûts métalliques. Écroulement général dans un fracas épouvantable, et impact si violent que, malgré ses deux prises, Bolan fut arraché du toit, partit en vol-plané, droit devant. Il subit un deuxième choc, retomba au milieu des caisses. Des bidons cascadèrent autour de lui, il roula au sol, le P.— M. de Deloi faillit lui échapper, il le rattrapa au vol, effectua un roulé-boulé entre deux rangées d'obstacles. Chute avant d'aïkido, qui le remit sur ses pieds. Il évita des fûts qui basculaient vers lui, entendit un son liquide, sentit aussitôt une odeur tenace. Peinture, vernis ou encore produit détachant. Déjà, le P.— M. trouvait sa ligne de visée.

Le 4x4.

Mufle enfoncé dans un mur de caisses et d'objets divers, cylindres hurlants, ruant tel un fauve enragé. En cage. Le Guerrier bondit, arriva sur le véhicule à la seconde où son moteur s'arrêtait net. Calé. Canon de l'Uzi braqué, il ouvrit la portière du passager à la volée. Déclenchant du même coup l'éclairage intérieur, il découvrit deux silhouettes. Le gros Deloi au premier plan, près de lui, le chauffeur couché sur le volant, s'y accrochant des deux mains comme à une bouée de sauvetage. Tous deux immobiles, regards hébétés, bouches ouvertes sur des mots ou des cris muets. Respirant bruyamment dans une grimace figée, le chauffeur semblait souffrir d'asthme aigu. Sans doute le choc du volant dans le plexus. De son côté, Deloi saignait du front. Abondamment. Vilaine coupure et gros hématome. Devant lui, du sang s'épandait sur le pare-brise. Défaut de ceintures.

Mais, déjà, le chauffeur commençait à s'agiter. Les effets du gaz incapacitant de l'explosif s'estompaient. Il amorçait un mouvement de tête vers Bolan, quand, passant devant Deloi, le canon de l'Uzi cracha une mini rafale de quatre ogives. Venin mortel qui fit violemment tressauter le conducteur et l'envoya dinguer contre sa portière. Du sang gicla partout, éclaboussant abondamment Deloi qui, à son tour, sortait lentement de son apathie. Sans attendre qu'il émerge totalement, le Guerrier fouilla le chauffeur, le délesta d'un pistolet Taurus. 38, d'un petit Colt Agent fixé à sa cheville, passa à Deloi. Rien aux chevilles. Dans ses poches, il confisqua son portefeuille, un carnet d'adresses, un gros Smith & Wesson 9 mm, un gros stylo camouflant une clé U.S.B. informatique, et un téléphone portable. Éteint. Il ôta la clé de contact du tableau de bord, examina la boîte à gants, le dessous du tableau de bord, celui des sièges. Pas d'autres armes. Aux pieds du

capo, une serviette en cuir noir, équipée d'une anse. Il l'ouvrit, esquissa une mimique satisfaite. L'ordinateur portable dont Deloi ne se séparait jamais était dedans. Un notebook de format réduit et hyper léger, mais plein de promesses. En compagnie d'un paquet de dollars U.S., quelques documents, plus un C.D. de données. Il refermait le tout quand, tournant la tête vers lui, le Haïtien parut s'éveiller d'un sommeil perturbé. Reprenant enfin pied dans la réalité, il amorça un geste vers l'intérieur de sa veste, lâcha un gémissement. Son index brisé, sanguinolent. Fracture ouverte.

— Inutile, le découragea Bolan en exhibant le S&W. Ton flingue a changé de proprio.

Au même instant, il y eut un vacarme autour du 4x4. L'écroulement du reste de l'empilement de fûts. L'un d'eux chuta sur le toit du 4x4. Un choc énorme, qui, malgré son blindage, enfonça légèrement le plafond de l'habitacle. Des éclaboussures frisèrent tous azimuts, tandis qu'un flot de liquide se déversait en violentes cascades sur le véhicule. D'un bond réflexe, l'Exécuteur s'était jeté de côté, échappant de justesse à la douche. Aussitôt, l'odeur caractéristique augmenta, prenant à la gorge et emplissant l'air ambiant. Pour couronner le tout, le fût roula hors du toit du 4x4, s'écrasa sur le béton du sol, envoyant de nouvelles gerbes de son contenu autour de lui, avant de rouler vers Bolan. Un cheminement lent et louvoyant, que le Guerrier stoppa du pied, renvoyant aussitôt le lourd tonneau métallique vers le Range Rover. Dans le même temps et reculant encore pour rester hors de la flaque liquide qui s'étendait en tous sens, il avait redressé le canon de l'Uzi en lançant à l'adresse de Deloi :

— Trop tard !

Suffisamment explicite pour stopper tout mouvement du *jefe*. Le menaçant toujours, Bolan insista :

— Je t'ai déjà fait les poches. J'ai tout. Y compris ta clé U.S.B.

En français. Une des deux langues officielles en Haïti. Le gros boss se statufia, l'air idiot. Visiblement encore sous le coup de l'incapacitant, il ouvrait de grands yeux angoissés, et sa large face brun clair et transpirante frémissait de saisissement. Palpant nerveusement de la main gauche ses poches intérieures de veste à travers le tissu, il eut l'air paniqué, puis, tournant les yeux vers son chauffeur, il sursauta sur son siège en s'exclamant d'une voix coincée :

— Putain !

En français lui aussi. À voir son émotion, on pouvait se demander ce

qui le touchait le plus, de la mort de son voisin, ou de la confiscation de sa clé U.S.B. Pendant ce temps, du liquide s'écoulait du bord du toit du 4x4, ruisselant le long de la carrosserie et tombant en petits ruisseaux sur son siège et sur sa cuisse. Incrédule, il baissa les yeux, essuya son pantalon d'un revers de main, renifla bruyamment, eut un haut-le-corps.

— Putain de merde ! C'est de...

— White-spirit, le coupa Bolan. C'est marqué sur les fûts.

Le mafieux s'étrangla :

— Putain de...

Il amorça le mouvement de sauter hors du véhicule, mais l'Exécuteur l'arrêta :

— Pas bouger !

Le gros Deloi hésita, regarda tour à tour sa cuisse à présent trempée, la flaque qui s'étalait autour du 4x4, le tonneau métallique qui continuait à vomir son contenu, et la silhouette imprécise, qui, dans l'ombre, braquait son micro-Uzi sur lui. Complètement dépassé, il ne comprenait visiblement toujours pas comment la situation avait pu dégénérer de la sorte. Les effets persistants de l'incapacitant. Dans le silence revenu, la voix sépulcrale de l'Exécuteur lui remit les idées en place en précisant :

— Tous tes gars sont morts. Tes vigiles, ton chauffeur, tes rafaleurs... Tous. Matura aussi.

Il laissa le boss assimiler ses propos, avant de reprendre, plus glacial encore :

— Et ce qui coule sur toi et tout autour de ton 4x4 est un produit hautement inflammable.

Deloi eut un nouveau haut-le-corps, et sa jambe droite amorça un mouvement vers l'extérieur. Bolan le stoppa encore :

— À ta place, je resterais tranquille. Une torche vivante, ça doit souffrir terriblement.

Le Haïtien rentra précipitamment sa jambe. Tombant du toit du Range en larges coulures, le white-spirit avait transformé son pantalon et le haut de sa veste en éponges. Il suffisait d'une étincelle pour que la mise en garde du Guerrier s'accomplisse. Celui-ci insista :

— Tu bouges, je balance un nouveau petit feu de Bengale dans la sauce, et je te laisse griller.

Une explosion dans cet environnement chargé de vapeurs, de quoi déclencher l'enfer. Deloi l'avait compris. Il fit trembler ses bajoues en lâchant d'une voix enrouée :

— O.K. ! O.K. !

Sous la lumière du plafonnier du 4x4, son teint avait viré au gris malsain, et sous ses sourcils broussailleux, son regard semblait chercher une solution miraculeuse. En vain, bien sûr. De plus en plus entêtante, l'odeur du white-spirit délivrait son message infernal. La mort dans l'absolue hideur. L'ex-sergent Miséricorde savait utiliser tous les ressorts psychologiques de la guerre. Dans ce domaine, celui de la torche vivante était certainement un des plus efficaces. Allusion au jugement dernier, à l'enfer. La damnation. Ce supposé reniement du pêcheur par le Créateur effrayait même certains des mafieux les plus pourris que le monde ait générés. Recouvrant néanmoins un début de self-control, le Haïtien tenta :

— Que... qu'est-ce que tu veux... Bolan ?

Prononcer le patronyme de l'homme haï par tous les *amici* de la planète semblait lui avoir écorché la langue. Dans l'ombre, le Guerrier esquissa un sourire glacé, éleva la serviette devant lui pour répondre :

— Je voulais ça, dit-il. Ton ordinateur, et tout ce que contiennent à la fois ce bagage, ce téléphone et cette clé U.S.B.

Comme hypnotisé, le boss montréalais fixait de loin la forme imprécise de la serviette, l'air de se poser des tas de questions ; pleines d'angoisses rentrées. Il ne voulait pas montrer sa trouille, mais son expression le trahissait. Le Guerrier devait en profiter. Maintenant. D'ailleurs, pas question de s'éterniser dans le secteur. Ce site des entrepôts du Saint-Laurent avait beau être situé tout au bout des quais marchands, des témoins avaient pu entendre les...

Soudain, les pensées de l'Exécuteur furent interrompues. Un son. Une sorte de plainte, aiguë et filée. D'abord lointaine, puis soudain plus proche. Dangereusement. Et multiple.

Des sirènes de police !

CHAPITRE IV

La police !

Décidément, plus le temps passait, plus la guerre de l'Exécuteur s'intensifiait, plus il était souvent confronté à ce nouvel adversaire. Légal, celui-là. Donc, plus dangereux encore que son ennemi historique, la mafia. Simplement parce que le Guerrier ne pouvait pas lutter contre la police. Il pouvait seulement éviter la bagarre. Ou du moins essayer. Alors, cette fois encore et pour cette raison, Mack Bolan était en danger.

Pourtant le plan était si facile à l'origine. Simpliste, même. Identification des cibles, localisation, planque, exécution. Le classique des classiques en matière de blitz. Et soudain, le fameux grain de sable. Les flics. Avec tout ce que cela impliquait. En un mot, le piège.

— *Shit !*

Le juron contenu n'avait pas franchi les lèvres de l'Exécuteur, qu'un ricanement vulgaire s'élevait dans la pénombre.

— T'es cuit, Bolan !

Le timbre de Deloi, grinçant, qui enchaîna :

— T'es coincé, justicier de mes noix ! Les flics te feront pas de cadeau. T'as trop piétiné leurs plates-bandes. Ces cons détestent se faire doubler. Surtout par des fêlés dans ton genre.

Bref ricanement, presque joyeux :

— Tandis que moi, je suis honorablement connu, par ici. Je suis rien qu'un honnête commerçant, moi ! Je leur dirai que...

Coupant net la diatribe du pourri et traversant la flaque de white-spirit, le Guerrier était arrivé sur lui comme la foudre. La carcasse du MAC 10 lui percuta la tempe d'un coup sec. Le *capo* émit un « couac » ridicule, bascula de côté, s'affalant contre l'épaule du cadavre de son chauffeur. Mais déjà, Bolan n'était plus là.

Décision éclair. L'urgence absolue.

Dans la configuration actuelle, sa seule chance résidait dans la stratégie du « terrier ». Le repli. La planque. Stationné loin du théâtre

des opérations par discrétion, le char de guerre était inaccessible. La police le coincerait avant qu'il puisse l'atteindre.

Alors, la porte.

Celle du dépôt. La verrouiller. Vite ! Un panneau de bois, doublé d'acier sur sa face externe. Lourd. Très lourd. Actionné par télécommande, avec, en plus, un système électrique annexe à l'intérieur. Un boîtier de commande fixé au mur. Deux boutons.

Vite !

Les sirènes approchaient. Bolan enfonce le bouton rouge. Sans résultat. Même opération avec le vert. En vain. Mécanisme en panne ! Il palpa le mur, y trouva des orifices. Nombreux. Impacts de projectiles. La fusillade. Moralité, matériel H.S.

Les sirènes approchaient toujours. Trop vite.

Remontant le quai du Saint-Laurent, des voitures arrivaient en trombe. Leurs phares irisaient le ciel de nuit derrière le dépôt voisin. Changement d'option impossible. Plus le temps de fuir. Trop tard. Une question de secondes. Dans l'ordinateur de guerre du cerveau de l'Exécuteur, tous les paramètres défilaient à la vitesse de la lumière. Et soudain : l'idée.

Système de débrayage.

Toutes les centrales de fermeture automatique en comportaient. Il suffisait de...

Et le miracle !

Le levier. Au bas du panneau. Une barre à ressort. Le Guerrier l'actionna, poussa sur le battant. D'abord sans résultat. Le poids. Il s'arc-bouta, poussa de plus belle... et le vantail bougea enfin, roulant sur son rail avec un petit bruit sourd. Lentement. Puis plus vite. Jusqu'à cogner en bout de course contre sa butée. D'un coup sec, l'Exécuteur rabattit le levier. Son métallique, puis claquement huilé. Porte bloquée. Condamnée de l'intérieur.

Juste à temps.

Derrière les pavés de verre des baies, deux premiers phares crachaient leurs taches blêmes. Suivis de deux autres. Des portières claquèrent. Des appels, des semelles martelant le ciment. Cavalcades nerveuses. Conciliabules. Des coups à la porte. Un appel :

— Police ! Ouvrez !

Mack Bolan avait bondi en arrière, était retourné au Range Rover, retraversant la flaque grandissante de white-spirit. Heureusement, Deloi « dormait » toujours contre l'épaule du cadavre. Pendant ce temps, des silhouettes s'étaient profilées derrière les baies. Par bonheur, la crasse des pavés de verre et l'obscurité empêchaient de voir à l'intérieur, et seuls les rares ayant écopé des projectiles se situaient trop haut pour qu'on puisse se hisser jusque-là.

— Police ! Y a quelqu'un, là-dedans ?

Malgré le merveilleux accent québécois du cru, le ton du flic n'avait rien d'agréable. Autour du dépôt, d'autres véhicules arrivaient encore. De nouveaux flics en débarquaient. Nerveux.

On n'en était pas encore au classique « mains en l'air », mais le ton l'annonçait.

— Eh ! Vous entendez, là-dedans ? Sortez ! Les mains en l'air !

Ça y était !

Ton méfiant et comminatoire à la fois. Le doute. Les questions habituelles : fausse alerte, vraie fusillade ? Témoins identifiés ? Crédibles ? Incertitude encore. Pour combien de temps ? Autant d'éléments inconnus de l'Exécuteur. Surveillant toujours Deloi, il cherchait mentalement la planque idéale. Utopie. Si les flics forçaient l'entrée, ce serait l'hallali. Les geôles canadiennes. Procès retentissant, lourde condamnation. Tous les *amici* de la planète s'en taperaient sur les cuisses et donneraient des ordres. Un beau contrat sur sa tête. Le contrat du siècle. Pour Bolan le taulard, le début du compte à rebours. Epuisant pour les nerfs. Le spectre de la mort à chaque instant. Dans la cour de promenade, au réfectoire, dans les couloirs. Partout Le moindre frôlement, le moindre regard, une ombre qui passe.

L'épée de Damoclès.

Mack Bolan avait trop souvent et trop longtemps été confronté à la mort pour la craindre encore. Depuis le drame qui avait décimé sa famille des années... des siècles auparavant, ses perspectives de vie se limitaient à sa guerre punitive contre le Crime Organisé. Avec, pour unique issue, la balle qui l'abattrait. Logique. En revanche, le Guerrier admettait mal l'idée de sa fin sous le couteau, le rasoir ou le poison du minable dealer, du « mouton » ou du maquereau de bas étage qu'on désignerait pour le tuer.

— Police ! Sortez de là !

Des coups résonnaient contre la porte. Vibrants. Impératifs. Les flics

s'énervèrent Moralité, pour eux, l'alerte était sérieuse. Pas de chance. Mauvais caprice du destin.

— Poïce ! Ouvrez !

— Eh ! Au secou...

Deloi ! Réveillé ! Le pourri tentait le tout pour le tout. Le poing du Guerrier partit comme un boulet de canon. Maxillaire percuté de plein fouet, le capo n'eut même pas le temps de réaliser la nature du craquement qui ponctua sa tentative. Mâchoire fracturée ou presque. K.O. technique instantané.

Et, dehors, d'autres voitures de police arrivaient. À croire que tous les flics de Montréal avaient été mobilisés. Tels les projecteurs d'un plateau de cinéma, les phares de leurs véhicules inondaient à présent les façades extérieures, et, à travers les baies, leur lumière éclairait l'intérieur du dépôt *a giorno*. Le Guerrier éteignit le plafonnier du 4x4. Le siège semblait s'installer et, malgré leurs phares, les flics risquaient d'apercevoir la moindre lueur à l'intérieur. Il y voyait à présent suffisamment, et de toute façon, il n'allait pas s'éterniser.

La situation devenait intenable.

Contrairement à son habitude, l'Exécuteur allait devoir décrocher. Fuir. Faisant une croix sur les infos qu'il avait souhaité soutirer à Deloi en espérant qu'il les obtiendrait grâce à l'ordinateur et à la clé U.S.B. du capo.

Décrocher.

Malgré le danger, malgré les phares, les appels et les coups qui redoublaient aux fenêtres et à la porte du dépôt, l'Exécuteur avait du mal à s'y résoudre. Un véritable crève-cœur. Heureusement, dès son arrivée sur le théâtre des opérations et en attendant l'ennemi, il avait soigneusement inspecté le site et préparé ses arrières. Précisément en prévision de ce cas de figure. En l'occurrence, une seule issue de repli. Par le haut. Les structures métalliques de la charpente, l'accès aux trappes de ventilation. Acrobatique. Aléatoire.

Le coup de poker.

— Sortez ! Les mains en l'air ! On sait que vous êtes là !

Nerveux, le flic. Ils avaient dû noter les impacts des balles dans les pavés de verre.

— Sortez les mains en l'air !

Le timbre du flic s'était brusquement amplifié. Un porte-voix. Un amplificateur qui, à cet instant, renvoya un autre son. Crachotant. Une radio. Sans doute à proximité, amplifiée elle aussi. Renvoyant une autre voix. Féminine.

— ... avis de recherche... gérant... ciété du dépôt... ciété degardienna...

Langage entrecoupé de parasite, mais facile à décoder. Le Q.G. opérationnel de police concerné recherchait le gérant de la société propriétaire du dépôt, ou le téléphone de l'éventuelle entreprise de gardiennage pour obtenir une ouverture légale. Au Québec comme dans la plupart des démocraties, la police hésitait à pénétrer nuitamment et par effraction dans des locaux privés. Surtout en l'absence d'une commission rogatoire. Sauf si des indices en exigeaient l'urgence. Comme par exemple des traces suspectes à l'extérieur, ou des échos de coups de feu à l'intérieur.

En l'occurrence, les trous dans les pavés de verre pouvaient être anciens, et en l'absence de détonations...

— On sait que vous êtes là !

Le flic bluffait. Il ne pouvait être sûr que du monde occupait les lieux. Peut-être un répit pour l'Exécuteur. Il le savait, le gardiennage de cet entrepôt n'était assuré par aucune entreprise. Pas d'étrangers dans le secteur. Trop de marchandises « sensibles ». Seuls, deux vigiles en assuraient la sécurité. Des hommes de Deloi, petits flingueurs du clan, éliminés par le Guerrier dès son arrivée. Quant aux gérants de la société propriétaire du local, l'un était mort, l'autre était à la merci de Bolan. Deloi.

Un répit à utiliser tout de suite.

Retournant au 4x4, l'Exécuteur secoua le boss, lui souffla dans l'oreille :

— Réveille-toi.

Sans résultat. Il le secoua derechef, lui enfonça le canon du MAC 10 dans la tempe en grondant :

— Tu te réveilles, ou je t'endors définitivement...

Lui coupant la parole, un grondement s'éleva à l'extérieur. Le bruit de gros moteur qui s'approchait rapidement. Qui se stabilisa soudain. Juste derrière la lourde porte du dépôt. Avant de reprendre. Plus fort. Rageur. Puis il y eut un autre bruit. Sourd. Contre le panneau. Et un

craquement. Un petit frisson glacé passa dans la nuque de l'Exécuteur.

Les flics avaient trouvé un engin de chantier et ils enfonçaient la porte !

CHAPITRE V

— On va enfoncer la porte !

À l'extérieur, le son du porte-voix avait à peine couvert celui du moteur. Une voix de plus en plus impérative, qui fit émerger le capo d'un coup. Ecarquillant des yeux égarés, Deloi ouvrit la bouche, se statufia, lâchant une espèce de feulement. La douleur. Grâce à la lumière des phares, Bolan vit alors parfaitement sa mâchoire. Bizarrement décalée de côté. Apparemment pas fracturée, simplement déboîtée par son coup de poing. Un supplice quand même. Lui enfonçant le canon du P.— M. entre les dents et pressé par l'urgence, l'Exécuteur gronda :

— Tu as dix secondes pour tout me dire.

À condition qu'il soit en mesure de parler. Sa mâchoire semblait complètement bloquée. Un souffle rauque passa les lèvres du Haïtien, des larmes embuèrent ses yeux, tandis qu'il haletait :

— Hon ! Hon !

Après un regard circulaire englobant les baies aux pavés de verre et l'entrée de l'entrepôt, le Guerrier retira doucement le canon de l'arme de la bouche du pourri en répétant :

— Dix secondes.

— Je... heu...

De toute évidence, Deloi était incapable d'articuler correctement le moindre mot. En la circonstance, ça n'arrangeait guère l'Exécuteur. Alors, d'un geste d'une rapidité stupéfiante, il envoya la paume de sa main libre sous le menton de l'Haïtien. Vers le haut. Un coup sec, auquel répondit un claquement sonore. Et un cri de douleur de Deloi. La remise en place de la mâchoire. Un cri heureusement étouffé. Mais avec leur vacarme à l'extérieur, les flics n'avaient rien pu entendre. Les yeux pleins de larmes, le capo haleta :

— Put... Putain !

À la fois soulagé, et sous le coup du dernier choc douloureux. Oubliant sa dextre mutilée, il s'accrocha à la poignée de confort fixée au toit de l'habitable, se redressa sur son siège, étouffa un

gémissement, jeta un regard anxieux vers la porte du dépôt, parut cette fois affolé par ce qui risquait de suivre.

— O.K. ! Bolan... t'as gagné ! Qu'est-ce que tu... veux savoir ?

— Tout, renvoya le Guerrier.

Derrière la porte du dépôt, le moteur gronda cette fois si fort qu'il dut hausser le ton pour insister :

— Je veux connaître toutes tes ramifications sur la côte Est des States. Je sais que tu trafiques de grosses combines du côté de Miami. Notamment avec les clans exotiques.

Deloi hésita, coassa d'une voix râpeuse :

— Exotiques ?

Bolan acquiesça, jeta un bref coup d'œil vers l'entrée du dépôt, entendit un craquement sinistre, pressa :

— Je parle des Chicanos, des Cubains, des Portos, etc. Je veux tous les noms.

Ceux des petits *jefes* qui avaient fait main basse sur la Floride, et qui y fichaient le gros bazar. Hal Brognola l'avait certes renseigné, il connaissait les identités de la plupart des responsables. Sauf un. Celui du clan cubain. Le remplaçant d'un certain Toto « *Cuchillo* ». Toto le Couteau. Un maniaque de la lame, récemment descendu au cours d'un sombre règlement de comptes. Ces derniers temps, les *amigos* cubains s'étaient montrés plutôt discrets. Pourtant, c'était sûr, ils avaient un nouveau *jefe*. Forcément. Probablement celui-là même qui avait descendu ou fait descendre l'ancien. Un tout nouveau boss, que les indics du Fédéral n'avaient pas encore pu... ou pas voulu identifier. Or, avant de shooter dans la fourmilière, le Guerrier tenait à les avoir tous « logés », pour n'en laisser aucun se fondre dans la nature une fois le tocsin déclenché.

— Sortez !

Le porte-voix à l'extérieur. De plus en plus impératif.

— Vous n'avez plus qu'une minute ! On commence à enfoncer la porte !

Une minute. Le lourd panneau doublé semblait résister. Une minute de répit. Suffisant pour faire cracher le morceau à Del...

Toutes pensées stoppées, le Guerrier avait enregistré le souffle. Un

bref courant d'air. Dans la pénombre, il avait vu le bras gauche de Deloi s'élever au-dessus du pare-brise du 4x4, sa main plonger sous le pare-soleil, aperçu la forme sombre née comme par magie dans son poing. D'un mouvement réflexe, il avait déjà bondi en arrière, effacé son buste de côté, et redressé le canon du MAC 10, quand la détonation explosa. Trop tard. Bolan encaissa le choc. Violent. En plein cœur.

Puis il y eut un bruit étrange. Comme un souffle. Puissant. Et d'un seul coup, l'univers s'embrasa.

Miami Beach Marina dormait et, allongée près de Luca sur la couchette de la cabine, Lisa n'avait pas encore fermé l'œil. Impossible. Certes la nuit était chaude et moite et elle était en sueur, mais en fait, le climat n'était pas totalement responsable. Ses insomnies duraient depuis deux semaines. Douze jours exactement. Elle les avait comptés. L'un après l'autre. Depuis ce coup de téléphone, elle ne vivait plus qu'en dénombrant les jours. Voire les heures. Avec toujours la même voix dans les oreilles :

— Trouve-toi un autre mec, Lisa *querida*. Parce que celui-là, il est déjà mort. Celui-là, c'était Luca. Luca Samper, son mec. Et avant de raccrocher, le type avait ajouté :

— Tu devrais même pas trop lui coller aux baskets, *querida*. Je te dis ça à cause des balles perdues.

La menace était si claire, si précise, que Lisa Govem s'était sentie glacée jusqu'aux os. Elle savait sur quoi travaillait Luca en ce moment. La mafia cubaine de Miami. Il lui avait dit qu'un nouveau *jefe* venait d'arriver au pouvoir, et un soir, il lui avait assuré qu'il approchait du but. Il avait même prononcé un nom. Ou plutôt un surnom. « Coco ». Un pseudo qu'il avait péché presque par hasard, en traînant dans les bars de Little Havana. Son fief. Luca était cubain d'origine. Arrivé tout jeune en Floride dans les années soixante-dix, il avait travaillé dur pour réaliser son rêve. Le journalisme. Il y était arrivé, avait pondu des piges dans divers journaux, avant d'opter pour le statut de free lance. À maintes reprises, on lui avait proposé des postes à responsabilités dans divers organes de presse, mais il avait toujours refusé. Un solitaire, Luca. Un peu sauvage aussi. À cinquante-cinq ans, il était toujours célibataire, et il jurait n'avoir fait d'enfant à aucune des nombreuses *novias*, les fiancées qui avaient tour à tour partagé un moment de sa vie. Pour ne pas avoir à se reprocher de mettre au monde de futurs malheureux. Un original, Luca. Pessimiste quant à l'avenir de l'humanité. Encore beau et encore vert malgré son âge, avec un de ces regards sombres et brûlants qui caractérisent les

verdaderos machos. Un regard qui avait fait fondre Lisa dès le premier soir dans un de ces bars de Little Havana qu'il fréquentait assidûment, et où elle avait accompagné une bande de copains. Littéralement hypnotisée par l'éclat de ses yeux noirs et par sa voix lente et grave, elle s'était retrouvée dans son lit sans avoir eu le temps de se poser la moindre question. Malgré ses penchants naturels pour les grands blonds aux yeux bleus, malgré leur différence d'âge. Lisa n'avait qu'à peine dépassé les trente ans, et elle faisait plus jeune que son âge.

Luca était un amant fantastique et très doux, elle était restée avec lui, et elle adorait quand il l'appelait *Cereza*. Cerise. À cause de sa bouche aux lèvres rouges et pulpeuses comme la chair de ce fruit.

C'était un an plus tôt, et ils ne se quittaient plus.

Enfin, façon de parler. Parce que Luca était toujours en vadrouille pour son boulot. Seulement pour ça, Lisa en était sûre. Un incorrigible vieux fouineur, Luca. Trop. En découvrant deux mois plus tôt ce sur quoi il travaillait, elle avait commencé à s'inquiéter. Elle ne connaissait rien au journalisme, et encore moins au monde du Crime Organisé, mais elle avait vu des films et lu des tas de choses là-dessus. Elle avait conscience du monde glauque dans lequel son amant évoluait, et savait quels dangers il courait. Or, elle ne voulait pas le perdre. Se sachant menacé, il l'avait pourtant poussée à prendre le large durant quelque temps : Pour la protéger. Et encore, il ignorait qu'on l'avait également menacée. Elle le lui avait caché. Justement parce qu'elle voulait rester.

En fait, elle était tout bonnement amou...

Soudain, Lisa Goven cessa de penser. Un bruit. Quelque part dans les profondeurs du bateau ou à l'extérieur, elle ne savait pas très bien. Brusquement tendue, elle s'était redressée sur la couchette. Avant de retomber sur l'oreiller. Elle était stupide. Des bruits, les bateaux en étaient pleins. Clapot de l'eau contre la coque, grincements et craquements divers, sans compter les sons multiples émanant des embarcations alentour. Des centaines, sur ce secteur de Miami Beach Marina. Et la nuit, le trafic ne s'arrêtait pas pour autant. Lisa soupira, essaya de se détendre. Elle était trop nerveuse. Trop attachée aussi à ce vieil ours qui la délaissait si souvent au profit de son job. Elle allait devoir réagir. Peut-être se résigner à partir quelque temps. Monter du côté de Boston. Passer voir ses parents. Prendre un peu de recul, histoire de...

— Tu ne dors pas ?

La voix de Luca. Ensommeillée. Et la main de Luca. Sur son sein, sur

son ventre. Caresse à peine appuyée, presque un effleurement. Luca n'avait pas son pareil pour ce genre d'attouchements, à la fois si délicats et si précis qu'elle en ressentait chaque fois comme des courants électriques.

— Un souci, *Cereza* ?

— Non, non, mentit Lisa. Seulement chaud.

Lisa était en nage. Luca grogna quelque chose en espagnol qu'elle ne comprit pas, avant de souffler tout contre elle :

— *Verdad*. Tu es trempée.

Il y avait de quoi. La chaleur certes, mais également les doigts de Luca. Us avaient déclenché en Lisa une cascade de petits frissons brûlants.

Luca était le diable. Sa main était encore descendue et Lisa frissonna de plus belle. Elle poussa une petite plainte, se crispa, encore sous le coup de ses pensées inquiètes.

— Là ! Là ! Détends-toi, *Cereza* !

Lisa résista un instant, finit par se détendre, s'ouvrit enfin à la caresse de son amant, et cessa de penser. Son souffle s'accéléra, elle eut l'impression que son corps tout entier entraînait lentement en lévitation, des lumières fulgurèrent devant ses yeux, elle ferma les paupières, des débuts de vertiges commencèrent à l'emporter, des sons sidéraux envahirent son ouïe. Très loin, elle perçut son premier gémissement, et plus loin encore, elle entendit Luca... éternuer.

Son incongru.

Contre son flanc, son amant avait violemment sursauté, et ses doigts s'étaient refermés sur ce qu'ils caressaient. Lisa eut mal, rouvrit les yeux et cria :

— Hé ! Tu me fais...

Elle n'eut pas le temps d'achever. Dans la pénombre, elle distingua une vague silhouette noire, aperçut un objet pointé vers son front, et, tandis qu'un éclair l'aveuglait, elle entendit un deuxième éternuement. Puis il n'y eut plus rien.

Rien que le néant.

CHAPITRE VI

C'était l'enfer.

Une haleine si chaude que Mack Bolan eut l'impression de sentir ses poumons s'embraser. Une boule de feu fonçait sur lui. Gigantesque. Un monstre tonitruant, un dragon enragé qui crachait ses volcans en laves torsadées aux lumières aveuglantes. Propulsé en arrière à la fois par le souffle et par un élan réflexe, le Guerrier percuta du dos une colonne de palettes, rebondit, se jeta de côté, se vit rattrapé par le feu, eut le temps de se demander s'il allait mourir sous l'effet des flammes, ou sous celui de la balle qu'il venait d'encaisser.

La douleur était là. En plein cœur. Pourtant, il ressentait les battements de son rythme cardiaque, rapides, violents, mais réguliers. Comme toujours, y compris au cours des combats les plus rudes.

Moralité, son cœur était intact.

Il avait simplement mal au point d'impact de l'ogive. Exactement à l'endroit où pesait la masse... de l'AutoMag remisé dans son holster de poitrine.

Incroyable !

La balle s'était écrasée sur la carcasse du monstrueux automatique. 44. Une arme fabriquée dans un des aciers les plus durs qui soient. Frappé à froid. Capable de résister à des cadences de tir et d'échauffement considérables. Dans cette confrontation, même chemisé de cuivre, le plomb d'une simple balle de revolver ne faisait pas le poids. Un revolver qui était encore dans le poing de Deloi.

Al Deloi, transformé en torche vivante, qui s'était rué hors du 4x4, qui avait tiré deux autres balles. Perdues. Qui avait glissé dans le white-spirit, s'y était écroulé, s'était relevé, avait tiré de nouveau. Une fois. N'importe où. Qui s'était précipité en avant en hurlant, entouré et poursuivi à la fois par les torsades de flammes orangées, agitant son flingue en tous sens comme s'il avait eu le pouvoir d'éteindre ce feu qu'il avait déclenché.

Très mal en point.

Du feu, Mack Bolan en transportait également. Aux semelles de ses Nike. Moins grave. En quelques piétinements hors de la nappe

incandescente, il réussit à les étouffer, fonçant aussitôt sur le capo. Son but, éteindre les vêtements de ce dernier, avant qu'il ne s'embrase entièrement.

Décision complètement folle.

À cause du feu, à cause des flics, de l'étau qui se resserrait autour de l'entrepôt, de la balle qui fit s'élever de la poussière près de sa tête. La cinquième du barillet. La dernière ? L'avant-dernière ? Certains revolvers n'en contenaient que cinq. Loterie. Pour tout le reste, risques extrêmes. L'Exécuteur savait tout cela, mais il avait besoin d'infos. Pas sûr de pouvoir en apprendre suffisamment grâce à l'ordinateur ou à la clé U.S.B.

Folie quand même. Le temps. Le feu.

Arrachant au passage une bâche posée sur une palette de sacs de ciment, il se précipita sur Deloi, shoota dans le bras brandissant le revolver, envoyant ce dernier voler au loin. Dans la foulée, et tel un rétiaire abattant son filet sur le gladiateur adverse, il fit retomber la bâche sur le Haïtien.

Celui-ci cria quelque chose, se débattit violemment, se mit à tourner sur place tel un derviche emballé, complètement affolé. Le Guerrier plongea sur lui, l'envoya bouler contre des piles de caisses, le chargea de nouveau, le projetant hors de la zone en feu. Puis, le plaquant au sol, il le roula à terre, éteignant les dernières langues de feu sous le poids de la bâche.

Mais le temps passait.

À l'extérieur, des clameurs s'étaient élevées. Des cris. Des ordres. L'Exécuteur n'écoutait pas. Du côté police, il avait un nouveau répit. Le temps que les pompiers débarquent. En revanche côté feu, c'était une autre histoire. Des emballages, des caisses commençaient à s'incendier, bientôt, les palettes en feraient autant. Quant aux fûts de white-spirit encore intacts... Une question de minute. Peut-être de secondes. Avec, en épilogue, l'embrasement général. Et la mort par la fumée, les gaz ou les flammes.

— Sortez de là ! Mains en l'air !

Le flic au porte-voix. Avec comme une mollesse dans le ton. Début de doute. Bien sûr, il y avait eu les coups de feu, mais justement, les balles étaient faites pour tuer. Voire s'entretuer. Y avait-il des survivants ? Et cette espèce d'explosion, cet incendie naissant qu'on pouvait voir à travers les pavés de verre. Incertitudes.

— Vous entendez !

Roulant sur le corps épais du Haïtien, Bolan l'entraîna entre deux rangées d'amoncellements de palettes, hors de la zone en feu. Mais ça n'allait pas durer. Faire vite. Frapper fort. Faire peur. Empêtré dans la bâche, Deloi se débattait toujours. Un costaud, mauvais comme la galle. Il ruait si fort et ses jambes battaient si puissamment dans les reins du Guerrier, que celui-ci en était soulevé par saccades. Impression de rodéo. À cru sur le dos d'un taureau. D'une main, il brandit l'AutoMag, en enfonça le canon dans la bâche, à l'endroit de la tête en grondant de sa voix d'outre-tombe :

— Plus bouger !

Deloi rua encore à deux reprises en crachant d'une voix étouffée :

— Va te faire foutre !

Enfonçant davantage le canon du monstrueux automatique dans ce qui semblait être la nuque du capo, Bolan prévint :

— À trois, t'es mort. Un...

— Espèce de...

— Deux...

Le pourri éructa quelque chose d'incompréhensible, cessa d'un coup de se débattre. Le compte à rebours. Déstabilisant. Il y avait peu de héros chez les mafieux. Rien que des ordures, qui ruinaient les honnêtes gens, qui s'enrichissaient sur la misère du monde, qui tuaient aussi. Souvent des innocents. L'Exécuteur insista, sinistre :

— Tu bouges, tu es mort tu cries, tu es mort.

Il laissa passer deux secondes, ajouta, plus lugubre encore :

— Tu me déçois, tu meurs également

Menace sibylline. L'espoir en suspens, l'entretien de la peur. Pendant ce temps, l'incendie gagnait. Des flammes pourpres montaient en tourbillonnant dans l'immense local, accompagnées de volutes sombres et épaisses. Toujours couchés au sol, le Guerrier et sa proie étaient encore à l'abri. Très provisoirement. Bientôt, la filmée s'épaissirait, descendrait, les envelopperait. La mort par asphyxie. Et tout autour, le feu grignotait l'espace, escaladant les piles de caisses et de cartons, s'insinuant dans les espaces, attaquant le bois des palettes. Du côté des fûts, c'était encore pire. Celui qui s'était ouvert avait explosé, envoyant des gerbes de flammes tous azimuts, transformant le

Range Rover en brasier infernal.

Dans une poignée de secondes, le réservoir exploserait à son tour. Plus dangereux que le fût, à cause des gaz retenus par le bouchon. Puis ce seraient les autres tonneaux. Un cataclysme. En toute logique, le dépôt n'était plus qu'un immense piège. L'Exécuteur était condamné.

Sauf s'il avait vu juste...

Depuis le début de sa croisade contre le Crime Organisé, sa mission première n'était pas de survivre, mais de tuer. D'exterminer un maximum de cannibales. Et pour cela cette fois encore, il avait besoin d'infos. Il était venu à Montréal pour celles-là, et n'en repartirait qu'en leur possession.

Pressant le mouvement, il exigea :

— Je veux les noms, Deloi. Tous les noms de tes copains latinos de Miami.

Le pourri remua, protesta :

— Je... j'étouffe !

Implacable, le Guerrier enchaîna :

— Et fais gaffe. N'essaye pas de m'entortiller. Je les connais tous. Sauf un. Si tu me le rates, celui-là...

Là encore, il laissa sa menace en suspens. Le canon de l'AutoMag était suffisamment explicite. La crainte de l'étouffement aussi. Le poker. Ou le Haïtien possédait les nerfs les plus solides du genre humain, ou il cédait soit par peur, soit tout bonnement parce que ce fameux nom, celui du nouveau boss des Cubains de Miami, figurait dans ses documents informatiques. L'atout de Bolan, Deloi devait donner *tous* les noms. Parce qu'il ignorait lequel il devait impérativement prononcer.

— Vite, pressa l'Exécuteur.

Et il se remit à compter :

— Un...

Silence du capo.

— Deux...

— Merde ! s'affola Deloi, t'as mon ordinateur ! Ma clé U.S.B. ! On va

griller comme des...

— Je vais dire trois.

— Putain ! T'es con, ou quoi ! T'as envie de crever ?

— Et toi ?

Le canon de l'AutoMag s'était enfoncé davantage encore dans la nuque du pourri.

— Putain... je... bon ! D'accord ! Mais foutons le camp ! Je te dirai...

L'incendie gagnait si vite à présent que Bolan en ressentait la chaleur à travers la combinaison de combat. Mais il ne céderait pas. Il ne cédait jamais. Sous lui, le Haïtien s'agitait de plus en plus. Paniqué. Lui aussi sentait la chaleur du brasier, malgré l'épaisseur de la bâche. Et il commençait à étouffer. Bolan resserra son étreinte, gronda :

— Je vais...

— D'accord ! D'accord, Bolan ! Les noms des boss latinos, c'est... c'est Jimenez, Arredo...

— Chaque nom avec son prénom, et le clan qu'il dirige, coupa le Guerrier.

— D'accord ! Ji... menez, c'est Rafaele. Rafaele Jimenez ! Le Portoricain !

— Ensuite ?

— Jai... Jaime Arredo ! Le Mexicain !

— Et ?

— Rosario... Palestro, le Dominicain.

— Et ?

Silence sous la bâche. Bolan menaça :

— Il m'en manque un, Al. Il m'en manque encore un.

Le gros corps du capo s'amollit, comme s'il se résignait à la mort ou qu'il étouffait vraiment. Ce qui n'allait pas tarder. D'une voix atone, il finit par lâcher du bout des dents :

— Merde ! Tu vas pas me croire, Bolan. Mais je te jure...

— Ne jure pas. Accouche.

— Pour le Cubain, j'ai... enfin... C'était Toto...

— Toto « *Cuchillo* », compléta Bolan. Son vrai nom, c'était Miguel-Angel Azzaro. Quelqu'un lui a réglé son compte pour prendre sa place. Je veux le nom de son successeur.

— Putain ! Je... je connais pas son vrai nom.

— Je vais dire trois.

— Non ! Non ! Je... Attends ! On l'appelle... on l'appelle Coco !

Coco ! Le Guerrier serra les dents. Toto, Coco, on était en plein délire.

— Tu te fous de moi, mon gros Al. Et tu vas...

— Non ! Je te jure ! Il... paraît que c'est un vrai parano. À Little Havana, personne connaît son vrai nom ! Mais... mais j'ai une idée ! Viens à Miami avec moi ! Je te jure que...

— Ne jure pas !

Tout en surveillant la progression de l'incendie, le Guerrier réfléchissait. À toute vitesse.

— Il faut me croire, Bolan ! J'ai plus rien à perdre !

La voix du mafieux avait encore molli. Le renoncement. Celui de la sincérité... Jusqu'à présent, il n'avait pas bluffé. Les trois noms qu'il avait prononcés correspondaient à la liste de Brognola. À cet instant, le Guerrier fut à peu près sûr que Deloi ne mentait pas. Hélas. Dépité, il fit pourtant mine d'hésiter :

— Tu me prends pour une bille, Al.

— Non ! Je... Viens là-bas avec moi, insista le Haïtien. Tu verras que je bluffe pas. Je devais justement descendre à Miami pour mettre un business au point avec lui ! Je veux dire, ce Coco ! Viens avec moi et tu sauras tout ce que je saurai. Je bluffe pas, répéta Deloi. Parole l'homme !

Soudain, un nouveau son se fit entendre. Des sirènes. Les pompiers. Encore loin. Ça n'allait pas durer. Le Guerrier gronda :

— Tu le contactes comment, ce Coco ?

— Je... Je l'ai encore jamais rencontré. Je devais... C'est une nana. Une jeune pute, je crois. Je dois la contacter au *Cuba Libre*. Un bar de North West 3rd Street. C'est dans Little Havana, près de l'Orange

Bowl.

Orange Bowl Stadium. L'Exécuteur connaissait.

— Son nom, à la fille ?

— Chi... Chiquita. Un... pseudo.

Bolan s'en doutait. Maintenant, les sirènes approchaient. Il interrogea encore :

— Quelle méthode de contact ?

— Ben... rien de particulier, gémit Deloi sous la pression du canon de l'AutoMag. Enfin, comme tous les paranos, Coco se méfie de tout. Alors, je dois appeler la même par téléphone. Celui de la boîte.

— Numéro ?

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu crois ? Je l'ai pas à la mémoire, son putain de numéro ! Il est sur ma putain de clé !

Pas question pour Bolan de vérifier. Tout grillait autour d'eux et la fumée commençait à le suffoquer. Il allait jouer sa vie à la seconde près. Même protégé sous sa bâche, le capo avait compris l'extrême urgence. Il hurla :

— Je t'ai tout dit, Bolan ! Parole !

Le son des sirènes couvrait presque à présent celui de l'incendie. Bolan soupira :

— Parole, hein !

— Bolan ! On va griller ! Je t'ai tout dit ! Je le jure sur ce que j'ai de plus...

— Ne jure pas, Al, répéta l'Exécuteur un ton plus bas. Ça pourrait agacer le Seigneur.

Puis il pressa la détente de l'AutoMag.

CHAPITRE VII

Les sirènes étaient là, hurlantes, assourdissantes. Puis ce fut le silence. Si soudainement que les oreilles de Mack Bolan bourdonnèrent. Puis de nouveau des sons. Appels, bruits de courses, chocs métalliques, ronflements sonores. Puis atténués. Suivis de coups. Les baies. Les pompiers attaquaient les pavés de verre à la masse. Et là-bas, la lourde porte craquait sous une poussée nouvelle. Régulière. Irrépressible. L'hallali se précisait. Une question de secondes.

Des langues de feu dévoraient tout sur leur passage, et une coulée incandescente sinuait déjà à l'entrée de l'allée dans laquelle se tenait l'Exécuteur. Un flot lent mais régulier de white-spirit, qui léchait la base des chargements, qui montait peu à peu à l'assaut des palettes, des emballages en carton ou en plastique. La fumée avait encore épaissi, et des vapeurs acides attaquaient les bronches du Guerrier. Si les fûts pleins et sous pression explosaient à présent, Bolan pouvait dire adieu à ce monde. Une poignée de secondes, avant l'éternité. Restait à vérifier l'efficacité de son plan de repli.

Maintenant.

Alors, accrochant l'anse de la serviette de Deloi à son cou, il bondit à l'assaut des montagnes de marchandises.

S'agrippant aux lattes des palettes et à tout ce qui dépassait, il se lança dans l'escalade. Mais, à mesure de sa montée, ce qu'il redoutait se produisit.

La fumée.

Grasse, épaisse comme du mazout. Déjà limite au niveau du sol, l'atmosphère devint très vite irrespirable. Purée de poix totale, poumons paralysés, début d'asphyxie. La gorge nouée, toussant bouche fermée pour essayer de maîtriser son réflexe respiratoire, il se hissa, grimpa, s'accrocha, sauta, bondit encore et encore. De plus en plus plongé dans le noir. Par deux fois il se perdit, retomba sur des entassements moins élevés, dut grimper de nouveau. À l'entrée de l'entrepôt, un craquement énorme résonna soudain, couvrant presque la rumeur dévastatrice de l'incendie. Suivit le vacarme d'une chute, celle du lourd panneau de bois et d'acier. Puis des cris, des ordres. Le Guerrier refusait d'entendre. À l'instinct, il suivait le parcours

enregistré plus tôt dans l'ordinateur de guerre de son cerveau. Loin dans sa tête, il perçut des chuintements, des grésillements, des mini explosions. Les lances des pompiers entraient en action. Au même instant, l'épaule de l'Exécuteur heurta violemment un obstacle. Dur. Il grimaça, toucha, crut d'abord qu'il s'était trompé de direction, palpa mieux, contint un grognement soulagé.

Un I.P.N. en acier. Haut et large. Massif. Une des poutres maîtresses de la structure du toit. Laquelle ? Impossible à savoir dans ce rideau de fumée. S'il s'était trompé, il n'accéderait jamais à son but. Le vasistas qu'il s'était choisi, situé à l'extrémité arrière du bâtiment, celui dont il avait débloqué le système de fermeture avant l'arrivée des cannibales. Précisément pour un cas comme celui-là.

Restait à y parvenir.

S'accrochant des deux mains à l'acier, il se hissa sur la poutre, et, toujours aveuglé par la fumée, il se mit à progresser sur sa droite vers le poinçon central. En bas, le combat contre le feu faisait maintenant rage. Des ordres fusaient, des avertissements s'échangeaient. Les pompiers craignaient une explosion. À juste titre. Pour l'ex-sergent Miséricorde, tout allait se jouer sur la discrétion : faire croire aux flics que personne n'avait survécu à l'intérieur. S'ils l'attendaient en bas, il n'aurait aucune chance. Refoulant ces pensées, il était arrivé au poinçon. Il s'y arrêta, et, à bout de souffle, dut se résigner à tenter de puiser un peu d'air. Brûlant. Épais, suffocant, asphyxiant. Il voulut contenir sa toux, n'y parvint pas. À s'arracher les bronches. Heureusement, en bas le vacarme était tel qu'on ne pouvait l'entendre. De toute façon, pour le moment, les flics restaient à l'extérieur, laissant faire les pompiers. Pour le Guerrier, le chemin était encore long. Avec le risque d'étouffer avant d'arriver seulement à sa deuxième étape.

La bielle.

Le bras métallique, qui faisait la jonction entre la poutre et l'arbalétrier, pièce oblique supportant le toit. Mais même là, rien ne serait encore gagné. S'il s'était trompé de poutre, s'il n'avait pas emprunté celle du fond du bâtiment, toute serait à refaire.

Autant dire, mission impossible.

Car, déjà, les poumons de l'Exécuteur n'en pouvaient plus. Il étouffait, au sens propre du terme, et tandis que des lucioles commençaient à fulgurer devant ses yeux aveugles, des vertiges sournois l'attiraient vers le bas. Privé d'oxygène, son sang battait furieusement à ses tempes, ses jambes pesaient le poids du plomb, et,

dans ses bras, des légions de fourmis couraient en tous sens. Dans un instant, ce serait l'ankylose.

Vite ! La bonne direction. Surtout ne pas se tromper.

Empoignant les traverses d'acier, le Guerrier se hissa.

Désormais sourd à la rumeur sauvage de l'incendie redoublant, aux ordres et aux exclamations, il continuait de monter. Un regard au bout des doigts. Au bout des semelles de ses Nike. Un regard mémoire, qui « voyait » ce que ses yeux ne pouvaient plus capter. Retenant son souffle, il grimpa encore et encore, palpant au passage les parties de la sous-toiture à sa portée, cherchant avidement le cadre métallique et la vitre du vasistas espéré. Hélas, il faisait trop noir, tout son corps brûlait, et malgré ses longues apnées, ses poumons s'emplissaient irrémédiablement de cette lourde fumée aux brûlures de lave incandescente.

C'était idiot, presque ridicule. Après toutes ces batailles gagnées contre son vieil ennemi le Crime Organisé, il était tout bêtement en train de mourir asphyxié !

Ridicule et frustrant. Il mourait en...

La suite de ses pensées fut littéralement balayée par l'explosion. Une tempête de fureur et de feu, qui emporta son corps tel un fétu de paille, broya son cerveau dans l'ouragan dantesque d'un souffle infernal et rasa tout sur son passage.

Les deux ombres ne faisaient aucun bruit. Leurs doigts gantés de sombre s'activaient dans les tiroirs, les étagères de la bibliothèque, s'emparant des dossiers, des fiches, des photos, de tous les papiers qu'ils trouvaient. Calmement. Méthodiquement. Pas un mot, pas un souffle plus rapide ou plus fort qu'il était nécessaire. Jusqu'à ce qu'une des ombres ne laisse échapper entre ses lèvres :

— Tss.

Tandis que la première ombre disparaissait dans la minuscule cabine de toilette, la deuxième abandonna alors les tiroirs et les rayons de la bibliothèque, rafla les deux appareils photos posés sur la commode, et, sans un regard pour les deux corps recroquevillés sur la couchette, elle passa en silence dans la cabine contiguë. La cambuse. Sur la table, deux assiettes, deux verres, quelques restes d'un dîner. Au pied d'une chaise, un sac à main qu'elle ramassa, et le ballet de ses doigts gantés reprit à l'intérieur du sac. Les doigts y prélevèrent un porte-monnaie, un porte-cartes, divers objets, firent disparaître le tout dans un sac à dos. À cet instant, la première ombre reparut en lançant

discrètement :

— Tss, tss.

La deuxième ombre assura le sac à ses épaules, et suivit la première ombre qui escaladait l'étroit escalier accédant au pont du bateau. Des sons de pas feutrés résonnèrent faiblement, s'éloignèrent, et moururent très vite pour se fondre dans le silence relatif de la nuit.

La mort était violente et douloureuse. Elle n'avait finalement rien à voir avec ce néant qu'on supposait affranchi de toutes les souffrances physiques. Et on n'y était pas sourd. Un intense bourdonnement y régnait avec, en toile de fond, une clameur complexe. Des cris, des appels, des grondements de moteurs, des explosions.

La vie.

La vie aveugle, mais forcément la vie. Mack Bolan n'était pas mort Il pouvait même rouvrir les yeux. Et voir. Voir flou et les yeux ruisselants, mais voir quand même. De la nuit, et du feu. Beaucoup de feu. De la fumée en lourds nuages, et des choses qui voletaient dans l'espace. Le Guerrier était allongé, accroché des mains et des pieds sur une surface dure, ondulée. La toiture de l'entrepôt. Fibrociment. Chaud. Très chaud. Le feu en dessous. Des flammes tout près. Des torsades de flammes rouges qui s'échappaient rageusement par cet orifice dans le toit, juste devant la tête du Guerrier. La trémie du vasistas. L'Exécuteur comprit. Le souffle de l'explosion des fûts avait soulevé le cadre et l'avait éjecté avec lui à l'extérieur. Indemne. Ou presque. Tout autour à présent, c'était l'enfer. En dessous également. Pire encore. Et les cris, les ordres, des jets diaphanes montaient dans la nuit, arrosant les murs, le toit et Bolan. Puissants. Heureusement. Pas encore d'échelle en vue, mais, dans le lointain, de nouvelles plaintes. Sirènes de pompiers. De police aussi.

Fuir. Vite.

Un regard circulaire. Des flics et des pompiers presque partout, mais pas à l'arrière du bâtiment. Absence d'issues de ce côté. De toute façon, ni les pompiers ni la police n'espéraient plus découvrir de survivants.

Partir. Maintenant.

L'Exécuteur se palpa. Confirmation : rien de grave. En revanche, presque plus d'armes sur lui. Arrachées au cours de son éjection. Seul subsistait le Beretta 92F, resté dans son holster. Jamais eu à s'en servir. Instinctivement, il chercha autour de son cou. Plus de courroie. La serviette et l'ordinateur : perdus eux aussi. Heureusement, la clé

U.S.B. était restée dans la poche de la sinistre combinaison noire.

Bolan, se laissant glisser sur le fibrociment, atteignit le bord du toit, risqua un regard en dessous. Rien... si. Un flic posté à l'angle gauche, là où aboutissait la descente de gouttière. Prudemment à l'écart des retombées de flammèches, brandissant un fusil hésitant, il contemplait le spectacle. Les pompiers, leurs lances. Dont une arrosait le mur face à lui. Les retombées de la douche commençaient à le faire reculer, mais pas dans le sens souhaité. Contenant à grand-peine un accès de toux, l'Exécuteur réfléchissait. En vain. Il était coincé. Emprunter la descente d'eau maintenant équivalait à se jeter dans la gueule du loup.

Et soudain, un deuxième flic apparut, lui aussi armé d'un fusil Celui-là était plus curieux et levait les yeux, scrutait le bord du toit. L'angle où se trouvait Bolan. Celui-ci sentit son estomac se serrer. Il baissa la tête, le regard au ras du fibrociment, juste à l'instant où le flic levait le bras, brandissant son fusil. L'Exécuteur vit la bouche du flic s'ouvrir sur une exclamation, vit aussi nettement le canon de l'arme se braquer dans sa direction.

L'autre l'avait vu ! Il allait tirer ! Bolan était fichu !

CHAPITRE VIII

Mack Bolan était piégé, et la déflagration le surprit par sa puissance. On aurait dit que le flic avait tiré au canon. L'Exécuteur avait ressenti le choc dans tout le corps. Sous son buste, son bassin et jusque sous ses pieds. Comme si le projectile avait traversé le toit avant de l'atteindre.

Puis il réalisa.

En voyant le deuxième flic lever à son tour le bras, mais pour désigner quelque chose qui n'était pas Bolan. Il tourna la tête, découvrit la langue de feu et d'étincelles qui jaillissait du toit. Une toiture crevée, par où s'échappait à présent l'incendie. Juste derrière lui. Une chaleur de chalumeau. Ses semelles fumaient, et ses jambes de combinaison rôtaient. L'incendie faisait rage. Il avait fait exploser une partie du toit, et la fournaise devenait insupportable. Contrairement à ce qu'il avait cru, les deux flics d'en bas ne l'avaient pas repéré. Pas encore. Mais la situation virait à l'intenable. Dans une poignée de secondes, il serait entouré de flammes... à moins que le toit ne s'effondre sous lui. En dessous, c'était l'enfer et il serait carbonisé en deux secondes.

Une belle mort, presque sans douleur. Et on ne trouverait jamais son corps, ce qui permettrait à sa légende de poursuivre sa route...

Mais l'Exécuteur n'avait pas envie de mourir. Il devait poursuivre sa guerre contre la pieuvre. *Les* pieuvres. La planète en était désormais envahie. Le plus immense des cancers. Le plus hideux aussi. Parce que créé par l'homme dans ce qu'il avait de plus noir. De plus moche. Mack Bolan ne voulait pas mourir cette nuit. Ni demain, ni dans un avenir proche. Avant, il devait encore tuer beaucoup de ces pourris qui gangrenaient le monde et qui le ravageaient davantage chaque jour.

Il ne voulait pas mourir, mais il ne voyait pas comment se sortir de là. Flinguer ces deux flics et tenter la fuite en catastrophe ? Exclu. Descendre et se faire canarder ou être cueilli à l'arrivée ? La solution était là. Forcément. Mais également insupportable. Si au moins la fumée s'était rabattue vers cette partie du bâtiment...

Soudain, l'idée.

La fumée ! De la filmée, il y en avait tant à l'autre extrémité ! Sur le devant de l'entrepôt ! Tant et tant que d'ici et au niveau du toit, cela formait un véritable écran. En bas, ce devait être encore pire. Dans l'esprit de l'Exécuteur, les paramètres s'affichaient à la vitesse de la lumière. Un bâtiment de cette taille ne pouvait pas comporter une seule descente d'eaux pluviales. Trop de longueurs de gouttières. Résultat, il y avait une autre colonne quelque part. Logiquement, à l'angle opposé de la construction. Justement là où la fumée faisait écran.

Une chance infime, mais jouable.

De toute façon, le Guerrier n'avait plus le choix. En bas, les flics ne bougeaient toujours pas, contemplant le spectacle comme s'ils étaient au cinéma. Alors, rampant à contre-pente, il quitta le bord de toiture, et faisant un détour pour éviter la zone de sortie de flammes, il remonta vers le sommet du toit, passa prudemment de l'autre côté, répéta l'opération. Toujours à plat ventre, à cause des regards éventuels. Hélas, la chaleur était par ici encore plus intense que sur l'autre versant. Il bouillait sur place et avait l'impression que son cœur et ses poumons commençaient à mijoter. Heureusement, grâce au vacarme ambiant, il pouvait maintenant tousser tout son soûl jusqu'à s'arracher les bronches. Les yeux pleins de larmes, il continuait d'avancer vers l'angle opposé et, plus il progressait, plus la fumée devenait épaisse, rongant les muqueuses, empâtant les narines, la bouche et la gorge. L'horreur.

Enfin, l'autre bord de toit fut là, à peine discernable sous les tourbillons noirs, écœurants de graisse et de remugles lourds. Plastiques et caoutchouc brûlés, vapeurs de produits chimiques enflammés, plus le reste... Chair humaine calcinée, relents de viscères pourris, mafieux passés à la bouilloire.

Complètement aveuglé, le Guerrier lança ses mains sous l'angle du chéneau, cherchant le tuyau de descente. En vain. Malgré la chaleur, une coulée glacée sinua dans son dos. Il s'était trompé. Il n'y avait pas d'autre descen...

Si ! Là ! Enfin ! Sous le bout de ses doigts !

Mais le plus dur restait à faire. Trouver une prise solide, basculer le corps, franchir le surplomb. Sans se décrocher. Sans tomber. Et la prise ? Le chéneau. Rien que le chéneau. Rien qu'un fragile demi-cylindre de zinc, tenu par des simples pattes recourbées. Si l'une d'elles cédait...

L'Exécuteur accrocha ses deux mains au rebord de gouttière déjà

chaude, presque brûlante. Si la descente chauffait trop, il était mal. Très mal. Serrant les dents, il cessa de penser, bascula son corps dans le vide, sentit le métal craquer sous sa prise. Nettement. Flot d'adrénaline. Sueurs froides. Vision prémonitoire de l'écrasement au sol.

L'Exécuteur se vida l'esprit, bloqua son souffle, empoigna le tuyau de la descente de chéneau d'une main, assura sa prise sur le premier collier, lâcha la gouttière, saisit le tuyau, se laissa descendre très vite, ressentit immédiatement la chaleur qui s'en dégageait. Intense. Contenant une grimace, retenant son souffle dans les rouleaux de fumée asphyxiante, il desserra son étreinte, glissa vers le bas, vers l'incendie. Quelque chose de liquide et de tiède lui tomba sur le crâne, sur les épaules, coula le long de la combinaison de combat. Un flot grandissant. Envahissant. Noyant. Une lance. Quelque part. Pendant ce temps, ses poumons hurlaient de souffrance. Il relâcha la pression. Souffla. Essayait de respirer, s'arrêta aussitôt. Impossible. De plus en plus de filmée.

— Par ici ! Par ici !

Un pompier. Invisible. Impossible de savoir à qui il s'adressait. S'il avait aperçu Bolan, si l'appel lui était destiné, il était fichu. Les flics lui tomberaient dessus. Obligé de sortir le Beretta. Pour être abattu. Ne pas être pris. Surtout pas de procès, pas d'enquête, pas d'éclaboussures chez les amis, les fidèles compagnons de combat. Herman Schwarz, Jack Grimaldi, Rosario Blancanales, les Black Warriors et les autres. Et surtout Hal Brognola. Ne lui faire courir aucun risque. Trop d'implications...

— Par ici ! Une autre lance ! Vite !

Le même pompier. Le Guerrier refusait d'entendre. De comprendre. Il continuait sa descente. Pas d'alternative. Et puis, d'un coup, ses pieds touchèrent le sol, et il lâcha le tuyau, paumes pleines de feu. Son regard chercha. En vain. Le noir. Ou plutôt le gris rouge des flammes. Tout près. Et la chaleur. Et les voix. Toutes proches.

— Par ici ! Hé, par ici. Une autre lance !

Les pompiers. Des héros. Le bien incarné, face au mal qui grignotait, qui s'épandait. Tache d'huile sale, qui finirait par gagner partout sur la planète.

— Hé !

Une silhouette. Imprécise, tout juste entraperçue. Un casque sur la tête. Tout de suite effacé par l'écran de fumée.

— Hé, là !

Voix hésitante. Le doute. Cette grande ombre noire jaillie de nulle part était-elle vraie ? Trop tard. Le Guerrier n'était plus là. Avalé par la nuit, noyé dans le sombre et le gras. Il avait plongé en avant, droit vers ce que son regard avait photographié de là-haut. Deux entrepôts voisins. Avec une voie entre eux. Déserte. Mais, droit devant, il tomba sur un mur de brique, rougi par les reflets de l'incendie, moiré par les écharpes d'une fumée moins épaisse. Un peu moins chaude. Un peu plus de frais à hauteur d'homme, un peu d'air aussi. Pas encore respirable. Retenir son souffle, s'éloigner. Le long du mur. Interminable. Puis soudain une trouée. Avec un courant d'air. Bolan prit une inspiration. Toussa, cracha, respira encore, cette fois de l'oxygène propre. Bolan rouvrit la bouche, happa la vie à pleins poumons. Vertige. Nausée. Le sol qui tangué, le ciel qui descend, qui remonte. Marcher encore et encore. Et le bout de la voie. Plus de fumée. Des phares au loin, des sirènes. Police et pompiers. Fuir encore. Plus vite. Faire attention. Trop bête d'échouer maintenant.

Il marchait, le regard à l'affût, les nerfs tendus, prêt à détalé. Voire à se battre. Il parcourut d'autres voies, longea des entrepôts, des grillages, des kilomètres de briques. Évitant les réverbères, apercevant des silhouettes lointaines, improbables. Des véhicules en marche. Les ignorant, s'en éloignant, rasant des murs et des grilles, guettant le moindre bruit et la moindre lumière. Dans son état, impossible de passer pour un innocent promeneur. Dans son cerveau, l'itinéraire était gravé. Il suivit sa route. Et il trouva le TACOM. Enfin ! Le char de guerre était à peine discernable dans l'ombre de la ruelle. Personne alentour. Une main dans la poche. La télécommande. Cliquetis de déverrouillage. La porte latérale. Le salut. Le Guerrier bondit à l'intérieur, referma dans son dos. La lumière s'alluma. La courative, le module opérationnel, et la cabine de pilotage. D'abord s'éloigner au plus vite. Montréal Centre. Des lumières, du bruit, de la circulation, l'anonymat. Le mobil-home démarra, quitta bientôt la zone portuaire, croisa des véhicules de police, des camions de pompiers toutes sirènes hurlantes. Indifférents, fonçant vers un seul but : le feu.

Des avenues, puis des rues. La ville. La circulation. Les vieux quartiers, immeubles du xix^e, escaliers extérieurs. Des gens. Des lumières. Sainte Catherine. Ses néons, ses bars, ses sex-shops, ses topless et sa faune interlope. Maraudeuse. Avec ses fièvres, ses ennuis. La vie. Montée vers le plateau. Sherbrooke. La city. Le monde des affaires. Calme apparent, tours illuminées. Effervescence ouatée du business silencieux. Y compris en pleine nuit. Le Québec. La France côté cœur, et l'Amérique côté money.

La city et ses larges avenues. Rien que des voitures. Presque pas de piétons. La city, sa discrétion, ses parkings en sous-sol, quelques-uns en plein air. Dont un à l'écart, repéré plus tôt par l'Exécuteur. Manœuvres faciles, plusieurs issues possibles, beaucoup de voitures. Aucun feu allumé, une place tout au bout. Bolan stoppa le van, muflé tourné vers la sortie. Moteur coupé, feux éteints. Passant dans le module opérationnel, il activa les caméras extérieures, passa en mode I.L. pour voir venir. Sur les écrans de la console, le décor apparut, désert. Le Guerrier ôta sa combinaison de combat, enfila un jean et un T-shirt, et, sans prendre le temps de sacrifier à un minimum de toilette, il alluma l'ordinateur central, y brancha la clé U.S.B. de feu Al Deloi, ouvrit l'accès à son contenu.

Une vingtaine de dossiers commerciaux. Langage des affaires. Des comptes, des listes de transports, du fret, des destinations, des barèmes. Rien de particulier. Changer de méthode. Boîte de dialogue, recherche d'un mot clé.

Coco.

Le pseudo du supposé *jefe* cubain fourni par Al Deloi. Défilement des données, et le miracle. Petit. Le mot « Coco » figurait simplement dans une liste de clients. Sans adresse, sans numéro de téléphone. Autre recherche.

Cuba Libre.

Le nom du night où était supposée se produire une certaine Chiquita. Cuba Libre : 41 North West 3rd Street, Little Havana. Tel : 858 4622. En apparence, plus que suffisant. Pas pour l'Exécuteur. En savoir un peu plus sur le nommé Coco lui donnerait une longueur d'avance. Quittant alors les dossiers de la clé U.S.B., il composa son *password*, entra dans ses propres banques de données, les listings computer de la mémoire centrale, pour y taper le pseudonyme en question.

Chou blanc.

Pas le moindre Coco en vue. Consultant la montre de bord, Bolan hésita, finit par activer le téléphone satellitaire, composa un indicatif de mémoire.

Celui de Hal Brognola.

Le numéro Un du *Justice Department* ne dormait presque jamais. En tout cas rarement avant 2 heures du matin. Et quand il le faisait, un de ses portables demeurerait opérationnel. Numéro connu seulement de quelques initiés. Pour les urgences.

— Oui !

Ton bref, pas ensommeillé du tout. Bolan s'annonça :

— *That's me.*

— *Striker* ! Tu es à Miami ?

— Pas encore. Toujours Montréal.

— Un problème ?

Brognola le sobre. Rien que l'essentiel.

— Ça va, rassura le Guerrier. Juste la routine. Contrat bouclé.

— Parfait !

— Mais j'ai besoin d'un tuyau, ajouta le Guerrier.

— Genre ?

Jamais surpris, le fédéral. Depuis trop longtemps dans le business.

— Genre Coco, renvoya Bolan. Un pseudo. Un « client » sérieux, sans doute basé à Miami. Je n'ai rien trouvé dans mes listings.

Silence dans le combiné, puis :

— Normal. Personne n'en avait jamais entendu parler.

Froncement de sourcils du Guerrier.

— N'en avait ?

— Jusqu'à la semaine dernière. Un informateur à nous. Luca Samper. Un journaliste, un peu looser, complètement free lance.

Intrigué par cette mémoire instantanée du fédéral, Bolan allait s'étonner, quand son ami enchaîna :

— Branché sur les clans hispanos depuis des années, il aurait dégoté ce pseudo quelque part dans Little Havana et l'a balancé à notre agent sur place il y a moins de deux heures.

Un bref silence, puis :

— Et si je suis encore debout à cette heure, c'est parce qu'on vient de m'appeler de Miami. Je m'apprêtais à te contacter.

Le ton intrigua le Guerrier. À son tour, il hasarda :

— *Problem* ?

— Surtout pour Luca Samper. Il vient d’être assassiné.

— *Shit !*

— Tu l’as dit, grogna le fédéral. J’ai retenu un vol. On se retrouve à Miami.

CHAPITRE IX

— Hello, Striker.

Mack Bolan s'installa sur banquette arrière de la Cadillac DeVille, claqua la portière derrière lui en renvoyant :

— *Hi*, Hal.

Derrière la vitre blindée de séparation, le chauffeur garde du corps du fédéral décolla doucement la longue limousine du trottoir. Le numéro Un du *Justice Department* attendit que la voiture soit insérée dans la circulation pour interroger :

— Bon voyage ?

— Pas de problème, répondit Bolan tout aussi sobrement, mais en étouffant une toux, séquelle de l'incendie de l'avant-veille à Montréal.

Bronches lésées par la fumée et les vapeurs toxiques, il avait dû se rendre à la clinique secrète des Black Warriors, en Virginie. Résultat, aérosols, et autres soins spécifiques s'étaient révélés plus que nécessaires, et malgré cela, il avait encore du feu dans les poumons. Après un regard scrutateur vers ses yeux congestionnés, le fédéral maugréa :

— *Well*.

Brognola semblait soucieux. En fait, il y avait sans doute de quoi. Pour que le numéro Un du *Justice Department* se déplace ainsi dans l'urgence, il fallait que l'affaire soit importante. Voire *très* importante. Songeur et tandis que la voiture longeait l'imposant building de la First Union, il ôta ses limettes, sortit un Kleenex de sa poche pour en essuyer les verres. Avec son complet gris de bonne coupe, son col de chemise impeccable, ses cheveux courts poivre et sel et ses traits énergiques et froids, l'homme le plus important du *Justice Department* avait exactement l'air de ce qu'il était. Un haut fonctionnaire américain. Remettant les lunettes sur son nez, le fédéral tourna la tête, leva son regard gris sur le Guerrier pour s'enquérir :

— Tu racontes ?

En clair, le blitz québécois de l'Exécuteur. Instinctivement, ce dernier jeta un regard à travers la glace de séparation. Dans le rétro, il

pouvait voir les yeux du chauffeur. Fixés droit devant lui.

— T'inquiète, commenta le fédéral. Il ne peut rien entendre, et c'est une glace sans tain.

Il parlait du séparatif. Ils pouvaient voir le chauffeur, mais le contraire n'était pas possible. Alors, en quelques phrases, le Guerrier résuma son blitz à Montréal. Quand il eut terminé, Hal Brognola laissa son regard errer un long moment sur les hautes façades de Miami Downtown. La limousine roulait lentement, comme pour une visite guidée. Quasiment sans bruit. Un V8 de 300 chevaux, doté de tous les perfectionnements dernière génération, la DeVille était un véhicule d'exception. Celui des milliardaires... et de certains hauts fonctionnaires. Suprême luxe, le fabricant l'avait même équipée d'un système de vision de nuit. On ne sait jamais...

— O.K., fit le fédéral en reportant son attention sur l'Exécuteur. Et à part ce pseudo de Coco, qu'est-ce que tu as trouvé sur cette fameuse clé ?

L'Exécuteur sortit l'objet de sa poche, l'examina, l'air songeur.

— Rien.

Brognola lui jeta un regard surpris.

— Rien ?

Bolan fit la moue.

— Ce pseudo de Coco, et rien de plus. En apparence.

Brognola tiqua :

— Comment ça, en apparence ?

Le Guerrier lui tendit la clé U.S.B. en répondant :

— Je crois qu'elle est codée.

— Codée !

Le Guerrier acquiesça.

— Hormis quelques comptes, quelques commandes etc, rien que des textes sans signification. Des suites de mots et de chiffres. Probablement un code. Tes spécialistes arriveront peut-être à le casser.

Contrairement à ceux du F.B. L, de la C.I. A. ou de la N.S.A., les computers du char de guerre ne bénéficiaient pas des nombreuses grilles nécessaires pour ce type de décodage.

— *I see*, fit le fédéral.

Il empocha la clé, jeta un nouveau regard apparemment absent à travers sa glace de portière, et, alors que la Cadillac contournait la Florida National Bank, il se laissa aller contre le dossier de la banquette en déclarant :

— O.K. Alors, à propos de Luca Samper, voilà le topo.

Mack Bolan n'attendait que ça. Se laissant à son tour aller contre les coussins, il ouvrit grand les oreilles.

— L'histoire débute à Cuba, commença Brognola. C'était en 1972, et Luca Samper était journaliste à La Havane, où il semblait être le pisse-copie révolutionnaire idéal. Pas un pas hors de la ligne du régime castriste, pas un regard du côté de l'Amérique haïe. Le bon valet de Castro. Apparemment.

Le fédéral observa un silence, parut un instant s'intéresser au building massif de la Justice Court of Dade County, avant d'enchaîner :

— Apparemment seulement. Car son journal l'ayant un jour envoyé à Guantanamo pour fouiner autour de notre base militaire, il en a profité pour prendre la poudre d'escampette.

Regard intéressé de Mack Bolan.

— Comment s'y est-il pris ?

Il le savait, les abords de la base U.S. de Guantanamo étaient truffés de barbouzes et de chasseurs de candidats à l'exil. De vrais chasseurs. Chargés d'arrêter... ou de tuer lesdits candidats si nécessaire.

— Il a nagé, répondit Brognola.

— Nagé ?

Rictus froid du fédéral.

— C'est histoire de dire. Disons plutôt qu'il a joué au *balsero*.

— *I see*, parodia le Guerrier.

Il connaissait ça aussi. *Balsero* venait du mot *balsa*, radeau en espagnol. En l'occurrence, il s'agissait d'une simple chambre à air de camion gonflée à l'air, au centre de laquelle les pêcheurs cubains les plus pauvres fixaient une sorte de filet ou de siège en toile, pour s'y asseoir à califourchon. Leurs jambes faisant office de nageoires, ils pouvaient de cette façon pêcher au coup tout en se déplaçant. Nombre

de Cubains particulièrement résistants... et sûrement un peu dingues, avaient ainsi réussi à gagner les côtes de Floride sur ces radeaux de fortune. Pourtant pas si fous, la plupart embarquaient des littoraux les plus près des États-Unis. Ce qui n'était pas le cas de Guantanamo. Un des points les plus éloignés.

Suivant les pensées de Bolan, son ami précisa :

— Sauf que ce *balse*ro-là, il est parti à la pêche au navire.

— Un navire ?

— Une corvette de notre marine. En tant que journaliste, Samper connaissait les dates de vacances U.S. entre les States et Guantanamo. Au moment opportun, il a réussi à déjouer la surveillance de ses baby-sitters, s'est mis à l'eau sur sa chambre à air, et a « ramé » jusqu'à croiser la ligne de passage de la corvette en question.

Bolan tiqua :

— Hors des eaux territoriales cubaines ?

Ça faisait une sacrée trotte.

— Non. Assez loin de la côte, mais toujours dans les eaux territoriales.

L'Exécuteur fit la moue. Le doute. Les militaires U.S. avaient ordre de ne jamais accepter de transfuges à bord de leurs navires. Toujours comme s'il suivait ses pensées, le fédéral précisa encore :

— Le coup de poker. À l'approche du bateau, il a fait sauter la valve de son boudin qui s'est dégonflé, il a appelé au secours, et les marins de la Navy ont été obligés de lui porter secours. Aussitôt à bord, il a demandé l'asile politique au commandant, et comme la corvette était dans le sens du retour vers les States... et que les eaux internationales n'étaient plus si éloignées...

— Bingo, commenta le Guerrier.

— Ensuite, poursuivit le fédéral, en tant que réfugié cubain et journaliste de surcroît, il n'a eu aucun mal à trouver du boulot dans son domaine. Beaucoup de journaux et de médias ont voulu l'engager, mais il a toujours tenu à demeurer free lance.

Sans doute le syndrome du contrôle de la presse dans son pays. La limousine défilait devant l'U.S. Fédéral Court House. Passant sous les rails aériens du Metromover, le métro sans pilote qui permettait de faire le tour de downtown en dix minutes, elle traversait North-East Ist

Avenue, quand Bolan avança :

— Je suppose qu'il a beaucoup œuvré contre Castro ?

— Tu supposes juste. Il a monté une association au bénéfice des réfugiés cubains, et a écrit beaucoup contre le régime castriste. Des pamphlets retentissants. Au point qu'il a été plusieurs fois menacé de mort.

— Hum, fit Bolan. Pas très surprenant.

Le régime castriste ne se privait pas d'entretenir nombre de ses barbouzes et de ses tueurs aux States. Notamment en Floride. Infiltrations précisément facilitées par l'immigration.

— D'autant moins surprenant, ajouta Brognola, que certains de ces *asesinos* travaillent également pour la mafia cubaine.

Le monde du crime ne connaissait pas de frontières. L'Exécuteur releva néanmoins un sourcil.

— Tu saurais quelque chose que j'ignore, sur cette mafia cubaine locale ?

Signe négatif du fédéral.

— Hélas, non ! En tout cas, pas depuis l'assassinat de Toto « *Cuchillo* ». Si ce « Coco » est véritablement le nouveau *jefe*, il teste très discret. On n'a rien trouvé dans nos fichiers qui réponde à ce pseudo. En fait, c'est tout le clan qui joue profil bas depuis la disparition de « *Cuchillo* ». Vraiment très discret.

— Peut-être justement à cause de Luca Samper, hasarda le Guerrier. Surtout s'il a réellement dégoté quelque chose.

Acquiescement du fédéral :

— *Probably*. C'est ce que je crois aussi. Malheureusement, on n'a pas le moindre indice accréditant cette hypothèse. L'enquête de police a conclu au crime crapuleux.

— Genre ?

— Le corps du journaliste a été retrouvé dans la cabine de son voilier, gisant sur sa couchette, en compagnie de celui de son amie de cœur, une certaine Lisa Govem. Chacun une balle dans le crâne. 9 mm.

Dubitatif, l'Exécuteur fit valoir :

— Ce genre de truc, ça sent plus l'exécution pro que le crime crapuleux.

— Évidemment. Mais le fric, les bijoux de la fille et les appareils photos du journaliste ont été raflés, et les flics n'ont pas cherché plus loin.

— Et le F.B. I ?

Regard en biais du numéro Un.

— Pas question de bouger de ce côté. J'y ai veillé personnellement.

Petit silence du fédéral. Après un nouveau regard à l'extérieur, il ajouta, perfide :

— La thèse du crime crapuleux devrait arranger tes oignons, non ?

Si les Cubains étaient bien dans le coup, cette thèse les tranquilliserait... et l'Exécuteur aurait peut-être une chance. Encore fallait-il que l'info sur le Cuba Libre ne soit pas un tuyau crevé, et qu'elle le mène vraiment quelque part. Néanmoins, un détail troublait toujours Bolan. La présence sur place du haut fonctionnaire. Il s'en ouvrit, et le numéro Un du *Justice Department* hocha la tête.

— Évidemment, répéta-t-il.

Il sembla au Guerrier déceler une amorce de soupir muet dans le propos. Intrigué, il demanda :

— Il y a un bogue ?

Petite hésitation du fédéral. La Cadillac tournait à présent pour revenir vers l'Ouest et le Metro-Dade Cultural Center, quand il lâcha :

— Yes.

Mack Bolan lui fit face, l'observa. Derrière les verres des lunettes, les yeux du fédéral vacillèrent légèrement. Réaction floue, extrêmement fugace, mais qui inquiéta le Guerrier. Fronçant les sourcils, il insista :

— Parle !

Le regard du numéro Un était redevenu neutre, froid. Et ce fut d'un ton ferme et précis qu'il lâcha :

— Anna.

Nouveau froncement de sourcils de Mack Bolan. Ce nom ne lui disait rien.

— Anna Batista, précisa le fédéral. Elle était à Miami, et elle a disparu.

Toujours intrigué, l'Exécuteur insista encore :

— Et alors ?

D'un ton cette fois presque brutal, Hal Brognola avoua :

— C'est une de mes ex.

CHAPITRE X

Un long silence s'était installé à l'arrière de la limousine. Mutisme des deux hommes qui dura jusqu'à ce que la Cadillac tourne au coin de South West 1st Street en passant sous une autre boucle du Metromover. Puis le regard ailleurs, le fédéral reprit :

— Elle avait vingt et un ans, quand elle a débarqué en Floride, toute seule sur sa chambre à air, complètement épuisée. Recueillie in extremis par une patrouille de coast guards.

Mack Bolan comprit qu'il s'agissait d'Anna Batista, et qu'elle était cubaine. Il s'étonna :

— Tu veux dire qu'elle était un de ses *balseros* ?

Acquiescement de Brognola.

— Une des rares *balseras* qui ont réussi à faire la traversée. Il faut dire qu'elle faisait partie d'un club de natation de La Havane. Une vraie sportive, avec un caractère bien trempé.

Pour ce qui était d'être trempé... Une traversée de près de deux cents kilomètres ! Sans compter les requins, et les patrouilles de la marine cubaine. Certes, quelques candidats à l'exil avaient accompli l'exploit, mais le Guerrier n'avait pas souvenir qu'une femme l'ait réussi. Cette Anna Batista semblait vraiment être quelqu'un. Mais d'autres pensées couraient sous le crâne de Bolan. Une ex de Brognola ! Cette confiance de la part de son ami l'étonnait. Pas le genre à s'épancher, le fédéral. En fait, le Guerrier ne connaissait presque rien de sa vie sentimentale. Circonspect, il hasarda :

— Tu... je veux dire, votre histoire remonte à loin ?

Sous-entendu, Brognola avait-il bibliquement connu la Cubaine autour de ses vingt et un ans ?

— Pas très, avoua le fédéral. En fait, je venais juste d'être nommé au poste que j'occupe à présent.

En clair, à l'époque où il était déjà un des fonctionnaires les plus haut placés de l'administration U.S. Certes pas un crime, mais surprenant tout de même, de la part d'un grand commis de l'État d'aspect aussi austère. Et puis la différence d'âge... Sacré Hal !

— Dès son arrivée à Miami, enchaîna le fédéral, sa beauté l'avait fait remarquer par le patron d'un night latino à l'ambiance assez chaude. Le Salsa Roja. Les filles s'y produisent à demi nues, et, pour survivre, elle a accepté d'y danser pendant presque deux ans, avant d'en être arrachée par le journaliste.

Le Guerrier lança un regard de côté au fédéral, et ce dernier protesta aussitôt :

— Ce n'est pas ce que tu crois. Ils n'ont jamais couché. Elle vouait à Samper une grande admiration, et une reconnaissance sans bornes, car il l'avait beaucoup aidée, à la fois moralement et financièrement, mais il vivait avec une autre Cubaine, journaliste également. Elena. Morte depuis. Cancer. Elena s'était fait de solides relations un peu partout, notamment dans le monde de la photo et de la mode. Présentée par elle à une directrice de casting, Anna a fini par quitter Miami pour New York, où elle posait pour des pubs. C'est là que je l'ai connue. Un cocktail où je devais rencontrer un important industriel australien, et où Anna accompagnait le staff commercial d'un magazine féminin à diffusion internationale.

Le fédéral marqua un temps, ajouta comme pour lui-même :

— Encore aujourd'hui, je me demande comment les choses ont pu se faire entre nous deux, mais c'est arrivé.

Après tout, en son temps, Marilyn Monroe avait bien épousé le très austère dramaturge Arthur Miller, pourtant bien plus âgé qu'elle. Et surtout, moins séduisant que pouvait l'être Hal Brognola, hors du contexte professionnel. Coupant court, Bolan interrogea :

— Tu dis qu'elle était à Miami et qu'elle a disparu. Je suppose que c'est lié au double crime ?

Bref battement de paupières du fédéral.

— C'est lié. Du moins, c'est ce que je crois. En fait, c'est moi qui lui ai annoncé la mort de Samper. Sitôt après que je t'ai appelé à Montréal. D'abord effondrée, elle m'a ensuite demandé de venir avec moi à Miami. Je n'avais aucune raison de lui refuser ça. On a donc pris le même vol, et me souvenant de ses deux ans de fréquentation du milieu de la nuit à Miami, j'ai voulu savoir si elle avait un jour entendu prononcer ce pseudo de Coco, dont toi et moi pensons qu'il pouvait être lié au double assassinat.

— Et alors ?

— Elle a semblé fouiller sa mémoire un instant, m'a dit qu'elle

avait tellement entendu prononcer de pseudos plus ou moins exotiques dans les bars et les night, qu'elle ne pouvait répondre vraiment. La mort de son protecteur semblait l'avoir complètement traumatisée. Elle m'a demandé ce que le F.B.I. comptait faire, et je lui ai répondu que la police locale faisait son enquête. Elle a fait la grimace, et m'a fait part de ses doutes. Pas très optimiste sur les résultats d'une telle enquête. J'ai tenté de la rassurer, mais j'ai bien vu qu'elle ne me croyait pas.

Nouveau silence du fédéral.

— Et..., insista l'Exécuteur.

Soupir de Brognola. L'air ailleurs, il semblait vraiment inquiet :

— Et puis rien. Nous avons évoqué quelques souvenirs communs, elle m'a reparlé de son passé à Cuba, de son rêve d'y retourner un jour, quand Castro serait mort et que le régime aurait changé. Puis elle s'est endormie sur mon épaule.

Visiblement, la love story n'était pas tout à fait achevée dans la tête du fédéral. Loin de ces considérations, le Guerrier insista encore :

— Ensuite ?

Redevenant soudain froid et professionnel, le numéro Un du *Justice Department* se redressa sur la banquette en déclarant de sa voix sèche habituelle :

— À Miami, Airport International, nous avons pris le même taxi, je l'ai déposée à Coral Gables, au Riviera Court Motel, un établissement bon marché, qu'elle connaissait déjà. Nous étions convenus de nous retrouver pour le dîner du lendemain, mais quand je l'ai appelée pour confirmation deux heures avant, je n'ai obtenu que son répondeur.

Nouveau temps mort du fédéral qui acheva sur le même ton professionnel :

— C'était avant-hier. J'ai dîné seul, et depuis, je n'ai plus de nouvelles.

Bolan s'étonna :

— Je pense que tu as fait ton enquête ?

— *Of course*. Enquête personnelle. Je suis allé interroger le responsable du motel, mais ça n'a quasiment rien donné. Anna a quitté l'établissement au matin de sa première nuit, et l'employé se souvient seulement avoir chargé sa valise dans le coffre du taxi qu'il

avait appelé pour elle.

— Tu as dit quasiment rien, rappela le Guerrier. Un indice concernant ce taxi ?

— Affirmatif, répondit le fédéral.

Dubitatif, il ébaucha un geste d'impuissance en enchaînant :

— J'ai pu faire contacter la compagnie, et faire interroger le driver. Il se souvient d'avoir déposé Anna dans Little Havana, mais impossible de se remémorer l'adresse exacte. Bien sûr, j'ai fait demander une poursuite d'enquête, avec suspicion de disparition involontaire, mais, dans l'immédiat, je ne peux pas faire plus. Du moins, officiellement. Et encore moins faire reprendre l'affaire par le F.B.I.

— Je vois, fit l'Exécuteur.

Contrairement à ce que le commun des Américains aurait pu imaginer, et malgré son poste élevé dans l'administration, le fédéral était pieds et poings liés. À moins d'un élément nouveau qui aurait pu permettre au F.B.I. de dessaisir la police de Floride. Après tout, Luca Samper n'était que le simple indic d'un agent du Bureau Fédéral. Poursuivant son raisonnement, le Guerrier dit encore :

— Et bien sûr, compte tenu de ces maigres infos, tu comptes sur moi pour m'occuper de ça.

— *Right*, répondit son ami sans fioritures.

— Et de préférence, en douceur, histoire de faire courir le moins de risques possibles à Anna.

— Exactement.

Lui lançant un regard de côté, le fédéral ajouta, l'air de ne pas trop y croire :

— Si toutefois c'est possible.

Il parlait des risques pour son amie. Sans hésiter, Mack Bolan renvoya :

— O.K.

Le numéro Un du *Justice Department* n'avait évidemment jamais douté de son aide. Pour la première fois et tandis que la DeVille repassait au pied du Financial Center of First Union, il souffla à son tour :

— O.K.

Puis, envoyant deux doigts dans sa poche pectorale extérieure de veston, il en retira un papier qu'il tendit à Bolan en renseignant :

— Les coordonnées du driver.

Celui du taxi qui avait déposé Anna dans Little Havana. Sur le même ton, il ajouta :

— Je vais essayer de rester un jour ou deux par ici, et mon portable perso restera *open*. Jour et nuit.

Il enfonça un des curseurs sur la console de l'accoudoir central de la banquette, ordonna :

— Garez-vous ici, Richard.

Hal coupa le contact avec son chauffeur, et, tandis que la limousine achevait sa course en douceur contre le trottoir de South East 3rd Avenue, son regard capta celui de Bolan. Esquissant un mouvement de lèvres qui pouvait s'apparenter à un sourire, il remercia :

— *Thanks*.

Sans effusions inutiles. Leurs rapports étaient faits de cela. Amitié vraie, sobre et pudique.

CHAPITRE XI

— Où est-ce qu'on va, boss ?

— Je ne sais pas encore.

— *What ?*

Dans le rétro, le regard incrédule du driver s'était fixé sur celui de Mack Bolan.

— *No sabo*. Je ne sais pas, répéta le Guerrier en espagnol, et en brandissant un billet de 20 \$ sous le nez du chauffeur.

Visiblement méfiant, ce dernier ralentit instinctivement. Son *cab* pratiquement stoppé dans la circulation lente, il grogna dans sa langue d'origine :

— C'est quoi, *ésta historia* ?

— *Una historia de dineros*, une histoire d'argent répondit l'Exécuteur en ajoutant un deuxième billet au premier. Il y en aura le double, si vous me déposez à la bonne adresse.

— *Que...* Ah, je vois ! Mais vous savez, *patron*, à Miami, les vraies bonnes adresses, c'est surtout la nuit. L'homme se méprenait Bolan ne cherchait pas les endroits chauds de la ville. Il rectifia aussitôt :

— Je veux seulement savoir où vous avez déposé ma fille l'autre matin.

L'idée lui était venue en voyant l'homme sortir de chez lui. Un certain Alberto Neves, dominicain d'origine, immigré aux States en 1965 avec ses parents et *taxista* de profession. Chauffeur de taxi. Il habitait un bungalow modeste mais propre, situé tout au bout de North West 36th Street, loin au-delà de l'aéroport. Un costaud quadragénaire de type hispanique, accompagné sur le perron de sa résidence par une petite femme brune et boulotte, par deux adolescents, fille et garçon, tout aussi bruns et rondelets, et un minuscule chien bâtard, sautillant et braillard. Au revoir joyeux d'une famille sans histoire, à un honnête père de famille.

En l'occurrence, le schéma idéal pour le Guerrier.

À bord du TACOM, il avait suivi le taxi un long moment dans les

embouteillages du matin, jusqu'à son entrée dans Miami par North River Drive, à cinq kilomètres environ des limites nord-ouest de Little Havana. Profitant d'une série de feux rouges, il avait grillé la politesse à une Mercedes verte et ferrailante, pour glisser le van sur une place libre d'un parking de North West 20th Street, sans même soulever la moindre protestation. Son cerveau en pleine activité, l'Exécuteur avait sauté à terre et, dans la foulée, il avait attrapé le taxi de Neves au passage.

Dans le rétro, le regard du driver s'était plissé. Plus méfiant encore il répéta :

— C'est quoi, *ésta historia* ?

— Je l'ai dit, répondit Bolan en tirant un cliché de sa poche de blouson. Rien qu'une simple adresse.

Il tendit la photo par-dessus le dossier de Neves. Portrait d'Anna Batista, que Brognola lui avait envoyée par mail dans la nuit.

— Ma fille a disparu, enchaîna le Guerrier. Alors, je la cherche.

L'idée de la *hija* disparue utilisait le simple ressort de l'identification. Le driver semblait être un père aimant et aimé, il était donc censé compatir à l'inquiétude d'un autre père dans la difficulté. Dans le rétro, les yeux du chauffeur allaient de la route au regard du Guerrier, à la fois incrédule et circonspect. Sur toute la planète, les conducteurs de taxis se ressemblaient. Comme les barmen, ils entendaient tout, savaient tout. Les meilleures sources d'infos. Mais aussi très méfiants. À manipuler avec circonspection... et avec les bons arguments. Aux States comme partout, le fric était le meilleur sésame et, dans les yeux noirs de l'homme, Bolan avait noté le petit flou à la vue des dollars. Bon signe. Le chauffeur insista pourtant :

— Comment ça, disparu ?

La légende de Bolan était prête.

— Depuis quelque temps, ma fille cherchait un job dans Little Havana. *En los restaurantes, los bares. Trabajo de camarera*. Un travail de serveuse. Un job, quoi...

— *Si*.

Pas tout à fait convaincu, le *taxista*. Normal. Le Guerrier poursuivit :

— L'autre matin, elle m'a téléphoné pour me dire qu'elle partait à Little Havana pour un entretien d'embauche, et qu'elle me rappellerait aussitôt après pour me tenir au courant. Or depuis, je n'ai plus de

nouvelles.

Bolan chercha le regard du chauffeur, commenta :

— Alors, je me suis inquiété. Normal, non ?

— Hum, « . Pero...

Le chauffeur hésita et Bolan le poussa :

— *Pero ?*

— *Pero...* vous ne ressemblez pas... je veux dire, Little Havana...

— *Ah, si ! No soy latino*, confirma l'Exécuteur. Ma femme et moi, on a adopté Anna. Elle était toute *pequeña* quand son père et elle ont émigré de Cuba. Ma femme s'occupait de reclassement des familles et elle s'était prise d'affection pour la petite. On les voyait souvent, on les recevait et on allait chez eux... enfin bref, un soir, le père d'Anna a été tué au cours d'une rixe où il n'était pas concerné. Mauvais moment, mauvais endroit. Bref, nous, eh bien, on a adopté la *chiquilla*.

— Ah... *De acuerdo, patron !*

À en juger par le ton, la cote de Bolan montait. Chez les vrais latinos, on n'abandonnait pas un orphelin. Il en profita en poursuivant :

— Aussi, quand l'autre soir on n'a toujours pas eu de nouvelles d'Anna, je suis allé voir la police, et j'ai signalé sa disparition.

— Hum, *si. Seguro.*

L'homme conduisait lentement, l'air de ne pas très bien savoir que faire. Bolan insista encore, l'air emprunté :

— Je... enfin, je veux dire, avec son boulot, ma femme a des copains dans la police... enfin, c'est comme ça qu'elle a pu avoir vos coordonnées et... Bref, je sais que tout ça, c'est pas très légal, mais je me suis dit que peut-être... Parce qu'Anna, c'est comme si elle était notre *verdadera hija*...

— *Si, si... normal.*

Le *taxista* resta silencieux quelques secondes, et il finit par dire :

— C'est que... bien sûr, je me rappelle votre fille, *patron*. Une bien belle *señorita*.

Il hésita, hasarda, gêné :

— Faut pas m'en vouloir, *patrón*. C'est que la police, enfin, j'aime pas trop ces histoires et...

— *Vale*, coupa l'Exécuteur. Je comprends.

— Mais pour l'adresse, enchaîna précipitamment Neves, je veux dire... je m'en souviens vraiment pas. Tous les jours, je charge des dizaines de clients, et ce secteur de la ville... *es gran, Little Havana. Yyo...*

— *Seguro*, coupa Bolan. Mais on a tout le temps, et pas question de te faire perdre d'argent...

Il avait adopté le tutoiement, courant entre latinos, et ce disant, il avait fait apparaître d'autres billets entre ses doigts. Louchant dessus, l'homme avala sa salive avec difficulté, hocha la tête avant de lancer en accélérant :

— *Entonces, vamos !* Alors, allons-y !

C'était parti.

Il commençait à faire chaud, et, relevant sa vitre de portière, Alberto Neves enclencha la clim', puis, sans plus paraître s'intéresser à Bolan, il quitta bientôt le flot de North West 20th Street, passa sous le *toll*, la East-West expressway, traversa la Miami River pour pénétrer enfin dans Little Havana par Nord West 12th Avenue. Ici aussi, la circulation était dense à cette heure, et, déjà, on avait l'impression d'avoir un peu changé de pays. Des échoppes colorées, des restaurants latinos et, partout, des enseignes en espagnol. Un monde fou sur les trottoirs, des vieux sur les pas des portes et aux devantures des *tiendas* et autres *ventas*. Au bout d'un moment et alors qu'ils traversaient West Plagier Street, le *taxista* prévint :

— Faut que je traverse, *patrón*. Je veux dire, que je remonte jusqu'à Coral Gables. Jusqu'à ce motel où je l'ai prise en charge, ta *hija*.

C'est-à-dire le Riviera Court Motel.

— *No problema*, admit le Guerrier.

De toute façon, il n'avait pas le choix. Si le taxi le menait là où il croyait, un bout du fil conducteur serait peut-être à sa portée. Question d'instinct. Laissant le chauffeur à son itinéraire, il passa mentalement tous les éléments de l'affaire en revue. À la fin, tandis que le taxi s'extrayait d'un bouchon pour longer la côte en direction de Coral Gables, une ébauche de sourire erra au coin de sa bouche.

La jeune et belle Anna, et Hal Brognola !

Durant toutes ces années et malgré leur amitié, il n'avait pratiquement rien su de la vie sentimentale du fédéral, et voilà qu'il apprenait cette liaison... décalée. Surprenant. Presque étrange. Et à en juger par cette expression surprise la veille dans le regard de Hal, il y avait gros à parier que ce dernier était toujours amoureux. Bolan en était presque heureux. Le haut fonctionnaire à la mine et aux jugements glacés n'était donc pas si « inhumain » qu'il en avait l'air.

— Voilà, *patrón*, on y est !

Arraché à ses pensées, Mack Bolan jeta un regard à l'extérieur, découvrit un bâtiment surmonté d'une enseigne éteinte.

Riviera Court Motel.

Le début de la piste. Mais tout restait à faire, et le Guerrier encouragea en laissant tomber les billets sur le siège voisin du *taxista* :

— *¡ Está bien, amigo. Vamos !*

Le taxi repartit, pénétra de nouveau dans Little Havana. Un moment plus tard, il remontait Suht-West 8th Street, la célèbre Calle Ocho. En passant devant la façade du non moins célèbre El Crédito Cigar Factory à l'angle de 11th Avenue, le *taxista* ralentit, hésita longuement. Derrière, des klaxons impatients se manifestèrent. Le Guerrier lança un coup d'œil par la glace arrière. Une file de véhicules attendait, notamment un pick-up rouge chargé de caisses, et dont le gros chauffeur en débardeur... également rouge, vociférait à sa portière, prenant à témoin celui de la Mercedes verte qui le suivait. Revenant au *taxista*, mais l'esprit soudain ailleurs, Bolan s'enquit :

— *¿ Un problema ?*

— *No, no ! Creo qué...* Ça doit être par-là.

Le chauffeur repartit, effectua un large détour dans les rues du centre, se perdit dans les embouteillages, finit par stopper encore, bloquant derechef la circulation. Bolan consulta sa montre. Près d'une heure qu'ils roulaient. En vain. Dans son dos, le concert des avertisseurs avait repris. Dubitatif, tandis que le chauffeur fouillait visiblement sa mémoire, il lança de nouveau un regard derrière eux. Heureusement pour les nerfs de son chauffeur, le pick-up n'était plus là.

En revanche dans la file, il y avait une Mercedes. Verte.

Dans l'ordinateur de guerre du cerveau de l'Exécuteur, tous les signaux d'alerte s'allumèrent d'un coup.

CHAPITRE XII

La Mercedes verte que le Guerrier avait croisée en stationnant le char de guerre sur le parking de North West 2th Street, et de nouveau dans le premier embouteillage un peu plus tôt. À ces deux reprises, il aurait encore pu s'agir d'une simple coïncidence, sans cette impression de déjà-vu auparavant, non loin du domicile du *taxista*. Simple impression certes, mais très troublante. Et puis ces trois silhouettes brièvement entraperçues dans l'habitacle de la voiture... Trois silhouettes mâles. Massives. Bien sûr, les voitures occupées par plusieurs hommes n'étaient pas si rares à Little Havana. Ici, malgré les buildings, les rues bien ordonnées, les magasins débordants de marchandises et beaucoup d'enseignes en anglais, on était quand même un peu à Cuba, où le covoiturage était une sorte d'institution. Malgré cela, les signaux d'alarme de l'Exécuteur étaient toujours au rouge.

Rouge feu, rouge sang.

S'ils étaient réellement filés par cette Mercedes, une chose était pratiquement certaine, la cible n'était pas l'Exécuteur, mais Alberto Neves. Quasi obligatoirement. Bolan venait tout juste d'arriver en ville. Pas encore repéré. Le chauffeur était donc dans le collimateur. D'où deux questions essentielles. Collimateur de qui ? Dans quel but ?

— Si !

Interrompant les réflexions du Guerrier, l'exclamation du *taxista* lui fit redresser la tête. Accroché à son volant, Alberto Neves tendait le cou en avant, scrutant le décor extérieur.

— Si ! répéta-t-il plus fort encore. Je crois que c'est par là !

À vue de nez « par là », c'était l'ouest de Little Havana. Les quartiers les plus populaires. Moins soignés, plus fréquentés aussi, notamment par une jeunesse désœuvrée. Le secteur des bars, des nights plutôt glauques, des bordels salingues et de tous les commerces : sexe et drogue, mais également les armes. Sous son apparence de luxe et d'insouciance, la capitale des seniors et de la retraite était une ville où la violence sévissait gravement. Bien sûr la nuit dans les quartiers périphériques, mais pas uniquement. Derrière le volant, le chauffeur continuait de s'exclamer :

— ¡ *Creo qué está por aquí, patrón !*

En clair, on approchait apparemment du but. Mais dans l'immédiat, c'était surtout la Mercedes qui intéressait l'Exécuteur. Située en embuscade deux voitures derrière le taxi, elle suivait docilement le mouvement. Méthode de filature classique. Au détour d'un mouvement de circulation, le Guerrier avait discrètement relevé le numéro de la plaque pour le classer dans sa mémoire. Activant le satellitaire, il tapa un bref S.M.S. sur le clavier pour demander l'identification du numéro, l'envoya sur le portable de Hal Brognola. Puis, ne perdant pas de vue la Mercedes, il reprit son observation du décor extérieur, notant tous les détails du parcours. Pendant ce temps, le taxi avait contourné la Plaza de la Cubanidad. Dédié à José Martí qui, en son temps, lutta contre le colonialisme espagnol, et plus généralement aux patriotes cubains et aux *balseros* perdus en mer, l'endroit demeurait un lieu culte pour la communauté. Toujours beaucoup de monde, de manifestations diverses. Mais ce matin il était encore tôt, et soudain libéré du flot de la circulation, le taxi se retrouva dans la partie Est-Ouest du secteur, quasiment à l'endroit où il était entré plus tôt. Comme s'il le découvrait, le chauffeur jura soudain :

— ¡ *Mierda !*

Bolan fit la grimace. Commençant à se demander si l'homme n'était pas en train de le balader pour obtenir davantage de fric, il ouvrait la bouche pour protester, quand le *taxista* s'exclama derechef :

— ¡ *Si !*

Il avait levé un bras vers le pare-brise, désignant le ruban surélevé de East-West Expressway qui se profilait dans la trouée de la rue.

— ¡ *Aquí ! Aquí !*

La rue qui s'ouvrait devant eux était précisément la Northwest 20th Avenue.

— C'est par là, patron ! Cette fois, je reconnais !

Tandis qu'il tournait pour revenir vers N-W17th Avenue et repartir vers le toll, le Guerrier consulta ses arrières. La Mercedes était toujours là. Mais, prudente, elle s'était laissé dépasser par deux autres véhicules. Comme si les circonvolutions effectuées par le taxi inquiétaient ses occupants. Ils hésitaient. Se demandaient probablement si leur filature était éventée. Restait à savoir qui s'intéressait ainsi au *taxista*.

À ce propos, l'Exécuteur commençait à avoir son idée. Restait à vérifier. Mais patience. Pour ça, il avait besoin d'un peu de...

— ¡*Aquí !*

Cette fois, le taxi venait de piler à l'angle de N-W 9th Street. Tendant son bras vers la droite, Alberto Neves désignait l'enfilade de la rue. Une voie bordée d'échoppes et de bars, aux façades constellées d'enseignes.

— ¡ *Está aquí !* s'exclama le *taxista*. J'en suis sûr.

L'Exécuteur insista :

— Où ça, ici ?

Regard surpris du chauffeur dans le rétro.

— ¡ *Pero... aquí !* Exactement au coin de cette rue !

Bolan sourcilla.

— Tu veux dire que tu as déposé ma fille exactement au coin de cette rue ?

— *Exactamente !*

Dépité, le Guerrier interrogea :

— Tu es sûr ?

— ¡ *Si ! Si ! Absolutamente seguro !*

Mack Bolan esquissa une grimace. À peine esquissée, la piste d'Anna Batista s'arrêtait là. Sans suite. Mais alors qu'il allait vérifier si la Mercedes était toujours là, son regard plongea dans l'enfilade de la rue, et, comme attiré par une force étrangère, il accrocha une enseigne, rouge, éteinte, mais extrêmement attirante.

Salsa Roja.

Le nom cité par Hal Brognola. Celui du night où Anna Batista s'était produite en débarquant à Miami ! Une lueur glacée passa dans ses prunelles minérales, et tandis que le *taxista* répétait ses *aquí, aquí*, à la file, il prit sa décision :

— *Bueno*, jeta-t-il au chauffeur. On s'en va.

Parce que les night-clubs étaient fermés le matin.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— ¡ *La verdad, patrón !*

Antonio Gonzalvo détestait être réveillé de bonne heure. Et encore plus de l'être pour entendre des trucs déplaisants.

Passant ses nuits dans les vapeurs d'alcool, la fumée de tabac, les remugles de sueur des clients excités par les filles et le déchaînement des décibels, il ne se levait jamais avant midi. Lovée sous le drap près de lui, Linda émit un léger grognement, s'étira langoureusement, ouvrit un œil derrière l'écran de ses mèches blondes emmêlées, laissa courir un regard flou sur les murs de la chambre laqués de cramoisi, le referma en grognant derechef. Enfouissant sa tête sous l'oreiller, elle souffla d'une voix languide :

— ¡ *Amor !*

Elle le savait, le boss du Salsa Roja adorait que ses conquêtes l'appellent comme ça. Moche comme il était, ça devait lui donner l'impression d'être beau. Décidée à lui faire plaisir malgré l'heure matinale, elle répéta dans une de ces petites plaintes dont il était friand :

— ¡ *Mi amor !*

L'adjectif possessif était la cerise sur le gâteau. Ça le désignait quasi nommément comme étant le seul. L'unique. Et ça récompensait en quelque sorte ses formidables aptitudes à la baise. Car, sur ce plan, Antonio Gonzalvo était un phénomène. Sexuellement membré comme un âne, résistant comme un athlète de haute compétition. Alors, malgré sa laideur et son corps de poussah, Linda ne rechignait pas trop quand, à la fermeture du night, le boss la désignait pour partager son lit. En fait, à tout juste vingt ans, elle n'avait encore eu que très peu d'expériences dans ce domaine. Deux en tout et pour tout. Des gars de son âge, dans son Middle West natal. Deux essais désastreux. Petites tortures, pour rien.

Instinctivement, elle avait laissé son pied droit ramper sous le drap à la rencontre de la jambe de Gonzalvo, mais, contrairement à l'habitude, celui-ci lui envoya un coup de genou dans la cuisse en éructant :

— Fais pas chier, toi !

Bon ! Le poussah était grognon. Sans doute trop tôt. Ou alors, ce coup de fil...

— Casse-toi !

Encore enlisée dans les brumes du sommeil, la jeune topless rouvrit un œil plein de doute, gémit :

— *What ?*

Appuyant son propos d'un deuxième coup de genou, Gonzalvo cracha :

— *¡ Mierda !* Va laver ton cul !

Décidément chagrin, le tenancier !

Dans ces moments-là, mieux valait obtempérer. Récupérant son pied et ravalant ses câlins verbaux, Linda s'extirpa du lit, et, tortillant ses jolies fesses comme lors de ses prestations au night, elle fila vers la salle de bains. Aussitôt, Antonio Gonzalvo se redressa contre son oreiller, ordonna à son correspondant :

— Raconte.

Au bout du fil, une voix râpeuse déclara :

— C'est Rico, *patron*. Il est en bagnole, il vient d'appeler. Comme t'as demandé, je l'avais envoyé avec ses gars dans la Mercedes, monter une planque devant chez ce Neves. Le *taxista*...

— Ouais ! Accouche !

— Ben... Y a presque deux plombes, le chauffeur est parti de chez lui avec son taxi, et ils se sont mis à le filocher, histoire de voir.

— Et alors ?

— Ben... après un moment, ils ont repéré une espèce de van qui avait l'air, lui aussi, de suivre le taxi. Ça les a intrigués, et ils se sont alors arrangés pour filocher le van. Ils l'ont suivi jusqu'à un parking de North West 20th Street où il s'est garé, puis ils ont vu un mec en sortir, pour arrêter le taxi de ce Neves au passage et sauter dedans.

Encore mal réveillé, Antonio Gonzalvo battit de ses lourdes paupières, fronça ses épais sourcils noirs en maugréant :

— Et alors ?

— Ben alors, les gars ont repris la filocher du taxi. Jusqu'à Little Havana, où ce con de Neves s'est mis à tourner dans tous les sens, comme si le quartier s'était foutu le camp sur la planète Mars.

— *¡ Puta !* T'accouche, ou quoi !

— *¡ Si, si !* Entonces... et puis d'un coup, le taxi, il s'est arrêté au

coin de North-West 9th Street.

N-W 9th Street La rue où s'élevait le Salsa Roja.

— Et alors ? gronda Antonio Gonzalvo. Et après, qu'est-ce qu'il a fait ce putain de taxi ?

— Ben..., reprit la voix râpeuse en hésitant..., mes gars ont cru que le gus du mobil-home allait descendre, mais au lieu de ça, le taxi est reparti avec lui.

— Ouais, grinça le tenancier. Il est reparti et tes gars l'ont suivi, et j'espère qu'ils ont encore ce gus au mobil-home dans le collimateur quelque part ?

Temps mort au téléphone, puis :

— Ben... c'est-à-dire que... que dans la circulation...

— Hé ! Tu vas pas me dire que... que ces connards l'ont paumé !

Silence sur la ligne, avant que la voix râpeuse ne laisse tomber, presque inaudible :

— *Si, patrón.* Mais c'est pas vraiment leur faute. En ville, le matin...

— Alors je suppose que tes gars ont vite cavale, et rallié ce parking de North-West 20th Street pour recoller au cul de ce van de merde !

Temps mort. Puis un soupir.

— Bien sûr, patron... mais il y était plus !

Antonio Gonzalvo sursauta sur le lit.

— ¡ *Puta de mierda !*

Quelque chose lui disait que les emmerdes commençaient.

CHAPITRE XIII

Il semblait à Antonio Gonzalvo que son juron résonnait encore entre les murs cramoisis de sa chambre, à la manière d'une rafale de P.— M. Un juron sec et rageur. Mortel. Sous ses paupières gonflées, ses petits yeux noirs et striés de rouge lançaient des éclairs. Une sorte de chuintement fusa de ses narines, puis serrant les dents à les briser, il finit par se calmer. Pour lâcher dans le combiné :

— Je te rappelle dans cinq minutes.

Sans raccrocher le combiné, il coupa le contact, le rétablit aussitôt pour composer un numéro. Une sonnerie feutrée résonna dans l'appareil, puis on décrocha et une voix brève lança :

— *Helio ?*

Une voix à l'accent latino.

— *Es Toni*, se présenta Gonzalvo. Fais dire au *patrón* que je dois lui parler.

— À cette heure !

Le boss non plus ne se levait pas de bonne heure. Sans doute un truc de famille.

— *Si. Esta urgente. Muy urgente !*

Un bref temps d'attente, puis la voix brève :

— *Momento.*

Antonio Gonzalvo entendit un bruit de pas dans l'appareil, suivi d'un léger grincement de porte, et encore des martèlements de pas. Moins appuyés. Plus précautionneux. Il était maintenant complètement réveillé. Fou de rage. À la fois envie de mordre, de cogner, de flinguer. Bien sûr, ce con de Ricardo ne connaissait de l'affaire que ce qu'il avait voulu lui dire, c'est-à-dire pas grand-chose. Rico était son homme des basses œuvres. Celui qu'il chargeait d'aplanir les emmerdes quand elles devenaient ingérables. La plupart du temps sans connaître la réelle portée de ce qu'il lui ordonnait de faire. Encore moins les conséquences. Surtout depuis l'accession au pouvoir de Coco. Surtout depuis que lui, Antonio Gonzalvo, était

directement impliqué dans ce changement. Car il l'était. Sacrement. Un peu trop à son goût d'ailleurs. Car il faisait doublement partie de la Famille du boss.

Il était le cousin de Coco.

Cousin germain de Leonardo « Coco » Carribe, successeur par le sang de Miguel-Angel Azzarro, leur ancien *jefe* à tous les deux. Un vrai dur, Léo. Déjà au temps de l'école primaire. Un regard glacé de saurien, une gueule granuleuse, tannée et crevassée de reptile antédiluvien, d'où son surnom de « Coco », pour *cocodrilo*. Crocodile. Foutant la trouille à tout le monde et collant des gnons à tout-va. Pour un mot de travers, un regard, un soupir. Y compris aux filles. Plus tard, il avait même poussé le bouchon jusqu'à tuer sa compagne. La mère de son fils. Un coup un peu trop appuyé... maquillé ensuite en chute dans la baignoire. Un violent pathologique, Coco, dont l'unique héritier issu de cette malheureuse union était encore plus dingue.

Luis-Carillo.

À croire que c'était lui, la chute dans la baignoire. Luis-Carlito, un jeune con de vingt-deux ans, boutonneux, à la peau granuleuse comme celle de son père, puceau, fébrile et au regard luisant, qui, trois ans plus tôt, avait cru malin de s'enticher de cette nana, cette Anna Batista. Une *dance-girl* fraîchement échappée de Cuba, et que lui, Toni Gonzalvo, avait engagée au Salsa Roja. Sa boîte à lui. À l'époque, Léo Carribe n'était encore qu'un obscur *teniente* d'Azzaro, et n'ayant aucun pouvoir sur son cousin, il avait dû calmer les ardeurs de son ignare de rejeton. D'un naturel renfermé et sournois, ce dernier n'avait pas moufté. Jusqu'au départ soudain de cette Anna. Disparue, évaporée dans la nature. Luis-Carlito avait alors pété les plombs. Une rage qui l'avait conduit à l'hosto. Une charge de taureau, en plein dans un mur. La tête la première ! Fracture du crâne. Un vrai dingue. Il s'en était sorti avec plein de cicatrices sous ses cheveux gras frisés, et un bilan neurologique inquiétant. Plus caractériel, on mourait. Et toujours cette obsession pour la nana disparue. Au point que, quand il avait découvert ses premières photos dans les magazines, il s'était mis à hurler à la mort. Si fort, que son père Léo avait dû quasiment l'assommer pour le faire taire. Luis-Carlito voulait monter à New York pour kidnapper la gonzesse. Carrément. Là encore, son père avait dû mettre le holà. Une branlée cousue main, assortie de menaces très précises. S'il faisait ça, il faisait coller le môme à l'asile.

Et il l'aurait fait, Leonardo. Une famille de tarés.

À savoir qui était le plus déjanté. Antonio Gonzalvo avait toujours

hésité là-dessus, jusqu'à l'autre matin, quand il avait appelé Leonardo pour lui dire que la *dance-girl* était réapparue. Comme par miracle. Débarquée au Salsa Roja, en pleine séance de ménage. Elle voulait le voir. Lui, Antonio. D'urgence. Est-ce qu'il était là ?

Son taxi attendait. Elle avait tant insisté que le loufiat de service qui la connaissait avait fini par le sonner. Intrigué, Antonio avait accepté de la recevoir, et, bon prince, avait ordonné au loufiat de régler son taxi. Puis Aima était montée le rejoindre, et avait partagé son breakfast.

Il n'avait pas été déçu.

En résumé, Anna Batista était venue lui demander de fouiller dans le monde interlope de la ville, pour tâcher d'apprendre qui pouvait la renseigner sur les assassins de Luca Samper. Le journaliste fouteur de merde. Elle avait dit vouloir à tout prix infiltrer le système. À sa manière. En usant de ses charmes si nécessaire. Pour amasser les preuves, qu'elle balancerait ensuite à des amis haut placés chez les flics. Elle ferait n'importe quoi pour que les tueurs payent très cher la mort de son ami et protecteur. Y compris se vendre s'il le fallait. Elle irait jusqu'au bout. Sa façon à elle de payer sa dette à Samper, et à sa première compagne Elena, qui l'avait aidée à devenir un top model.

Cas cornélien pour Antonio Gonzalvo.

Car, bien sûr, il connaissait parfaitement la réponse. Et pour cause. Le commanditaire du contrat en question s'appelait Carribe. Son cousin Léo, récent nouveau *jefe* de Miami.

Anna Batista avait bien visé. Du premier coup et sans le savoir. Dommage. Toni Gonzalvo avait toujours apprécié cette nana. Au point qu'il ne lui avait même jamais proposé de coucher. Trop belle. Trop impressionnante. Il ne baisait pas avec toutes ses filles, seulement les plus salopes. Les plus « putes ». Il n'aimait que celles-là. Mais la sympathie était une chose, la Famille en était une autre. Alors, il avait appelé Leonardo, et l'avait mis au parfum.

La suite était prévisible ; pourtant, il ne l'avait pas prévue. Les histoires de dingue l'avaient toujours dépassé. N'empêche que maintenant...

— Toni ?

Arraché à ses pensées, Antonio Gonzalvo se redressa contre son oreiller.

— Si.

— T'es chez toi ?

À cette heure ! Où donc ce con croyait-il qu'il puisse être à 10 heures du mat' !

— Si.

— *Bueno*. Le boss est sous la douche. Il te rappelle.

— *Euh... pero... va e. Ça va*, finit par bafouiller le tenancier avant de raccrocher.

Puis, subitement, ses pensées quittèrent la belle Anna et son dingue de soupirant. Il y avait plus grave. Cette histoire de mec dans un van qui suivait un taxi avant de sauter dedans pour se faire conduire à trente mètres du Salsa Roja, cette histoire à la con ne sentait pas bon. Vraiment pas bon. Les flics avaient interrogé le *taxista* et s'ils n'étaient pas remontés jusqu'au night, c'est que Neves n'avait rien dit. Ou qu'il ne s'était pas souvenu de l'endroit où il avait déposé Anna Batista. C'était sûr, il y avait cause à effet. L'autre matin, l'ex dance-girl lui avait dit avoir des amis chez les flics. Haut placés. Alors forcément, les « amis » en question devaient la chercher. D'une manière ou d'une autre, ils étaient remontés jusqu'au *taxista* qui l'avait déposée ici, espérant ainsi obtenir l'adresse. Sans doute en vain, à en juger par le périple tortueux du taxi annoncé par les gars de la Mercedes.

Un taxi dont le loufiat du night avait mémorisé le numéro. Pur instinct. Le serveur était un ancien assureur, qui avait mal tourné. Deux ans de cabane pour escroquerie. Recyclé chef de bar. Un gars précieux. Ça leur avait permis de surveiller Neves. Une petite planque sans histoires. Jusqu'à ce matin.

— ¡ *Mierda* !

Et voilà que les emmerdes commençaient. Parce que, maintenant, Anna Batista était entre les mains des Carribe. Plus exactement entre celles de Luis-Carlito. Sitôt informé, c'était le fils qui avait tout organisé. Tout pensé. Dans un seul but : attirer la fille dans ses filets en se faisant passer pour l'informateur. Celui qu'Anna espérait trouver pour remonter la piste des tueurs du journaliste et alerter les...

La sonnerie du téléphone stoppa les cogitations du tenancier. Il décrocha et une voix l'apostropha :

— ¡ *Qué pasa* !

Le timbre de Coco. Comme son regard et toute sa personne, glacé et grinçant, comme une lame raclant la pierre. Antonio Gonzalvo

s'éclaircit la voix, vérifia que la porte de la salle de bains était toujours close, et le plus brièvement possible, il fit son rapport. Pas très à l'aise. Lorsqu'il eut terminé, un long silence plana dans l'appareil, avant qu'au bout de la ligne on questionne :

— T'as vu des flics par chez toi ?

— Des... des flics ?

— Ouais ! Est-ce que des flics sont venus te tourner autour ces jours-ci ?

— *¡ No. Seguro qué no !*

— *Bueno.* Si des fois il en venait te casser les *cojones*, dans les jours suivants, tu joues au con. Tu sais rien.

— *¡ Si, si ! Seguro ! Pero...* et si le *taxista*...

— T'occupe du *taxista*, coupa la voix, péremptoire. On s'en charge.

Le tenancier hocha la tête, soulagé. Puis de nouveau l'angoisse :

— Et si... je veux dire si ce type du mobil-home...

— Sûrement un privé, coupa encore la voix de Coco. Sans doute engagé par la gonzesse. Les vrais flics n'opèrent pas comme ça. Alors si ce connard se pointe, tu le laisses venir, tu écoutes ce qu'il veut, tu le mènes en bateau, tu ordonnes à tes gars de ne plus le lâcher, et tu me préviens. Pour la suite, on s'en occupe.

De plus en plus soulagé, Antonio Gonzalvo opina derechef.

— *De acuerdo*, dit-il. *De acuerdo.*

Son cousin était peut-être dingue, mais, au moins, il savait prendre les décisions. Un instant, il fut tenté de demander ce qu'il avait fait d'Anna Batista, se retint à temps. Léonardo « Coco » Carribe était très susceptible. Et ça, mieux valait ne jamais l'oublier.

Alors il raccrocha, cessa de penser à son ex *dance-girl*. Il commença même à l'oublier. Comme on fait son deuil d'une morte.

Ce qu'elle était déjà. Forcément.

CHAPITRE XIV

— Striker ?

Dans le combiné du satellitaire, la voix de Brognola. L'Exécuteur renvoya :

— *Yeah !*

— J'ai essayé de te joindre au van. Où es-tu ?

— En voiture. Dans Little Havana.

Plus tôt dans la journée, le Guerrier avait résumé les événements de la matinée. Le numéro Un du *Justice Department* demanda :

— Des nouvelles ?

— Rien pour l'instant, répondit Bolan avant de préciser ce qu'il avait l'intention de faire.

Le fédéral apprécia sobrement :

— O.K.

Sans grand enthousiasme. Bolan comprenait. Brognola s'inquiétait pour Anna Batista. Logique. Mais sans s'appesantir, le fédéral annonça :

— Bon ! Désolé, pour l'attente.

L'attente concernant les coordonnées du propriétaire de la Mercedes verte. Une info à propos de laquelle le fédéral l'avait déjà appelé en début d'après-midi pour lui dire de patienter, car le véhicule était immatriculé en Californie, et à cause du décalage horaire, etc.

— Je viens seulement d'obtenir ton info, annonça Brognola.

Enfin une piste.

— Super ! renvoya l'Exécuteur. Je t'écoute.

— Il s'agit d'une société, précisa Brognola.

Bolan fit la grimace. Classique, la société. L'écran idéal pour des activités illégales. Ramifications multiples, fils conducteurs peu fiables. Mais, déjà, son ami enchaînait :

— Ça s'appelle L.S.P. Leathers and Skins Partners. Une sorte de tannerie, appartenant à une société de maroquinerie installée à Carmel.

— Je vois, grommela le Guerrier.

Exactement ce qu'il avait imaginé.

— La boîte locale est au diable vauvert, renseigna encore le fédéral. En direction des Keys, à une dizaine de miles de Florida City.

Donc, au sud de Miami, quelque part aux limites sud d'Everglades Park. Dans le téléphone, Brognola continuait :

— Le gérant s'appelle Miguel Canasta.

Quelque part dans l'ordinateur de guerre de l'Exécuteur, un déclic s'opéra. Il renvoya :

— Ça me dit quelque chose, ça.

— Exact ! Il figure dans tes listings, confirma le fédéral. Dans les nôtres, il est fiché comme ancien homme de main, devenu dealer, puis proxo. Soupçonné de meurtre sans preuves, condamné à trois ans de pénitencier pour proxénétisme aggravé de violences. Recyclé depuis sa sortie dans ce business de tannerie.

Joli personnage. En tout cas, le bon profil pour l'Exécuteur. Mine de rien, on avançait. Le Guerrier enchaîna :

— À propos de listings, tu m'as trouvé quelque chose sur cet Antonio Gonzalvo ?

Le gérant du Salsa Roja. Nom que Brognola avait également fourni lors de leur précédent entretien.

— J'allais t'en parler. En fait, il ne figure chez nous qu'en tant que condamné pour fraude fiscale. Il y a cinq ans de ça. Au bout du compte, simple redressement d'impôts, et peine de prison avec sursis.

— Affirmatif, acquiesça le Guerrier.

Il avait eu le temps de consulter les listings de l'ordinateur de bord du char de guerre. Il ajouta :

— Mais, dans ma documentation, Gonzalvo a lui aussi également été inquiété pour proxénétisme, non ?

— Si.

Décidément une jolie brochette de pourris.

— Mais inquiété sans preuves, ajouta le fédéral. Résultat : non-lieu. Je l'ai appris dans les dossiers classés de la police de Palm Beach, où il vivait à l'époque, et où il avait un bon avocat. Maintenant, il exploite ce night tout à fait légalement, il n'a plus d'ennuis avec la justice, et il habite un penthouse situé au dernier étage du même immeuble que la boîte.

Bolan enregistra l'info, avant de commenter :

— À propos d'avocat, toujours selon mes propres listings, ce fameux *lawyer* dont tu parles s'appelle Pietro Castaldi. Exact ?

— Encore exact.

— Sicilien d'origine, poursuit l'Exécuteur, et... « marron » très foncé. Mouillé lui aussi dans des trucs pas nets, non ?

— Si, admit encore le fédéral.

Ben voyons ! Dans cette affaire, la Famille Gonzalvo s'enrichissait de seconde en seconde ! Hal Brognola enchaîna :

— Je sais tout ça. Mais Pietro Castaldi a été blanchi lui aussi. Je peux même te dire qu'il vit à présent lui aussi à Miami, et qu'il est un des conseils locaux de la L.S.P.

La boucle se bouclait. Une leueur intéressée passa dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur. L'histoire devenait intéressante. S'il n'y avait pas eu Anna Batista au milieu de tout ça, il aurait immédiatement foncé dans le tas. Hélas, en l'occurrence, il devait marcher sur des œufs. Y aller tout doucement. La vie d'une innocente était enjeu, il le sentait. Comme il sentait aussi que, pour son ami Hal, il ne s'agissait pas que d'une affaire d'éthique.

Le cœur a ses raisons que la raison...

— O.K., fit Bolan. Et pour le driver ?

Lors de leur précédent entretien, il avait fait part de ses inquiétudes à propos d'Alberto Neves, de chez qui la Mercedes les avait filés ce matin. Le *taxista* pouvait être en danger.

— J'ai fait le nécessaire, rassura le numéro Un du *Justice Department*. On lui a attaché une surveillance. Discrète.

Sous-entendu, à l'insu du chauffeur. Pour voir.

— Parfait, fit Bolan. Pour la suite, je te tiens au courant.

Il allait raccrocher, quand Brognola le rappela :

— Mack !

— Oui ?

Un silence sur la ligne, avant que la voix du fédéral ne s'élève de nouveau. Changée. Chargée d'émotion :

— Fais au mieux.

Sous-entendu, également pour Anna.

— Affirmatif, renvoya Bolan.

Encore un petit « blanc » sur la ligne, et de nouveau Hal Brognola :

— *Thanks, man.*

Une lueur passa dans le regard minéral du Guerrier. Songeuse. Décidément, l'histoire d'Anna Batista et de Hal Brognola ne se limitait pas à une simple petite liaison. Esquissant un bref sourire crispé, le Guerrier rassura pourtant d'un ton déterminé :

— *Vale, hombre ! Todo esta bien !*

Puis il raccrocha.

En la circonstance, il n'était pas si sûr que tout allait si bien que ça. Mais, dans le contexte, une certitude s'imposait à lui. Il ne voyait en effet qu'une façon d'opérer. Le coup de pied dans la fourmilière.

Pour voir. Déranger. Provoquer.

À bord du Range Rover loué dans l'après-midi, il était passé plusieurs fois devant la devanture rouge sang du Salsa Roja et une ébauche de sourire glacé avait erré sur ses lèvres. À la porte de l'établissement flanqué de photos lumineuses montrant des filles à demi nues, deux cerbères filtraient l'entrée. Physiques de débardeurs, roulements de mécaniques et gueules de crapules. Pas de fouilles à corps, mais regards extrêmement soupçonneux. Et très lourds. Hommes de main de bas étage. Bolan avait poursuivi son chemin, avait longuement tourné dans le secteur inscrit entre North-West 7th Street et le ruban en béton de l'Expressway. Si longtemps qu'il commençait à se décourager, quand il l'avait enfin repérée. La Mercedes verte. À cause des éclairages déformants de la foulditude d'enseignes, le vert de sa carrosserie virait au crème fadasse. Teinte si délavée qu'il était sans doute passé près de la voiture plusieurs fois sans la remarquer. Heureusement qu'il avait laissé le TACOM de côté, car, l'ayant déjà vu le matin, les autres l'auraient vite reconnu.

La Mercedes était bien là, stationnée à l'angle de N-W 9th Street. Avec un seul occupant : le chauffeur, bras à la portière, une cigarette aux lèvres.

Le Guerrier refit le tour du bloc d'immeubles, repassa dans la rue. La Mercedes n'avait pas bougé, son chauffeur non plus. Ici, on était loin du centre très animé du quartier cubain. Malgré cela, sur les trottoirs, une petite foule de noctambules circulait, entrant ou sortant des bars à tapas, des boîtes à go-go girls et autres *ventas*. Quasiment impossible d'agir dehors en quoi que ce soit. Trop de monde. De toute façon, le plan du Guerrier prévoyait autre chose : remonter la piste à son début, depuis l'endroit à partir duquel Anna Batista n'avait plus donné signe de vie. Le Salsa Roja.

Miguel Canasta et ceux de la Mercedes, il s'en occuperait après. Désormais il savait où les trouver.

Il était même quasiment sûr de l'endroit où ils étaient en ce moment. Le même Salsa Roja. Probablement à discuter de son cas. Lui, l'inconnu qui avait fouiné dans le secteur le matin même, à bord du même taxi qu'avait emprunté Anna Batista. C'était certain, le Guerrier leur posait un problème. D'autant qu'il avait disparu. Ce matin, ils avaient pourtant vite réagi. Sitôt semé la Mercedes et regagné le parking de N-W 20th Street, Bolan avait repris le TACOM, l'avait stationné plus loin, avant de revenir surveiller discrètement le secteur. Trois minutes plus tard, la Mercedes était réapparue, ses occupants cherchant visiblement le van. Ils avaient tourné longtemps, avant de se résigner à disparaître. Certain d'obtenir les infos nécessaires par Hal Brognola, l'Exécuteur avait renoncé à les filer à son tour. La phase enquête de son blitz s'arrêtait là. Ce soir, il entrait dans la phase action.

Le coup de pied dans la fourmilière.

En faisant quand même très attention, à cause d'Anna Batista. Il aurait bien aimé savoir ce qu'elle était devenue, la belle top. Visiblement, Hal Brognola aurait encore plus aimé le savoir. Mais de ce côté, rien n'était fait. Il fallait seulement espérer qu'elle soit encore vivante.

CHAPITRE XV

nna Balista se demandait ce qu'elle faisait là, et, en même temps, elle le savait déjà sans oser se l'avouer.

Ce soir... ou ce matin, ou cet après-midi... elle se disait qu'elle avait été folle. Elle avait voulu jouer au plus fin, mais avait oublié à qui elle avait affaire. Pas plus qu'elle ne savait si c'était le jour ou la nuit, elle ne réalisait pas complètement ce qui lui était arrivé. En revanche, elle comprenait qu'elle était tombée dans un piège. Ou plutôt, qu'elle s'était jetée dans la gueule du loup. Exactement à l'instant où elle était entrée au Salsa Roja l'autre matin...

Elle... elle ne savait même plus quel matin... Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passait ? Où était-elle ? Pourquoi ? C'était à devenir folle...

Elle se souvenait juste qu'en arrivant là-bas l'autre matin, elle avait été presque contente d'y être accueillie par Esteban. Malgré ce qu'elle savait de lui, malgré sa face de maquereau, ce regard gluant qu'il n'avait jamais cessé de plaquer à chaque pouce de son corps à l'époque où elle se produisait sur la scène du night. L'ancien souteneur reconverti en barman la voulait. Tout en lui le hurlait. Mais il savait que Luis-Carlito la voulait aussi, et il ne pouvait marcher sur les plates-bandes du fils de Leonardo Carribe. Ce dernier était un tueur. Un vrai.

Le premier lieutenant d'un certain Asero. Ou quelque chose comme ça. Un nom dont elle ne se souvenait plus vraiment, mais dont on murmurait à l'époque qu'il était le caïd de Miami. En tout cas, personne en ville ne pouvait affronter les gens de ce clan-là. Trop dangereux. Anna Batista savait tout ça, mais, à l'époque, elle venait de s'extirper de l'enfer castriste, elle avait parcouru des milles et des milles marins, elle avait failli mourir à multiples reprises, et une fois sortie d'affaire, elle aurait accepté n'importe quoi pour survivre.

Sauf faire la pute.

Elle l'avait dit à Antonio Gonzalvo quand il l'avait engagée, et, sans doute impressionné par son odyssée, il lui avait promis qu'elle n'aurait pas à faire ça. Il avait tenu parole, et, parce qu'il était cousin de ce Leonardo Carribe et que le fils de ce dernier venait la voir danser presque chaque soir, personne n'avait eu le cran de l'ennuyer. Même

Esteban, qui pourtant était un vrai vicelard. Alors, l'autre matin, elle avait été soulagée, presque contente de le trouver en train de ranger le bar en débarquant au Salsa Roja. Parce qu'il était le premier lien avec son passé, et, surtout, avec ce qu'elle était venue chercher. Le fil conducteur qui la mènerait jusqu'aux assassins de Luca Samper.

Son ami. Son père adoptif.

Elle avait demandé à Esteban d'appeler Gonzalvo, de lui dire qu'elle désirait le voir. D'urgence. D'abord, l'ancien souteneur avait renâclé. On ne réveillait pas le boss comme ça, etc. Mais elle avait tant insisté, qu'il avait fini par téléphoner sur la ligne intérieure, et, miracle, Antonio Gonzalvo avait aussitôt accepté de la recevoir.

Elle connaissait le chemin. Elle avait franchi la porte marquée *Private*, et elle avait pris l'ascenseur jusqu'au dernier étage, où s'élevait le penthouse du tenancier. Il l'avait reçue en robe de chambre, l'avait embrassée comme du bon pain... sans pouvoir s'empêcher de la serrer un peu trop fort contre lui. Petit plaisir au passage. Frustrant, mais il l'avait souvent fait par le passé. Puis il avait disparu un instant dans sa chambre, avait chassé la fille qui partageait son lit ce matin-là, était revenu et avait obligé Anna à raconter sa vie. Son ascension dans le monde des tops, les voyages, les cocktails, tout le bazar. Jusqu'à ce qu'elle aborde le sujet qui l'avait amenée. Il avait écouté, paru réfléchir brièvement, puis, prétextant une douche pour se remettre les idées en place, il l'avait abandonnée un moment, avant de reparaitre pour lui proposer de partager son breakfast sur l'immense terrasse arborée, pendant qu'elle développerait cette histoire d'assassinat. Car, bien sûr, il allait l'aider à retrouver les assassins de son ami ! Il avait des relations, il allait s'en servir.

Finalement gentil, Antonio Gonzalvo. Il gagnait à être connu. Bien sûr, un tenancier de night-club ne pouvait pas être un saint, mais l'assassinat d'un si brave type et cette femme innocente qu'ils avaient tuée dans la foulée ! Des dingues ! Des ordures !

Bien sûr, qu'il allait régler le problème ! Il avait des amis. Il allait leur téléphoner. Ces enfoirés d'assassins allaient payer très...

Les derniers mots qu'Anna Batista avait entendus à peu près nettement. Puis, d'un seul coup, elle s'était sentie mal. Très peu de temps. À peine celui de se dire qu'elle allait s'évanouir. Un vertige, puis plus rien. Le néant. Long. Du moins lui semblait-il à présent. Une sorte de sommeil nauséux, ponctué de sons lourds, de grondements, de coups sourds et répétés. Comme des coups de gong, ou des frappes de marteau. Entre-temps, des bruits étranges, inquiétants. Raclements,

feulements, froissements... et comme des cris d'oiseaux. Lointains. Une période de limbes, qui lui avait paru durer l'éternité.

Jusqu'à ce qu'elle rouvre les yeux. Ici.

Ici, c'était n'importe où. En tout cas, elle ignorait où elle se trouvait. Un lieu clos. Quatre murs en épais madriers, un solide plancher au sol, avec du creux en dessous, un plafond à solives d'où pendait une simple ampoule au bout d'un fil, un lit en fer forgé avec matelas et couette, un lavabo, un placard de rangement, un siège toilettes au fond de la pièce. En matière d'issues, une porte de bois massif verrouillée, et une fenêtre... condamnée par des planches fixées à l'extérieur.

Et une chaleur de four. Ou plutôt, de sauna.

Un climat insupportable, moite, digne d'une forêt tropicale. Ce qui avait encore plus inquiété Anna. Car immédiatement, elle avait songé aux Everglades, dont les limites se situaient à quelques kilomètres seulement de Miami.

Les Everglades ! L'enfer ! Et pourquoi !

Malheureusement, impossible de voir quoi que ce soit à l'extérieur. Pas le moindre interstice, ni entre les madriers des murs, ni entre les planches condamnant la fenêtre. Cauchemar absolu. Une fois son environnement découvert et sitôt ses esprits recouvrés, Anna avait cherché son portable. En vain. Disparu. Son sac avait été fouillé, débarrassé de tout ce qui aurait pu lui servir d'outil. Plus de lime à ongles, plus de clés non plus. Alors, paniquée, elle s'était mise à appeler, à frapper à la porte, aux planches de la fenêtre. Puis elle s'était mise à hurler. Mais seuls lui avaient répondu ces sons inquiétants et ses cris d'oiseaux lointains. Elle avait crié longtemps, s'était écorché les poings à force de cogner contre le bois râpeux, avant de s'écrouler sur le lit, épuisée, anéantie, la peur aux entrailles. Car elle craignait de comprendre.

Antonio Gonzalvo, son ancien patron, l'avait trahie. Pourquoi ? Pour le compte de qui ? Pas très difficile à deviner. Forcément hé à la raison pour laquelle elle l'avait contacté : l'assassinat de Luca Samper. Alors, l'évidence l'avait frappée de plein fouet, lui coupant le souffle et bloquant son rythme cardiaque. Elle avait dit ce qu'il ne fallait pas. Elle avait parlé de police, de justice, de condamnations. Des mots très dangereux.

Alors, on allait la tuer, elle aussi. Inévitablement.

Depuis, elle était là, recroquevillée sur ce matelas, le cœur en folie

et l'oreille aux aguets, s'attendant à chaque instant à ce que cette porte verrouillée s'ouvre enfin... sur l'entrée de ses assassins. Et elle avait peur. Alors, comme une prière permanente, elle appelait en silence et désespérément la seule personne qui pouvait encore peut-être la sauver.

Harold.

Hal Brognola, cet homme si austère d'apparence, ce haut fonctionnaire si puissant et si dur, et pourtant si doux et si attentif, qui, pour la première fois, lui avait fait découvrir les véritables fièvres de...

Soudain, un bruit de moteur. D'abord aussi lointain que le concert des oiseaux. Un son qui se mit à enfler, qui s'approcha si près que les murs de bois de la pièce donnèrent l'impression de frémir. Puis des voix, basses, étouffées. Enfin, des bruits de portes, des pas lourds. Et d'autres, plus légers. Tout près. Juste derrière la porte. Un son de clé, un grincement, et le panneau s'ouvrit...

— Hal ! gémit Anna tout bas, en se redressant brusquement sur le lit Hal ! Je t'en sup...

Mais Harold Brognola ne pouvait rien pour Anna Batista. Elle était déjà en enfer. Le diable venait d'entrer.

À force de tourner, l'Exécuteur avait fini par débusquer une place pour stationner le Range Rover. À proximité du toll. Après avoir garé le véhicule, il sortit de sous son siège le « nécessaire » prélevé plus tôt dans l'arsenal du char de guerre. Le Snake et un chargeur supplémentaire, plus le Survival. Celui de voyage. Simple lame à manche extra plat en matière composite à base de céramique, facilement dissimulable, mais tranchante comme un rasoir. Sans oublier une poignée de dollars explosifs de l'ami Herman. Armement minimaliste, principalement utilisé lors d'actions discrètes au cours de ses blitz à l'étranger. Car s'il n'avait pas vu les cerbères du night fouiller la clientèle lors de ses passages, rien n'était certain. La nuit, Little Havana était parfois chaud. Or il devait rester discret. Du moins dans un premier temps. La vie d'Anna Batista pouvait en dépendre.

Si elle vivait toujours.

Pensée obsédante. Le Guerrier n'aimait pas ça. Pas du tout. Cette histoire puait le glauque et le pourri. Il se sentait prisonnier. Pas libre de ses mouvements. Et il était anxieux pour Hal Brognola. Une petite voix intérieure lui disait que le fédéral avait gardé pour lui le principal de ses infos : il aimait toujours Anna Batista. Beaucoup, peut-être plus

encore. Si jamais elle mourait...

Refusant d'imaginer le pire, Bolan logea le Survival sous sa manche de blouson, glissa le Snake et le chargeur additionnel dans la gaine fixée à cet effet sous son bas de pantalon, contre la face intérieure de son mollet gauche. Puis quittant le 4x4, il remonta à pied jusqu'à la devanture rouge du Salsa Roja. Un groupe s'y pressait. Quelques jeunes gars rigolards, plus un quatuor de solides gaillards en goguette, qui lorgnait sur les photos lumineuses de l'entrée. Joyeux lascars, genre Middle West. Bolan n'avait pas exactement le même look ; pourtant, d'instinct, il se mêla au quatuor. Des plaisanteries fusaient de toutes parts, auxquelles il participa, et ce qui devait arriver survint II se fit des copains. Sentant les gogos à plein nez, les cerbères les encadrèrent bientôt, les poussant d'autorité vers l'entrée du night, où tout le monde s'engouffra en s'esclaffant d'excitation. Franchissant une espèce de sas à peine éclairé par d'autres photos beaucoup plus suggestives, le Guerrier et ses nouveaux « copains » se retrouvèrent à l'intérieur d'une salle enfumée, où une sono d'enfer arrachait les tympanes aux accords d'une salsa. Ici, pas de tables. Un long comptoir où officiaient deux barmaids et un barman à gueule de maquereau latino. Tous débordés. Tout autour de la salle, des murs laqués de rouge, des spots multicolores syncopés en musique, trois projecteurs aux rayons dorés, chacun dirigé vers une partie de la scène centrale où évoluaient trois filles en string et seins nus. Lascives et en cadence, elles tortillaient fesses et poitrine chacune autour d'une barre verticale en métal brillant, présentant en rythme leurs croupes quasi nues aux regards concupiscents des premiers rangs du public. De rares femmes, beaucoup d'hommes, debout autour de la scène, sirotant bières et whiskies et transpirant à grosses gouttes. Il y avait de quoi. Chaleur de four et filles super excitantes. Aussitôt, le groupe de jeunes et les « copains » de Bolan s'étaient précipités à l'assaut du bar. Très soif. Discrètement, le Guerrier s'était éclipsé. Fendant péniblement la foule comme pour gagner le tour de scène, il avait changé d'itinéraire. Direction les toilettes. Tout au fond de la salle, non loin d'une porte marquée *Private*. Apparemment, aucun cerbère pour la garder. Mine de rien, l'Exécuteur en testa la poignée au passage. Verrouillée. L'instant d'après, il ouvrait l'autre porte, aboutissait dans un bref couloir, si chichement éclairé qu'on n'y distinguait qu'à peine les pictogrammes indiquant *Men* et *Women* au-dessus de deux ouvertures sans portes. Aucune autre issue de ce côté. Pas davantage dans les toilettes *men*, mais quelques ombres, entourées d'épais nuages de fumée. Pas seulement du tabac. Retournant dans la salle, Mack Bolan se fraya de nouveau un passage dans la foule, gagna le bar, dut attendre un long moment et subir quelques bousculades, avant d'obtenir du barman aux allures de maquereau latino un ersatz de

daiquiri. Sous le jus de pamplemousse qui n'était que citron épais comme de la soupe, il fallait des papilles très exercées pour sentir la goutte de rhum traînant au fond du verre. Beaucoup de glace pilée, mais quant au marasquin... On était loin de La Havane, loin du célèbre Floridita.

De quoi faire se retourner Hemingway dans sa tombe.

Sirotant l'infâme breuvage du bout des lèvres, Mack Bolan observait mine de rien la faune présente, essayant de repérer d'autres éventuels gros bras de la maison. En vain. Trop de monde, et trop sombre. Enfin, profitant d'un reflux de consommateurs du bar vers la scène où les numéros des filles devenaient très brûlants, il accrocha le barman à face de mac. Glissant vers lui un billet de 50 \$ et se penchant en avant, il commença son approche.

— Je cherche une fille.

— *What ?*

« Gueule de mac » s'était penché à son tour, faisant prestement disparaître le billet tout en s'étonnant :

— *What do you want ?*

Les décibels de la sono les obligeaient presque à hurler. Le Guerrier répéta :

— Je cherche une fille !

Le barman s'arracha un rictus, et guignant du côté de la scène, il railla :

— Les filles, vous leur tournez le dos, *señor* !

Le *señor*, c'était sans doute pour faire couleur locale. Bolan avait autant l'air d'un latino que d'un évêque. Il corrigea :

— Je cherche *une* fille. Une certaine Anna.

Le barman fronça ses épais sourcils charbonneux, répéta :

— Anna ?

Le Guerrier acquiesça.

— Anna Batista. Une copine à moi.

Nouveau froncement de sourcils du barman qui marqua un temps avant de secouer sa crinière noire fixée au gel.

— Connais pas.

Bolan insista encore :

— Paraît qu'on l'aurait vue par ici, y a pas si longtemps.

Nouvelle dénégation de « Gueule de mac ». Après un bref regard en biais, il répéta :

— Connais pas.

— Paraît même qu'elle serait venue un matin, poussa encore le Guerrier. Y a trois jours. Peut-être quatre. Elle serait venue voir le boss de la boîte.

Nouveau petit coup d'œil en biais du barman. Un regard qui n'échappa pas à l'Exécuteur. Direction le fond de la salle, vers la porte marquée *Private*.

— Je vois pas.

Cette fois, le mec s'était redressé, masque fermé, pas aimable. Poussant un deuxième billet sur le comptoir, le Guerrier proposa :

— Ça restera entre nous, bien sûr.

L'autre secoua la tête et ignore le billet, saisissant un verre et une bouteille de rhum en renvoyant :

— Je vois pas, je vous dis !

Buté. Regard fuyant. Puis il s'éloigna, rejoignit les barmaids pour servir des clients. Tranquille, l'Exécuteur se remit à siroter sa soupe au citron. Il avait lancé son appât, ne restait plus qu'à attendre. Un moment plus tard et comme par enchantement, « Gueule de mac » avait disparu. Plus au bar. Une absence qui ne dura qu'une à deux minutes. Rejoignant alors les barmaids et sans un regard vers Bolan, il reprit son service comme si de rien n'était.

Et le temps passa. Longtemps.

Il était à présent plus de 1 heure du matin. La fumée commençait à piquer sévèrement les rétines, et dans la clientèle moins nombreuse, les paupières alourdies par l'alcool s'abaissaient parfois sur les regards luisants des mateurs du tour de scène. Et toujours rien. Le Guerrier commanda un autre daiquiri à une des barmaids, et il commençait à mettre l'absence du barman tout à l'heure sur le compte d'un simple besoin naturel, quand une voix rèche grinça à son oreille :

— ¿ Una preocupación, señor ?

CHAPITRE XVI

— *Excuse me ?*

Mack Bolan avait tourné la tête, découvert l'espèce de monstre qui se penchait vers lui pour répéter plus fort :

— *¿ Una preocupación, señor ?*

Le Guerrier l'observait, l'air de ne pas comprendre. L'autre interrogea :

— *Do you not speak Spanish ?*

— Ah ! fit mine de réaliser Bolan. Non. Excusez-moi.

Mensonge délibéré. Dans certaines situations, ne pas comprendre la langue de l'adversaire pouvait se révéler utile. La brute hésita, lança un bref regard vers le bar pour déclarer, en anglais cette fois :

— Le barman m'a dit que vous cherchez quelqu'un, *señor*.

Le type devait se parfumer au jus de vaisselle, et son haleine sentait l'ail à plein nez. Quant à sa voix : un grincement d'essieu de machine agricole. Tout un programme.

Et en plus, il était laid à faire peur.

Une face bouffie, un menton en galoche, un nez de boxeur qui n'aurait pas gagné un seul de ses matchs, et sous des sourcils quasi inexistantes, de tout petits yeux très enfoncés sous les arcades sourcilières protubérantes. Et, en prime, une expression très, très méfiante. De sa grosse bouche aux lèvres exagérément gonflées sourdait un souffle rauque, parfaitement perceptible malgré la sono du night. Deux points positifs toutefois dans ce stock d'erreurs de la nature, un costume gris ou noir plutôt bien coupé, avec l'aisance adéquate sous les aisselles. Un pro de l'action, et une stature de Goliath. Joli monstre, plein d'élégance affectée. En tout cas, pas un de ceux qui filtraient les entrées. Moralité : les gros bras de la boîte étaient plus de deux. Antonio Gonzalvo était bien gardé. Sans se démonter, l'Exécuteur toisa le costaud, hocha la tête en interrogeant à son tour :

— Qui demande ça ?

Petite lueur sous les arcades proéminentes. Pas aimable. Puis la réponse :

— Moi.

Toujours aussi calme, le Guerrier insista :

— De la part de qui ?

Le monstre marqua un temps, légèrement incrédule. Puis, comme si le sens de la question arrivait à son cerveau avec un décalage, il grinça de plus belle en désignant l'ensemble du night :

— De la part du boss.

On avançait. Bolan sourit, demanda :

— On peut le voir, le boss ?

Lueur de stupéfaction dans le regard du balèze, et :

— Esteban m'a parlé d'une fille. C'est quoi, au juste, cette histoire ? Cette... comment elle s'appelle, déjà ?

Le Guerrier prit le temps de siroter une gorgée de soupe de citron, avant de répondre ;

— Anna. Anna Batista. Une ancienne *danse-girl* d'ici.

Vilaine moue du prognathe.

— Connais pas.

L'Exécuteur esquissa un geste d'insouciance.

— Pas grave. Ton boss la connaît, lui.

Il avait adopté le tutoiement, histoire d'énervier le type, juste pour hâter le mouvement. Ils n'allaient pas passer la nuit à hurler dans ce vacarme. Le monstre tiqua, serra ses grosses lèvres comme s'il allait cracher, grinça :

— On peut savoir ce que tu lui veux, à cette nana ? Tutoiement réciproque. Une belle amitié naissait. Le Guerrier opina :

— Juste la retrouver. Une copine. Je crois qu'on l'a vue par ici l'autre matin.

— Tu crois, hein ?

— En fait, j'en suis presque sûr. Même qu'elle serait venue parler avec ton boss.

Moue affreuse du monstre.

— M'étonnerait.

— Ah ?

— Reçoit jamais le matin, le boss. Couche trop tard. Logique. Esquissant un autre sourire, Mack Bolan hasarda :

— Ce matin-là, il a dû faire une exception. Ma copine avait rendez-vous.

Malgré cette belle amitié naissante, une certaine irritation filtrait sous les arcades monumentales.

— M'étonnerait.

Un tête. Bolan insista :

— C'est pas que je m'ennuie avec toi... Au fait, c'est quoi, ton prénom ?

Rictus du balèze.

— Moi, c'est Go. Pour Gordo.

C'est-à-dire gros, en espagnol. Probablement un surnom. Un poil d'humour, en quelque sorte.

— Et lui, enchaîna aussitôt Go, c'est Ra. Pour Ramon. *Le lui* en question venait de se matérialiser de l'autre côté du tabouret de Bolan. Le frère jumeau du premier. Aussi laid, aussi imposant et presque aussi abîmé du pif. À croire qu'ils avaient chacun servi de sparring-partner à l'autre.

— Enchanté, envoya le nouvel arrivant.

Sans avoir l'air vraiment ravi, et le rictus aussi méchant d'apparence que son alter-ego. Tout en laissant filtrer ce trait d'humour évident et profitant d'un remous dans la foule massée au bar, il s'était quasiment plaqué à Bolan. Dans le mouvement, comme pour se rattraper, ses énormes paluches s'étaient aventurées autour du blouson du Guerrier. Palpation fugace, mais très professionnelle, histoire de dépister une éventuelle artillerie. En vain.

L'Exécuteur, lui, n'avait pas eu besoin de palper pour savoir. Il avait trop l'habitude pour ne pas avoir remarqué le renflement suspect sous la veste des malabars. Gros calibres. Des « clients » sérieux.

— Et toi ?

La question venait de Go. Inutile de se découvrir tout de suite. S'il semait la panique trop tôt, cela risquait de nuire à Anna Batista. Bolan avait bâti son histoire dès le matin, et il répondit :

— Moi, c'est Bob Forst.

Avec passeport à l'appui, dans sa poche. Faux. Robert Forst, était un malheureux GX, récemment tué en Irak. Une hécatombe s'aggravant presque chaque jour, que l'ex-sergent Miséricorde détestait. Une guerre futile, voire pire. Mettre Saddam Hussein hors d'état de nuire aurait largement suffi. L'U.S. Army avait eu les moyens de le faire et de s'en tenir là... Mais refaire l'histoire ne servait à rien.

— Bob Forst, hein !

C'était l'autre costaud. Bolan opina et, lançant un coup d'œil autour d'eux, le premier reprit :

— Et qu'est-ce qui te fait croire que cette... Anna, tu as dit ?

— Anna, confirma Bolan. Anna Batista. Elle a travaillé ici dans le temps.

Le nommé Go hocha la tête, enchaîna :

— Et qu'est-ce qui te fait croire que tu pourrais trouver cette fille ici, si elle n'y travaille plus ?

Adoptant une expression ennuyée, le Guerrier servit son histoire :

— Il y a trois jours... non, quatre jours de ça, elle m'a dit au téléphone qu'elle devait aller voir le lendemain matin un ancien patron à elle. Ici.

Le deuxième costaud s'étonna, soupçonneux :

— Ici ?

— Ici, confirma le Guerrier. À Little Havana. Au Salsa Roja, qu'elle m'a dit. D'après ce que j'ai compris, elle voulait lui poser des questions à propos d'un ami qui serait mort dans des conditions bizarres. Un assassinat. Enfin, un truc louche, quoi.

Entre le discours prudent et l'attitude tranquille et ferme de l'Exécuteur, il y avait un décalage. Volontaire. Genre fouille-merde pro, qui jouerait au faux naïf pour tâter le terrain. Attitude destinée à jeter le trouble dans l'esprit des deux brutes. Une réaction de leur part, mais surtout de celle de leur boss, allait forcément s'imposer. Restait à savoir laquelle. À cet instant, le deuxième larron intervint :

— Qui tu es, exactement ?

— Je l'ai déjà dit, fit Bolan, l'air surpris par la question. Mon nom est...

— O.K. ! O.K. ! Bob Forst. Ça, on a compris. La question est, pour qui tu roules ?

Bolan tiqua :

— Pour qui ?

Agacement visible du deuxième balèze :

— Pour *quoi*, si tu préfères.

Regard arrondi de l'Exécuteur.

— *But...* je l'ai dit aussi ! Je suis un ami d'Anna et comme elle m'a dit qu'elle venait ici pour demander au boss...

— On pourrait causer de ça ailleurs, coupa le nommé Gordo avec un nouveau regard autour d'eux.

Pas une question, quasiment un ordre. Bolan parut hésiter, puis, comme s'il réalisait tardivement, il acquiesça en hasardant :

— Oh, oui ! Mais seulement avec M. Gonzalvo !

— On va tâcher d'arranger ça.

Gordo avait avancé un de ses battoirs pour saisir le bras de Bolan et « l'inviter » à quitter son tabouret. Ce dernier esquiva, insista, mine de rien :

— Et si c'est possible, avec encore quelqu'un d'autre.

Go grimaça d'irritation, questionna sèchement.

— Qui ?

— Est-ce que vous avez entendu parler d'un certain... euh... Coco.

À l'énoncé de ce pseudo, les deux malabars se figèrent. Puis, après un regard autour d'eux, le nommé Ra s'étonna :

— Coco ?

Plein de soupçons dans la voix, et dans l'expression. Mauvais comédien. D'évidence, ils avaient déjà entendu prononcer ce pseudo-là. Une question de regard, incertain, fuyant même.

— Coco, confirma l'Exécuteur. Je sais, c'est plutôt drôle comme nom, mais ça, c'est un collègue qui me l'a soufflé. Un journaliste. Justement un copain de celui qui a été assassiné. L'ami d'Anna.

H avait prononcé le mot collègue exprès. Qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest tous les *amici* de la Terre exécrèrent les gens de presse. Discours destiné à agacer un peu plus, à augmenter le trouble chez l'adversaire, en espérant la bonne réaction. Si après ça Antonio Gonzalvo refusait de le voir...

— *Moment.*

Disant cela, Ra avait fait signe au barman. Le nommé Esteban accourut aussitôt.

— Téléphone, ordonna le deuxième monstre.

Après un regard intrigué vers Bolan, « Gueule de mac » chercha sous le comptoir, fit apparaître un combiné mobile qu'il déposa sur le bar. Gordo attrapa l'appareil :

— J'appelle le boss, dit-il à Bolan en tapant rapidement sur les touches du clavier.

Deux fois.

Puis, se détournant, il porta le mobile à son oreille, et, l'instant d'après, le Guerrier comprit qu'il parlait à un correspondant. Communication assez longue. Apparemment en espagnol, mais trop bas pour que l'Exécuteur puisse comprendre ce qu'il disait. Pendant ce temps, Ramon ne le quittait pas du regard. Apparemment détaché. Mais, au fond de ses petits yeux noirs, une lueur nouvelle était apparue, à la fois dure et fixe. Une lueur que l'Exécuteur avait souvent surprise dans les yeux d'une certaine catégorie d'individus. Les tueurs, les vrais *killers* professionnels, quand ils sentaient l'action imminente.

Enfin, la communication cessa et, rendant le combiné au barman, Gordo annonça à Bolan :

— C'est O.K., M. Gonzalvo nous attend chez lui.

Bolan fit mine de s'étonner :

— Maintenant ?

— Maintenant, acquiesça le monstre. C'est bien ce que tu voulais, non ?

— C'est sûr !

— Je lui ai dit que t'es journaliste... C'est ça, hein ? T'es bien journaliste ?

L'Exécuteur mima un léger embarras, reconnu :

— Je crois que j'en ai trop dit... mais c'est vrai.

— Alors le boss, il dit qu'il a peut-être des trucs à t'apprendre. Enfin... si toutefois ton canard peut payer les vraies infos.

— Il peut, assura le Guerrier avec aplomb.

— O.K. Alors, on y va. T'as une bagnole ?

Une voiture !

Instantanément, tous les signaux d'alerte s'étaient mis au rouge dans l'esprit de l'Exécuteur. Ils voulaient l'emmener voir Antonio Gonzalvo en voiture...

Bolan sut alors qu'ils venaient de recevoir l'ordre de le tuer.

CHAPITRE XVII

– ¡ *Buenos noches, Palomita !*

Bonsoir, petite colombe !

Les mots avaient résonné aux oreilles d'Anna Batista à la manière d'un glas. Une voix sinistre, une voix qui lui avait fait peur pendant des mois – le temps de son contrat au Salsa Roja –, et qu'elle avait eu tant de mal à tenter d'oublier depuis son départ du night et de Miami. Mais qu'elle n'avait pas oubliée, pas plus qu'elle n'avait réussi à gommer de sa mémoire ce visage ingrat et boutonneux, et surtout ces yeux-là. Un regard de psychopathe.

Celui de Carlito.

Luis-Carlito Carribe, le fils dégénéré de celui dont le surnom circulait alors sous le manteau dans le monde de la nuit, et dans les milieux interlopes de Miami. Voire bien plus grave, dans la nébuleuse de *L'Organized Crime*.

« Coco. »

Celui dont on murmurait également à l'époque qu'il était proche... très proche du caïd qui régnait sur la ville.

Anna Batista n'avait jamais très bien compris toutes ces histoires de mafia, mais elle savait que Luca Samper avait fait de la lutte contre ces gens-là son cheval de bataille. Une sorte de mission sacrée. Aussi, quand quelques jours plus tôt elle avait appris l'assassinat de son protecteur et de son amie Lisa Govem, elle avait bien sûr immédiatement fait le lien. Et décidé de faire punir ses assassins. D'où son retour à Miami et cette entrevue avec Toni Gonzalvo, son ancien patron. Parce qu'il savait tout ou presque de ce qui se passait en ville, parce qu'il était le seul à pouvoir la renseigner.

— N'aie pas peur, *Palomita !*

Luis-Carlito, portant un plateau repas, vêtu d'une ridicule tenue de brousse beige avec un gros téléphone portable à la ceinture, qui la mangeait littéralement de son regard luisant de folie et d'envies refoulées. Ce même regard écœurant qu'il avait autrefois, lorsqu'il venait pratiquement tous les soirs au Salsa Roja, assister à ses numéros de topless. Au premier rang près de la scène, cou tendu, regard gluant,

nez frémissant au ras de ses jambes, de son ventre et de sa croupe, qui la « respirait » avidement quand elle devait s'accroupir et se déhancher tout près des spectateurs pour les exciter. Pour les inciter à glisser leurs dollars dans l'élastique de son string. Luis-Carlito, qui la dégoûtait, et qui la terrorisait.

— N'aie pas peur, *Palomita* ! N'aie pas peur ! Ici, tu es en sécurité.

Recroquevillée sur le matelas, Anna était incapable de parler. Bras réunis en croix devant son buste en attitude de défense, elle ne pouvait qu'agiter la tête en signe de refus, littéralement hypnotisée par ce regard dément qui la déshabillait. Qui la violait. Elle ne comprenait pas, ne voulait pas comprendre. Elle refusait d'admettre que Toni Gonzalvo l'ait trahie et livrée à ce malade mental. Et surtout, elle rejetait l'idée que tout cela soit lié à l'assassinat de son ami Luca.

Luis-Carlito avait fait quelques pas vers le lit. Démarche mal assurée, attitude gauche, mais regard de plus en plus gluant. Un sourire de malade étira sa bouche de côté quand, faisant encore un pas vers le lit, il assura sur le même ton de connivence sournoise :

— N'aie pas peur ! Mon père dit que tu es dangereuse, que tu sais trop de choses, mais je l'ai rassuré. Il ne te fera pas de mal.

Il fit encore un pas, posa sa main sur le montant du lit, se pencha vers Anna en ajoutant tout bas :

— Il avait déjà dit à ses hommes de te...

Le débile fit le geste de balayer le propos, avant de reprendre :

— Mais j'ai réussi à le calmer. Je lui ai juré que tu verrais plus personne et que, ainsi, tu ne risquerais pas de révéler ces choses que tu sais. Je lui ai juré que tu resterais avec moi. Ici. Dans mon domaine secret, dans mon paradis des Everglades.

Il soupira, avant de lâcher dans un souffle :

— Avec moi ! Pour toujours !

Anna Batista suffoquait. Son cœur s'était arrêté de battre. Cette fois c'était vrai, elle était en enfer.

Ils allaient le tuer.

Mack Bolan l'avait compris à un simple détail. Ils voulaient l'emmener en voiture, donc, hors de cet immeuble. Or, à l'instant, l'Exécuteur avait vu Gordo ne frapper que deux touches sur le clavier du téléphone. Il s'agissait donc d'un numéro intérieur. Dans

l'immeuble. De toute évidence, celui de l'appartement d'Antonio Gonzalvo ; plus exactement, du penthouse auquel Hal Brognola avait fait allusion. Moralité, Gordo mentait. Ils n'allaient pas l'emmener voir leur boss, mais plutôt « faire un tour », comme on disait dans le jargon des flingueurs. En résumé, ils avaient décidé de le buter. Et en voulant l'embarquer à bord de sa voiture, ils souhaitaient supprimer tout indice compromettant aux yeux de la police. Pas de Range Rover aux environs du night, enquête stoppée de ce côté.

Mack Bolan était donc d'ores et déjà condamné à mort, et c'était probablement parce qu'il avait prononcé le mot de trop.

« Coco. »

Restait à savoir si Gonzalvo les rejoindrait sur le théâtre de l'exécution avant qu'elle n'ait heu. Histoire de l'interroger. Pour savoir le fin mot de l'histoire.

— T'es en voiture ?

Gordo insistait, légèrement impatient. Les deux affreux attendaient la réponse du Guerrier. Il mentit encore une fois :

— *No*. J'ai pris un taxi pour venir.

— *No problem*, concéda Gordo. On va descendre prendre la nôtre au parking.

Acquiescement de Ramon qui lança à l'adresse de Bolan :

— *Let's go !* Le boss nous attend.

En tout cas, si Gonzalvo et Bolan se voyaient, ce serait bel et bien ailleurs. Peut-être même dans une autre vie. L'air serein, le Guerrier quitta son tabouret, et, sous le regard surnois du barman, il se laissa entraîner vers le fond de la salle. Vers la porte marquée *Private*. À leur approche, une silhouette jaillit de la pénombre ambiante. Un troisième malabar. À croire qu'il était issu de la génération spontanée. Même costume sombre, front bas, regard aigu, moustaches à la mexicaine, genre Pancho Villa. Comme par magie, un objet luisant était apparu dans son poing. Une clé qu'il fit jouer dans la serrure de la porte. Sans un mot, il repoussa le battant, lança un regard aigu à Bolan au passage, et, encadré par ses cicérones, l'Exécuteur se retrouva dans un petit couloir presque aussi sombre que la salle. Au fond, une porte close équipée d'un groom ; à droite, celle d'un ascenseur. Pas de caméras visibles. Tandis que le battant se refermait dans le dos de Bolan, Gordo avait déjà appelé l'ascenseur. D'abord à l'aide d'une clé, puis en pressant un bouton. Ascenseur privatif ? Le Guerrier enregistra

le détail, puis, d'un coup d'œil en biais, il vérifia que le troisième sbire était bien resté du côté night. Un « client » de moins à s'occuper. En revanche, Ramon était bien présent, quasiment plaqué à Bolan, le couvant d'un regard apparemment détaché. Mais l'Exécuteur avait trop l'habitude de ce type de situation pour se laisser leurrer. Question de détails. Infimes. Une crispation de maxillaires, le frémissement d'une main, une brève raideur dans l'attitude trahissaient la tension. L'Exécuteur savait tout ça, comme il savait combien tout pouvait basculer d'un coup. Très vite. Tout dépendait de l'endroit où ils avaient décidé de l'éliminer.

— *Let's go.*

La voix de Ramon dans le dos de Bolan. Devant, les panneaux de l'ascenseur venaient de s'ouvrir. Une cabine sobre, aux cloisons revêtues de plaques stratifiées façon acajou. Apparemment, toujours sans caméras. Au panneau de commandes, seulement trois boutons. Respectivement marqués 01,0 et T. Facile à interpréter. T pour terrasse. Ascenseur privatif confirmé. Les autres habitants de l'immeuble passaient par ailleurs. Encouragé du regard par les deux porte-flingues, le Guerrier pénétra dans l'ascenseur exigü. Serré entre les affreux, et tandis que Gordo appuyait sur le bouton marqué 01, Bolan fit mine de s'étonner :

— On m'avait dit que M. Gonzalvo habitait dans l'immeuble.

Mine surprise de Ramon, bref regard échangé entre les deux hommes. Puis, alors que la cabine s'ébranlait, Gordo répondit :

— Exact. Mais si tu veux le voir ce soir, c'est où on m'a dit au téléphone de t'emmener qu'il faut aller. Chez un pote à lui.

« Où on m'a dit au téléphone... » Finalement, l'Exécuteur n'était plus sûr de rien. Après tout, peut-être n'avaient-ils pas reçu l'ordre de le tuer. Du moins dans l'immédiat. Incertitudes détestables. En temps ordinaire, le Guerrier n'aurait pas tergiversé. Il aurait frappé, désarmé, interrogé, et exécuté. Mais, cette fois, il ne s'agissait pas d'un blitz classique. La vie d'une femme était en danger, or un certain Hal Brognola semblait particulièrement tenir à cette femme. Moralité : marcher sur des œufs. Du moins, tant que dureraient ces incertitudes.

— Par ici.

Les portes de l'ascenseur s'ouvraient déjà sur un parking pas très grand, assez mal éclairé, avec peu de véhicules. Gordo passa devant, marcha jusqu'à un gros 4x4 sombre dont il déverrouilla les fermetures. Un Cherokee. Ouvrant la portière arrière, il invita :

— Monte !

Encouragé de très près à présent par Ramon, Bolan grimpa dans le véhicule. Dans le mouvement, il fit mine de se prendre un pied dans le seuil de portière, fit « aïe », rétablit sa position en se massant la cheville.

— ¡ *Putá !* gronda le colosse en le poussant dans le dos. Magne ! Le boss n'aime pas les retards, et on a de la route.

De son côté, Gordo avait déjà sauté au volant du Cherokee. Se massant toujours le bas de la jambe, le Guerrier tourna la tête vers Ramon, l'air contrarié :

— Hé, c'est loin, où on va ?

Impatience du gros bras.

— Quelques miles. Monte.

Se massant toujours la cheville, l'Exécuteur insista :

— Quelques miles ? C'est quoi, quelques miles ?

Il avait besoin de tester. Être sûr d'avoir affaire à de vrais flingueurs pour ne pas tuer de simples agents de sécurité. De plus en plus crispé, Ramon grinça :

— Un peu après Florida. Grimpe !

Florida City. C'est-à-dire au sud de Miami, direction la côte et Key Largo, en longeant les limites des Everglades. Vraiment loin. Mais un doute subsistait chez l'Exécuteur. Un dernier scrupule. Mimant cette fois un vrai désarroi, il s'exclama :

— C'est au bout du monde, ça ! J'ai des trucs à faire, moi ! On m'attend en ville et...

— Monte, bordel !

Bolan résista.

— Bon, attendez. Je...

— ¡ *Mierda !*

Ramon, visiblement désarçonné, enchaîna à l'adresse de Gordo :

— ¡ *Es la mierda ! Lo encendo ahora ?*

En espagnol. Phrases normalement incompréhensibles pour Bolan,

qui, plus tôt, avait assuré ne pas comprendre cette langue. Bien sûr, il avait parfaitement traduit. Surtout la deuxième phrase.

« Je l'allume maintenant ? »

Cette fois plus de doute. Il avait affaire à d'authentiques *asesinos*, et le but de cette « promenade » consistait bien à l'éliminer. Désormais, l'Exécuteur savait ce qu'il voulait savoir, mais quasiment trop tard. Dans la pénombre, il avait vu surgir l'arme contre son flanc. Un gros automatique, dans l'énorme poing de Ramon.

La mort. Une question de secondes.

Simultanément, l'Exécuteur avait effectué un brusque retrait du corps, et, comme par enchantement, le Snake était passé de l'étui de cheville dans son poing. Reflet sombre, qui fulgura vers le haut dans le chiche éclairage du parking. Et qui cracha.

Une fois.

Détonation sèche et modeste, qui se répercuta sous le béton du plafond en un écho bref. Près du Guerrier, le colosse avait sursauté violemment, tandis que, perforant son menton de bas en haut, la petite ogive 4,7 mm semi-wad cutter à sections allait traverser sa tête pour faire sauter toute une portion de son occiput, entraînant dans sa course folle, morceaux de cervelle, éclats d'os, lambeaux de cuir chevelu et une touffe de cheveux.

Mais le corps du monstre oscillait encore sur ses jambes en lâchant son arme que, déjà, le canon du Snake avait changé de direction. Pointé vers l'intérieur du 4x4. En plein milieu du front de Gordo. Exactement entre ses yeux, ce qui le lit instantanément loucher.

— Stop !

La voix de l'Exécuteur avait claqué, presque aussi sèchement que le coup de feu du Snake. Exactement en même temps qu'une autre détonation. Celle du pistolet de Gordo.

Et puis le choc.

CHAPITRE XVIII

Dans le poing de l'Exécuteur, le Snake avait craché une deuxième fois, exactement à l'instant du choc. Terrible. Il sembla au Guerrier que son dos explosait sous l'impact, et, sous la puissance de ce dernier, il fut catapulté contre la carrosserie du...

Son dos !

Le choc ! Dans son dos ! Tout en même temps, il réalisa que la balle de Gordo n'y était pour rien. Passée à côté, perdue quelque part à l'arrière de l'habitacle. La portière du Cherokee venait de lui percuter les reins sous la poussée de Ramon qui l'avait violemment rabattue en s'écroulant contre elle, tandis qu'en face de lui et toujours derrière son volant, Gordo avait étrangement sursauté. Lui-même catapulté contre le montant intérieur de sa portière et poussant un grognement rauque, il ouvrait une bouche démesurée, essayant de replacer son bras armé en ligne par-dessus le siège voisin.

Pour tirer de nouveau.

Alors que le corps monstrueux de Ra achevait de s'écrouler aux pieds de l'Exécuteur, ce dernier avait lui aussi corrigé l'alignement de son arme, et son index avait de nouveau enfoncé la détente du Snake.

Petite secousse dans le poignet, mince éclair au bout du canon, détonation sèche et brève, sursaut de Gordo, nouveau râle, aigu, couvert par l'explosion de son tir... et suivi par la chute de l'automatique arraché à son poing.

— ¡ Puta...

Le colosse n'acheva pas. Bolan avait plongé, et le canon du Snake s'était vissé dans le cou du porte-flingue. Au passage, sa main gauche avait rattrapé l'automatique au vol. Smith & Wesson 9mm. Arme sérieuse. Glacial, il gronda de sa voix sépulcrale :

— ¡ No moverse ! Pas bouger !

En espagnol. Pour supprimer tout malentendu.

Gordo avait rejeté la tête en arrière, comprimant tour à tour de sa main gauche les deux blessures de son bras droit. La première dans le gras du biceps, la deuxième dans l'avant-bras, juste au-dessus du

poignet. Bouche grande ouverte et regard dilaté, il haletait précipitamment, répétant sur le même ton dépassé :

— ¡ Puta !

Avec une variante :

— ¡ Hijo de puta !

Directement adressé au Guerrier. Peu sensible aux insultes, celui-ci enfonça davantage le canon du Snake dans le cou du monstre en grondant :

— Où est ton boss ?

Toujours dans la langue de Cervantes, pour que les choses soient bien claires. Et pour préciser encore, il insista :

— *Tu patrón.* Antonio Gonzalvo.

Mais l'autre avait compris. Faisant oui de la tête, il ne put s'empêcher de lancer un regard angoissé dans le dos de Bolan. Dans un souffle, il haleta :

— Qué... ¿ Y Ramon ?

Il avait déjà peur de la réponse. Sinistre, l'Exécuteur enfonça le clou :

— *Muerto.*

Le monstre se tut, déglutit péniblement, et revenant à ses propres préoccupations, il bafouilla :

— ¡ Puta ! *Mi duele... dolor al...*

El éructa quelque chose d'indistinct, se reprit, plissa les yeux de douleur en grinçant :

— Mon bras !

Le pauvre ! Partout dans le monde du crime, ces gros costauds spécialistes de la mort et de la torture aimaient beaucoup faire souffrir, mais détestaient avoir mal. Le Guerrier avait maintes fois pu le vérifier. Après un coup d'œil dans le parking heureusement toujours désert, il lui remit les idées en place :

— Tu as trois secondes pour me dire où est Gonzalvo.

Méthode empirique, mais très efficace. Toujours dans le but d'être parfaitement compris, il précisa :

— *Très segundos.*

Puis remplaçant le canon du Snake par celui du S&W, il souffla à la manière d'une confidence :

— Avec celui-là, tu souffriras moins.

— *¡ Puta ! Yo... je... Il est où on a dit, le boss !*

— Où ! gronda Bolan en enfonçant davantage le canon du S&W dans le cou musculeux. *Dôn-de !*

— Chez... Chez son... une sorte d'associé. À la tannerie. Là où il a dit de t'emmener !

Cela fit tilt dans le cerveau de l'Exécuteur. Il insista pourtant :

— Ça s'appelle comment, cette tannerie ?

— La L.S.P. !

En clair, la Leathers and Skins Partners. Bingo !

— C'est où, exactement ?

— Un... Un truc paumé ! En plein hammock [1] ! Du côté de Taylor Slough.

Instantanément, la carte de la région s'était inscrite dans l'ordinateur de guerre de l'Exécuteur. Taylor Slough, large zone de fossés d'eau douce débouchant au sud sur la mangrove à la limite du parc national. Région sauvage s'il en était Précisions géographiques qui correspondaient parfaitement aux infos fournies par Hal Brognola. Poussant le pourri dans ses retranchements, Bolan questionna :

— Et cet associé de ton boss, il s'appelle comment ?

Après une affreuse grimace de douleur, Gordo lâcha du bout des lèvres :

— Canasta ! Miguel Canasta !

À brûle-pourpoint, l'Exécuteur questionna :

— C'est là-bas que vous deviez me descendre ?

— *Yo...*

Blocage. De plus en plus glacial, Bolan insista :

— *Si, o no ?*

Dans une sorte de soupir étranglé, *l'asesino* finit par lâcher :

— On devait. Ça devait... ça devait se décider sur place.

Implacable, le Guerrier poussa :

— *Qui* devait décider ?

Nouvelle grimace, nouveau soupir coincé, puis :

— Le patron !

— Tu veux dire Gonzalvo ?

— *j Si ! Si !*

La voix dure, Bolan insista :

— Avant que je le bute, ton pote t'a pourtant demandé s'il devait m'allumer ici, *verdad* ?

— *Si*. C'était les ordres, au cas où tu renâclerais. Pas de risques, il a dit, le patron.

— *Bueno*, apprécia l'Exécuteur.

On avançait. Très vite, même. À un détail près et de taille. Enfonçant de plus belle le canon du S&W dans le cou du flingueur, le Guerrier gronda :

— Encore trois secondes, pourri. Trois petites secondes pour me dire si Anna Batista est toujours vivante.

Subitement pressé de se dédouaner, le colosse éructa presque :

— Euh... Oui, je crois que oui...

— Tu crois, ou tu es sûr ?

— Je suis presque... j'en suis sûr ! Parce que l'autre taré, il y tient trop !

— Qui ça, le taré ?

— *El... elhijode...*

Soudain, le flingueur s'était tu. Comme si les mots n'arrivaient pas à franchir ses lèvres. Une nouvelle expression était passée dans ses petits yeux fiévreux. Bolan le pressa :

— Qui ?

Il avait fait frémir le canon du S&W dans le cou du pourri qui poussa un gémissement étranglé. Plaintif, il plaida :

— *¡ Mierda !* Si je dis ça...

— Je sais, coupa l'Exécuteur. Si tu parles, ta peau ne vaudra pas cher. C'est ça ?

— *¡ Si ! Pero...*

— Et moi, coupa le Guerrier, tu crois que je suis en train de te chanter une berceuse ?

— Ils vont me buter !

— Moi aussi, contra Bolan, lugubre. Même que les secondes passent et que...

Il fit de nouveau frémir le canon du S&W en ajoutant :

— ... te buter me fera un énorme plaisir. Comme chaque fois que je flingue une pourriture dans ton genre. Et crois-moi, j'en ai effacé des centaines, des minables comme toi.

Petit déballage destiné à briser les dernières résistances du monstre. Des centaines de morts ! En fait, le tableau de chasse de l'Exécuteur approchait ces eaux-là. Sauf qu'il n'avait jamais éprouvé le moindre plaisir à tuer. Mais ça, Gordo l'ignorait et, allongé sur le béton du sol, il y avait le cadavre de Ramon. Après un hoquet, le colosse couina :

— *¡ Mierda ! Pero...* mais qui t'es, bordel !

Tout en surveillant que le parking restait désert, le Guerrier laissa passer un temps, avant d'assener sur un ton presque léger :

— Mon nom, c'est Bolan. Mack Bolan le Fumier.

Cette fois, le hoquet du flingueur faillit lui faire avaler sa langue. D'une voix de châtré, il expectora :

— *Qué...*

Un temps, puis :

— *El... ELEjecut...*

— *Exacto, bello rubio.* L'Exécuteur.

Pendant que le type s'étranglait un peu plus, et après avoir laissé passer une autre petite poignée de secondes, le Guerrier souffla,

presque aimable :

— Alors ? Le fils de qui ?

Le monstre émit une sorte de râle, son regard vacilla, et après une grimace encore plus affreuse, il lâcha dans un souffle :

— ¡ *El... El hijo de... de Coco !*

Coco !

Subitement, tous les circuits de l'ordinateur de guerre de l'Exécuteur s'affolèrent. Coco ! Ce surnom bizarre qu'il avait entendu la première fois de la bouche de feu Al Deloi ! Masquant néanmoins son excitation, et tentant un coup de bluff, Bolan insista :

— Iü veux dire, le nouveau boss de Miami ?

Sans doute anéanti, à la fois par la douleur, et par la révélation d'avoir affaire à celui qui avait tué tant de ses semblables, Gordo transpirait à présent à grosses gouttes. Toute sa lourde face devenue blême frémissait, et son regard n'osait plus affronter celui de l'Exécuteur. Ce dernier poussa encore :

— C'est ça ? C'est votre nouveau boss ?

— *Si.*

Juste un souffle. Puis :

— Enfin... *es Carribe ! El jefe de... ¡ El primo de mi patron !*

El primo ! Carribe ! Le chef et le cousin d'Antonio Gonzalvo ! Bingo ! L'Exécuteur ressentit un petit frisson dans la nuque. Était-il en train d'attraper la solution de tout le problème ? Une nouvelle fois, son cerveau travaillait à la vitesse grand V. Carribe ! Un nom qu'il avait autrefois vu défiler dans les listings computer du char de guerre, mais impossible de le situer exactement dans l'immédiat.

Alors, il bluffa encore, abrupt :

— Carribe. J'en connais plusieurs des Carribe à la noix. Lui, c'est comment, son prénom ?

Il avait accompagné sa question d'un mouvement sec du poignet, faisant s'enfoncer encore un peu plus le canon du S&W dans le cou du pourri. Celui-ci couina précipitamment :

— Lé... Léonardo !

Bolan hocha la tête, classa l'info dans sa mémoire.

— Et on le trouve où, ce Carribe ?

Panique soudaine du pourri.

— *¡ Pero... No sabo !* Je ne sais pas ! *Nadie...* personne...

— Attention ! Tu vas mentir !

— *¡ No ! No ! Verdad ! Sólo... sólo el patrón...* Seul le patron le sait !

— Tu veux dire Gonzalvo ?

— *¡ Si !*

Domage, mais probablement vrai. Le Guerrier retint une grimace de dépit, posa sa dernière question. La plus importante dans l'immédiat.

— Et Anna Batista, demanda-t-il de sa voix d'outre-tombe. Où est-ce qu'elle est, en ce moment ?

Mine crispée du colosse. Douleur aussi. Du sang coulait de son bras et il semblait souffrir. Sans pitié, l'Exécuteur le pressa :

— *¡ Dónde !* Où ça ?

— Ça, y a que le boss qui le sait *Pero...*

— *¿ Pero ?*

Crispation de maxillaires du flingueur, qui grommela l'air subitement dégoûté :

— *Pero es seguro...* elle est dans les pattes du taré.

Le taré en question avait désormais un nom. Luis-Carlito Carribe.

Cette fois, le blitz était réellement déclenché. De toute façon, l'Exécuteur n'avait guère de choix. Plus question de marcher sur des œufs. C'était une course contre la montre. Ou il prenait l'ennemi de vitesse et Anna Batista avait peut-être une petite chance d'être sauvée, ou c'était le contraire, et les ordures la supprimeraient sans hésiter. À cause du danger qu'elle représentait. Il fallait faire vite. Extrêmement vite. Mais, d'abord, ne pas laisser trop de traces derrière lui, du moins provisoirement. Alors, ôtant le canon du S&W du cou du colosse et attrapant le corps de Ramon par le col, il le hissa sur la banquette près de lui, puis claqua sa portière en ordonnant de sa voix sépulcrale :

— *¡ Vamos !*

— *¿ Qué ?*

Complètement désarçonné par le fait d'être encore en vie, et sans doute aussi par la proximité du cadavre de son alter ego, le monstre le fixait d'un regard hébété. Le menaçant toujours du S&W, le Guerrier précisa alors :

— *¡ Vamos a L.S.P. !*

Une petite voix intérieure lui hurlait de faire vite. Très vite.

CHAPITRE XIX

— Il faut que tu manges, *Palomita* ! Que tu prennes des forces !

Le cœur d'Anna Batista battait à tout rompre. Comme si ce temps d'arrêt précédent lui avait procuré une énergie nouvelle. Un muscle cardiaque qui cognait contre ses côtes, qui s'emballait, qui bouillait. Pourtant, elle avait l'impression détestable que tout son corps n'était plus qu'un bloc de glace, transformé en une sorte d'iceberg, malgré la température de sauna qui régnait dans la pièce. Au-dessus d'elle, le regard gluant et fixe de Luis-Carlito fouillait ce qui se trouvait dans son champ de vision.

L'échancrure de son débardeur.

Un vêtement de coton léger qui ne cachait presque rien de son buste. À peine enfermés par les balconnets du soutien-gorge en dentelle, ses seins ronds et pleins palpaient au rythme de son cœur. Vision hautement érotique, pour le boutonneux et toujours puceau rejeton de Léonardo Carribe. Par bonheur, elle portait un jean. Une jupe eût été la pire des provocations. Luis-Carlito était un malade. Avec ce genre de fêlé, tout pouvait arriver. Tout en lui le disait clairement. Une grosse veine battait sur son front trempé de sueur, et une respiration sifflante passait difficilement par ses narines pincées. Hypnotisé par la vision de deux globes de chair dorée, il avait l'air encore plus déjanté que lorsqu'il s'écrasait autrefois le buste contre la scène du Salsa Roja, pour mieux profiter de la vision de sa croupe. C'était comme s'il découvrait seulement maintenant cette poitrine qu'il avait pourtant vue de très près et complètement nue, des dizaines, voire des centaines de fois. D'un ton suppliant, il appela :

— *Palomita* !

Il avait déposé le plateau-repas près du corps recroquevillé d'Anna, et, appuyé d'une main au montant du lit, il s'était mis à caresser les longs cheveux noirs et soyeux de l'ex-dance-girl. Lentement, du bout des doigts. Délicatement, presque peureusement.

— Tu dois prendre des forces, *Palomita* !

Dès qu'il pariait, un fin filet de bave sourdait aux commissures de ses lèvres molles. On aurait dit un gamin trop gourmand se goinfrant de sucreries interdites. Spectacle écoeurant, qui révulsa Anna.

Amorçant un mouvement de recul, elle voulut échapper aux doigts qui violaient sa chevelure, mais, les serrant brusquement, Luis-Carlito la retint en soufflant :

— Non ! N'aie pas peur, *Palomita* ! Je ne te ferai pas de mal. Jamais !

Buste arqué en arrière, Anna sentait sa raison basculer. Bien sûr, elle avait compris être tombée dans un piège, bien sûr elle en connaissait la raison. L'assassinat de Luca Samper. En revanche, elle ignorait où tout cela allait la mener. Ou plutôt, elle refusait de l'imaginer. Parce que, en toute logique, cette histoire de fou devait s'achever en drame. Tout en elle l'avait deviné dès son réveil.

C'est-à-dire hier. Ou avant-hier... ou encore avant.

Elle ne savait plus, elle avait trop peur pour raisonner sainement, et le dégoût la submergeait. Et puis, il y eut le geste de trop.

Le geste et le regard.

Dans ses cheveux, les doigts de Luis-Carlito s'étaient crispés, pour retenir le recul de la jeune femme, et le regard gluant s'était soudain figé. À la fois brûlant et glacé. Regard de prédateur. De vautour affamé. Subitement, la sueur en suspension sur le front étroit de Luis-Carlito se mit à ruisseler. Une grosse goutte descendit le long de son nez pincé, s'arrêta au bord de sa narine droite, suspendue comme une morve.

Anna eut envie de vomir.

— Pourquoi tu fais ça, Anna ? N'aie pas peur, voyons !

La nausée de la jeune femme s'accroissait, la fit hoqueter.

Toute raide sur le drap de lit froissé, les avant-bras croisés devant sa poitrine, elle coassa :

— Je n'ai pas peur.

Ses premières paroles. Cela aurait dû constituer une sorte de délivrance, mais il n'en fut rien. Ses yeux criaient le contraire. En fait, elle n'avait jamais eu autant peur de sa vie. Même lorsqu'en plein océan et seule sur son radeau de chambres à air, elle avait aperçu un soir l'aileron de ce requin. Un squalo énorme, qui avait tourné autour de son *balsa* jusqu'au lendemain soir. Vingt-quatre heures encore plus hideuses que toutes les autres, qu'elle avait jusque-là crues les plus abominables de son existence.

Elle s'était trompée.

Ce qu'elle vivait ici et maintenant était bien pire. Le summum de l'insupportable. Parce que, id, elle était la proie du pire des prédateurs.

Un requin fou, doublé d'un sadique imbécile, qui ne la lâcherait plus. Penché sur elle, il l'observait avec sur sa face ingrate l'expression gourmande d'un entomologiste observant un magnifique papillon. À cet instant seulement, Anna se rendit compte de la texture de la peau de son tortionnaire, pleine de boutons squameux. Quelque chose qui ressemblait à de larges écailles. Comme une peau de reptile... ou de jeune alligator. Et, au même instant, elle fit le rapprochement avec ce surnom qui, à l'époque où elle dansait au Salsa Roja, courait à propos du père de Luis-Carlito. Un type qu'elle n'avait vu que deux ou trois fois, et dont tout le monde connaissait ses contacts étroits avec la mafia.

Coco.

Diminutif de *cocodrilo*. Crocodile, en espagnol. Maintenant, en voyant la peau de son fils, elle comprenait le sens de ce surnom.

Coco, ce surnom dont Harold Brognola lui avait demandé s'il lui rappelait quelque chose. Un surnom qui lui avait effectivement « dit » quelque chose, mais elle l'avait gardé pour elle. Elle était alors certaine de faire mieux que les meilleurs enquêteurs. Elle connaissait bien le milieu, Antonio Gonzalvo avait toujours eu un faible pour elle, il lui donnerait les renseignements qu'elle souhaitait. Son idée : s'infiltrer en douceur, recueillir suffisamment d'éléments compromettants pour les fournir ensuite à Harold Brognola, qui ferait arrêter les assassins de Luca.

Infiltration stupide.

Une entreprise puéride, qui risquait maintenant de tourner au drame sanglant. Alors, pour conjurer sa peur et sa répulsion, et dans un mouvement violent de tout le corps, Anna Batista arracha ses cheveux aux doigts avides de Luis-Carlito Carribe, en feulant d'une voix sourde :

— Je n'ai pas peur ! Ni de toi, ni de ton mafieux de père !

Toujours penché sur elle, le fils de Léonardo Carribe parut fiappé par la foudre. Sa bouche s'ouvrit toute grande, libérant un gros filet de bave, puis il la referma brusquement, avant de la rouvrir sur un souffle rauque et mouillé, pour lancer comme une invocation :

— Anna ! *Palomita amor !*

Puis rapide comme l'attaque d'un serpent, son bras se détendit, et la gifle percuta la joue d'Anna. Avec une telle force, une telle violence, qu'elle bascula de côté. S'effondrant sur le lit, tandis que des gongs en folie résonnaient sous son crâne en charpie, elle perçut très loin la voix vibrante de Luis-Carlito qui lançait pleine de fiel :

— Ne me parle jamais de mon père, sale *puta* !

La rage à l'état sauvage. Celle des tueurs déchaînés.

« Après le croisement, continuez tout droit. »

La voix du G.P.S. du Cherokee ponctuait l'itinéraire à intervalles plus ou moins réguliers, selon les pistes qui le croisaient. Un système de guidage que l'Exécuteur avait découvert sur le tableau de bord du véhicule, et qu'il avait fait activer sitôt obtenues de Gordo les infos concernant la région où se trouvait la L.S.P.

« Continuez tout droit. »

Une voix de femme, sirupeuse, artificielle, agaçante. Surréaliste dans le contexte dramatique, car entrecoupée de grognements, de gémissements contenus. Ceux de Gordo.

— Putain, Bolan ! J'ai mal !

— TU peux choisir de ne plus souffrir, il suffit de me demander de te tirer une balle dans la tête, suggéra Bolan, qui obtint ainsi que l'autre ferme sa gueule quelques minutes.

Sitôt franchies les limites sud de Florida City, le Cherokee avait quitté l'expressway N°1, et il roulait à présent sur une piste qui s'enfonçait dans le hammock en direction du Sud-Est. Depuis un long moment déjà, Gordo le monstre se plaignait. Ses deux blessures au bras devaient le faire souffrir au moindre mouvement, et, sur ce sol irrégulier, le 4x4 tressautait parfois violemment, lui arrachant une plainte plus marquée. En d'autres circonstances, l'ex-sergent Miséricorde aurait sans doute éprouvé de la pitié, mais le pourri et son acolyte avaient eu pour mission de le buter de toute façon. Ils avaient même failli le faire dans le parking un peu plus tôt. Sans le moindre état d'âme. Alors, muet depuis Florida City, Mack Bolan se contentait de surveiller à la fois le chauffeur et l'itinéraire. Sur le G.P.S., Goido avait programmé Catina, dernier flot de civilisation du secteur. La tannerie L.S.P. se trouvait à environ un mile plus au sud-est, à la limite des marais. Lançant parfois un regard inquisiteur à l'extérieur, Bolan observait le décor que la lumière des phares transperçait de ses

pinceaux diaphanes. De temps à autre, une pancarte énumérait les consignes de sécurité, recommandant notamment de ne pas s'aventurer à pied hors de la piste, et de faire attention aux animaux sauvages. Par ici, alligators et reptiles en tous genres pullulaient, et mieux valait se méfier du fameux serpent corail au venin fulgurant, plutôt courant dans la région. Dans l'habitable grâce à la clim', il faisait plutôt bon, pourtant, les plaintes du colosse n'avaient pas tardé à recommencer et devenaient de plus en plus fréquentes.

— *Put a ! Yo... je suis pas bien ! Cette piste dans le hammock est une vraie saloperie ! Je vais crever !*

Le Guerrier savait tout cela. Accompagnant son propos d'une pression du canon de l'automatique dans la nuque du flingueur, il lui rappela sobrement :

— Tu préfères que j'abrège tes souffrances tout de suite ?

L'autre émit une espèce de rot écœurant, se tassa un peu plus sur son siège en déclarant d'une voix grasseyante :

— Je crois... que ça va se faire sans ton aide... Fumier !

Plus que les paroles, ce fut le ton qui alerta l'Exécuteur.

Intrigué, il se pencha, alluma le plafonnier, intercepta le reflet de la tête de Gordo dans le rétro.

Face grisâtre. Traits tirés, les yeux brillant de fièvre. L'air très mal en point. Captant son regard dans le miroir, le pourri grimaça en s'arrachant un ricanement lugubre :

— On est loin d'être arrivés, Fumier ! LaL. S.P., c'est pas la porte à côté ! Avec ces deux bastos dans la viande, je suis pas sûr de tenir le volant jusqu'au bout !

Il toussa, et le Guerrier vit du sang apparaître au coin de sa bouche, coulant jusqu'à son menton. Il comprit alors qu'au moins une des deux mini-ogives du Snake l'avait tout à l'heure atteint plus gravement qu'il ne l'avait cru. Sans doute traversé le gras du bras, avant de perforer le côté du buste. À en juger par ce sang dans la bouche, un poumon avait été lésé. Gordo avait raison : il n'allait pas pouvoir continuer longtemps dans cet état. Et l'Exécuteur n'allait pas pouvoir conduire à sa place en le gardant en vie à ses côtés. Trop risqué. Moralité, une alternative s'ouvrait. Soit lâcher le blessé en pleine brousse, soit l'achever sur place et le balancer... en pleine brousse en même temps que le corps de son copain qui cahotait près de lui sur la banquette. Cruel dilemme. À moins que l'Exécuteur soit sûr d'avoir bien

enregistré tous les paramètres pour lui permettre de poursuivre son blitz, et que Gordo n'offre lui-même la solution.

Un détail. Tout petit, mais à vérifier. Très bientôt.

— J'y arriverai pas, Bolan ! J'y arriverai pas !

Sinistre, le Guerrier menaça :

— Ou tu y arrives, ou je t'achève.

Ricanement douloureux du porte-flingue.

— Qu'est-ce que tu crois, connard ? Canasta, il est pas sans biscuits, dans son fief ! Il a des gars avec lui. Des mauvais, crois-moi ! Et eux, ils vont faire ce que Ramon et moi on a raté. Ils vont te buter.

Parmi eux, sans doute ceux de la Mercedes. Sautant sur l'occasion, le Guerrier interrogea :

— Combien sont-ils ?

— *¿ Que ?*

— Combien de gars ?

Silence de Gordo. Titillant sa nuque épaisse du bout du canon du S&W, le Guerrier insista :

— Combien ?

— *¡ Vale !* Je compte, bordel !

Un temps, puis :

— Quatre. Ou cinq... je sais pas exactement ! Merde ! J'ai les éponges en compote ! Je crache le sang ! J'espère qu'ils vont te buter, à la L.S.P. !

Du coin de l'œil, Bolan consultait l'écran du G.P.S. Plus qu'une demi-douzaine de miles avant Catina. Sa décision prise, il ordonna :

— Stop !

Dans le rétro, le flingueur leva sur lui un regard à la fois douloureux et inquiet.

— On fait demi-tour.

— *¿ Que ?*

Bolan répéta :

— On fait demi-tour. On retourne à Miami.

Le 4x4 ralentit, finit par stopper dans un dernier cahot. Visiblement éberlué, Gordo fixait Bolan par le truchement du rétro intérieur. Le Guerrier précisa :

— Tu viens de me convaincre, Gordo. Je ne suis pas suffisamment équipé pour affronter Canasta et ses gars. J'ai vu comment y aller, je reviendrai plus tard.

Un ricanement douloureux passa entre les lèvres blêmes du flingueur.

— *¡ Puta ! Un verdadero macho*, l'Exécuteur, hein ! Courageux, mais... mais pas téméraire !

Sans relever le sarcasme, Bolan répéta :

— On fait demi-tour. Mais avant, j'ai assez vu le cadavre de ton pote. Pas question de le ramener en ville. On le vire de là. Tu vas m'aider.

Il faut dire que le voisinage du cadavre au crâne à demi éclaté n'avait rien d'engageant.

Nouvelles angoisses du porte-flingue.

— Je peux... je peux pas bouger mon bras et... et je dégueule le sang !

De fait, d'épaisses coulures sanguines s'échappaient à présent de sa bouche en bouillons mousseux, et il était si pâle qu'on l'aurait dit près de tomber dans les vapes. Mais il tenait bon et le Guerrier pressa :

— *¡ Pronto !*

Dans la foulée, il s'était penché en avant, avait actionné la poignée de portière de Gordo, ouvert cette dernière à la volée et, dans un élan, il envoya le colosse valdinguer à l'extérieur. Une lourde chute, qui s'acheva dans un cri de douleur, suivi de gémissements. Là encore en d'autres circonstances, l'ex-sergent Miséricorde aurait sans doute eu pitié, mais Ramon et Gordo n'étaient que de minables flingueurs à la petite semaine. Et puis, il y avait le fameux détail. Infime, si fugace qu'il aurait pu passer inaperçu, mais que le regard exercé de l'Exécuteur avait capté au dixième de seconde. Le genre de détail dont une vie pouvait dépendre.

En l'occurrence, la sienne.

CHAPITRE XX

— Aide-moi.

— Je peux pas, merde ! J'ai mal !

L'immense Gordo jurait décidément beaucoup. Toujours aussi teigneux. Pourtant pas très en forme. Dans la lumière blanche des phares du Cherokee, son teint était cadavérique. Presque autant que celui de feu Ramon. Du sang coulait sans discontinuer de sa bouche et son regard vacillait. Pour la première fois, l'ex-sergent Miséricorde éprouva un soupçon de pitié, mais il devait poursuivre son idée. Donner le change. Intoxiquer l'ennemi. Et pour ça, il allait devoir jouer la scène jusqu'à son terme, amis à sa façon. Alors faisant basculer les jambes du cadavre de Ramon à l'extérieur du Cherokee, il ordonna d'une voix forte et claire au blessé :

— Il faut balancer son cadavre à l'écart de la piste. Pas envie qu'on le trouve tout de suite. Attrape-lui les jambes. Je m'occupe du reste.

— *j Puta*, Bolan ! J'en peux plus !

— C'est ton problème. Attrape ses guibolles !

— Fumier ! Je... te savais pas sadique à ce point ! En fait de justicier... tu m'as plutôt l'air d'un sacré connard de malade du carafon !

— Ses jambes !

Le Guerrier releva le canon du S&W, fit légèrement cliqueter la détente sur la première bossette. Petit son caractéristique et hautement menaçant, qui décida enfin Gordo :

— O.K., O.K., se décida le flingueur en saisissant les chevilles du lourd cadavre.

Il gémit, grinça en crachant encore un filet de salive et de sang :

— J'espère que les autres te buteront !

— Ils essaieront sûrement, renvoya Bolan à voix toujours aussi haute. Mais beaucoup d'autres ont essayé avant eux, et cette fois encore, je crois bien que c'est moi qui vais leur faire des misères.

Le tout dit d'une voix toujours anormalement puissante. En d'autres circonstances, tout porte-flingue raisonnablement intelligent aurait pu être intrigué, mais Gordo était trop mal en point. Arc-bouté au-dessus des jambes du cadavre, il avait agrippé les bas du pantalon souillé de sang, mais son bras droit blessé céda, et il jura :

— *j Maricon !*

Injure évidemment destinée à l'Exécuteur.

Impavide, ce dernier fit mine de n'avoir pas entendu. Attrapant à son tour le mort par son col de veste, il le souleva du siège et, l'instant d'après, malgré les plaintes et les insultes de Gordo, pataugeant et glissant dans l'eau stagnante d'une couche d'herbes de marais, ils déposaient le cadavre au cœur d'un épais buisson. À cet instant, et alors que Gordo demeurait penché en avant pour récupérer son souffle, s'approchant de lui et profitant de la pause et de Féloignement, le Guerrier interrogea :

— Je suppose qu'il y a un chien, voire plusieurs, dans cette tannerie.

À peu près sûr. Endroit isolé, consciences des occupants pas très nette. Ce type de « garde » s'imposait. Toujours courbé pour reprendre son souffle, le monstre toussa, cracha, gémit et répondit :

— Comment tu veux que... que je sache ça ! J'y ai jamais mis les pieds, dans cette merde de tannerie !

C'était sans doute vrai. Autrement, il n'aurait pas eu besoin du G.P.S. À moins que là aussi il ne s'agisse d'une intox, histoire de pouvoir activer le portable pré-initialisé sur le guidage. En résumé, incertitudes tous azimuts. Hélas, le Guerrier était obligé de faire avec.

— O.K., fit l'Exécuteur.

Puis il abattit son bras à la vitesse de l'éclair, sans prévenir. Dur comme l'acier, le tranchant de sa dextre percuta la nuque musculeuse, tel un couperet de guillotine. Impact fulgurant d'une violence calculée, qui provoqua un craquement insolite à la fois sourd et bref. Définitif.

Le discours de la mort. Cervicales brisées.

Comme électrocuté, le grand corps sursauta, parut hésiter entre se redresser et s'écrouler, opta finalement pour la deuxième position. Une chute lourde et sonore, qui fit jaillir des gerbes liquides tout autour d'eux, et s'acheva dans une espèce de soupir rauque.

Le dernier de feu Gordo.

L'Exécuteur fouilla les poches des deux cadavres, y rafla les chargeurs de leurs armes respectives, plus deux trousseaux de clés. On ne sait jamais... Puis, se redressant, il articula :

— Bon voyage, les pourris !

Oraison funèbre soufflée à mi-voix. Pourtant, alentour, des bruissements d'ailes affolés s'élevèrent dans la nuit, suivis d'autres sons, un peu partout au niveau du sol, beaucoup plus inquiétants. Abandonnant les cadavres aux éventuels fauves et autres charognards, le Guerrier leur tourna le dos en lançant cette fois haut et fort :

— *Let's go !* On se tire !

Comme s'il s'adressait toujours à Gordo.

Son timbre grave avait résonné dans l'air moite, faisant naître d'autres bruits dans la nuit. Glissements. Froissements. Sans s'attarder, il rejoignit alors le 4x4, se présenta à la portière du chauffeur restée béante, et ordonna :

— Installe-toi à côté. Je prends le volant. Et n'oublie pas où tu t'assois. La place du mort. À la moindre connerie, ton cadavre rejoindra celui de ton copain.

Se penchant de côté, il émit une sorte de grognement bref, suivi d'une plainte :

— Merde, j'ai mal.

À voix contenue, presque inaudible. Supposée être celle d'un blessé grave : Gordo. Puis, remettant le contact pour couvrir les autres sons, il se pencha sous le siège du conducteur, aperçut un petit objet sombre glissé à l'écart, signalé par un minuscule point lumineux vert.

. Un téléphone cellulaire.

Un portable. Allumé. En cours de communication. Une lueur sauvage passa dans les prunelles minérales de l'Exécuteur. Son instinct et sa vue exercée avaient bien analysé la situation. Bien noté le fameux petit détail. Mini pictogramme en forme de combiné téléphonique stylisé, inscrit tout en bas de l'écran du G.P.S. Symbole graphique signifiant une connexion sans fil avec un portable. Quant au clignotement du pictogramme en question, il indiquait une communication en cours.

Finalement pas si bête, feu Gordo !

À un moment ou un autre, sans doute même avant l'échange de

coups de feu dans le parking, il avait réussi à établir cette communication sans que Bolan s'en aperçoive. Simplement dans le but d'informer ceux de la L.S.P., afin qu'ils organisent un comité d'accueil à leur arrivée. D'où ses commentaires au long du parcours, histoire de renseigner son correspondant sur leur progression. Pas mal. Restait à l'Exécuteur à continuer de faire croire qu'il ignorait l'astuce.

— *j No move* ! Pas bouger ! gronda-t-il, comme s'il s'adressait toujours au porte-flingue.

Car, bien sûr, il n'était pas question de couper la communication. Laissant le cellulaire en place, il s'installa au volant, claqua la portière, fit redémarrer le 4x4 et reprit la piste. Sur l'écran du G.P.S., Catina se trouvait à environ six miles d'ici. Au-delà, ce serait l'inconnu. Un petit mile ensuite à parcourir dans le noir. Ou presque. À peine un quartier de lune pour essayer d'y voir un peu. Une moitié en voiture et feux éteints, le reste à pied. Il n'était bien sûr pas question de donner l'alerte avec le bruit du moteur.

— *j Cuidado, Gordo* ! Ne joue pas au con.

La voix de l'Exécuteur avait de nouveau résonné dans l'habitable pour continuer à donner le change. Situation un soupçon ridicule, mais il n'avait pas le choix. Son arsenal se limitait en tout et pour tout au Snake, au Survival, à deux pistolets automatiques et à leurs chargeurs respectifs. Pas de quoi gagner la guerre de Sécession. Un peu plus tôt, en interrogeant Gordo à propos des chiens, le Guerrier avait été tenté de retourner à Miami pour revenir ensuite à bord du char de guerre. Mais Miami était loin, et le temps passait. Il y avait renoncé. Lui restait donc une seule solution à présent : débarquer par surprise. Par association d'idées, et pris d'une inspiration, il ouvrit la boîte à gants, découvrit des cartes de la région, des paquets de *bubbles*, une torche électrique, et... une lunette passive !

Vieux matériel militaire ayant apparemment beaucoup servi, mais, par bonheur, sa batterie fonctionnait encore. Un matériel hautement spécialisé, franchement incompatible avec le métier de simples videurs de boîte de nuit. La nuit justement, ils ne devaient pas faire que de la sécurité.

Une lunette passive en état de marche... les deux monstrueux duettistes étaient surtout de vrais petits commandos ! Peut-être même encore plus cachottiers que ça. Ils avaient dû également planquer à bord d'autres matériels intéressants. Un, voire plusieurs engins de mort. À vérifier plus tard. Étouffant sa voix, l'Exécuteur simula un gémissement. Tout bas :

— *j Mierda ! Dolor !*

Encore une fois, il geignit, lâcha un autre juron étouffé, avant de reprendre sa propre voix pour gronder :

— La ferme !

Après ça, il pourrait se reconvertir dans la comédie. La retraite assurée...

Stop pant net ses pensées, une sonnerie creva le silence relatif de l'habitable. Une sonnerie que l'Exécuteur connaissait bien.

Le satellitaire !

L'appareil que les deux monstres n'avaient pas eu l'occasion de lui confisquer. Bolan le sortit de sa poche, consulta l'écran. À l'affichage, un simple chiffre : 1. Appel de Hal Brognola. Impossible de prendre le fédéral en ligne, avec les autres à l'écoute. En revanche, si le mystérieux correspondant écoutait toujours, il avait forcément entendu la sonnerie. L'occasion rêvée pour continuer l'intox. Sans hésiter, le Guerrier coupa la sonnerie du satellitaire et, feignant avoir décroché, il lança à voix haute :

— *Hello !*

Il laissa passer un « blanc » destiné à faire croire qu'on lui parlait, avant d'enchaîner :

— Négatif. En plein hammock. Une tannerie aux environs de Catina, qu'il a dit.

Silence, puis :

— Non. En fait, ou ces pourris étaient en train de m'envoyer dans un piège, ou ils ont bluffé de bout en bout pour me balader. De toute façon, je ne suis pas suffisamment armé.

Nouveau « blanc », puis :

— Non. J'ai dû buter un de ces deux abrutis. J'ai balancé son cadavre dans la nature et j'ai rebroussé chemin. Son copain a écopé de deux pruneaux, et il est plutôt mal en point. Avant de rentrer à Miami, je vais trouver un coin tranquille pour le travailler un peu au corps. Il a sans doute plein de trucs à me dire.

Silence un peu long, et :

— O.K. Je te rappelle quand je serai à Florida. *Bye.*

Intox terminée. Il aurait sans doute un message de Brognola, il le rappellerait effectivement plus tard. Car, à l'évidence, toujours pas question de couper le contact avec les autres.

En attendant, le temps passait. Trop vite. Alors, Mack Bolan accéléra, et le 4x4 bondit sur la piste, fonçant vers Catina. Vers l'inconnu. Dans quelques minutes, ce serait l'instant de vérité.

Et pour l'Exécuteur, peut-être une heure fatale, celle de sa propre mort.

CHAPITRE XXI

— ¿ Qué ?

Malgré la clim'aux réglages parfaits qui distribuait dans chaque pièce de son penthouse la température idéale, Antonio Gonzalvo transpirait à grosses gouttes. L'énervement. L'appréhension également.

Presque de la peur.

Léonardo Carribe et lui avaient beau être cousins, leurs horloges biologiques n'étaient pas du tout compatibles. Comparé au patron du Salsa Roja, le nouveau boss des Cubains de Miami était presque un couche-tôt. Jamais au lit après minuit. Question de métabolisme. Un couche-tôt, qui détestait être réveillé en pleine nuit. Surtout pour entendre de mauvaises nouvelles.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries !

Poste téléphonique mobile au poing, Antonio Gonzalvo quitta le vaste living à deux niveaux du luxueux penthouse, passa sur l'immense terrasse arborée, s'approcha de la fontaine centrale, où trois tritons en pierre crachaient leurs jets courbes. Front plissé par la contrariété, il renvoya sur un ton frémissant :

— C'est pas des conneries, Léo. J'ai tout suivi par télé-

Comme chaque fois qu'il était confronté à un gros problème, sa voix avait viré à l'aigu. Car il avait beau être le cousin du nouveau *jefe* de la ville, ces trucs-là le dépassaient. Contrairement à Léo qui adorait la bagarre, la violence l'avait toujours inquiété. D'ailleurs, depuis l'avènement de Léo au sommet de la pyramide, il était sans cesse inquiet. Finalement, il préférait l'époque où son cousin n'était que le lieutenant du boss. Cette parenté avec le *jefe* le préoccupait. Il était plus tranquille avant, moins impliqué. Et puis, il connaissait Léo. Cousins ou non, il se foutait des autres. Aucun scrupule, aucune fidélité. La preuve, il n'avait pas hésité à éliminer Miguel-Angel Azzaro pour lui piquer sa place. Azzaro qui avait été presque un père pour lui, qui lui avait mis le pied à l'étrier, l'avait hissé l'un après l'autre sur tous les barreaux de la hiérarchie, lui avait fourni les capitaux pour monter tous ses business, ses motels, son club nautique. Rien que des sociétés écrans pour camoufler ses grosses combines, pour se remplir les poches. Maintenant, Léo était au sommet, et il

n'était pas question pour lui de se laisser emmerder par des problèmes extérieurs. En général, il laissait ça à ses *tenientes*. Mais ce que Gonzalvo venait d'entendre sur son portable n'était plus vraiment un problème extérieur. Cette fois, c'était la big galère.

Mack Bolan !

Mack Bolan le grand Fumier ! Ici ! À Miami ! Ce fouille-merde que Gordo avait pris pour un connard de privé à la recherche d'Anna Batista, ce minable fouineur qu'il avait lui-même donné l'ordre de buter n'était autre que Bolan ! La grande Salope ! Celui que tous les *amici* de la planète rêvaient de tenir rien qu'une heure entre leurs mains ! Pour lui arracher tout ce qui pouvait s'arracher. Surtout *los cojones* !

Le grand Fumier était à Miami... et il avait déjà descendu Ràmon ! Ce qu'il avait entendu sur son portable en faisait foi.

Encore heureux que le portable de Gordo ait été connecté au G.P.S., et qu'il ait eu le réflexe de l'activer en appel automatique. Paramétré sur son portable à lui, Gonzalvo. Heureusement aussi que l'autre Fumier ait décidé de différer son blitz de merde sur la tannerie ! Au moins, ça laisserait le temps à Léo et aux autres d'organiser la contre-attaque.

— Toni ?

La voix de Carribe.

— ¿ Si ? répondit Gonzalvo.

Un temps mort sur la ligne, puis de nouveau le boss des Cubains de Miami :

— Tu as toujours la ligne ?

Sous-entendu la connexion entre les deux portables.

— *Momento*, réclama le tenancier.

Il quitta la terrasse, retourna dans le living où il avait laissé le cellulaire pour éviter de se trahir. Il le reprit, écouta, entendit dans l'écouteur quelques sons parasites, sur fond de grondement de moteur. Puis soudain, une voix :

« — ... oute façon, je resterai dans le secteur tant que l'affaire ne sera pas réglée. »

La voix du Fumier. Sans doute de nouveau avec son correspondant

de tout à l'heure. Suivit un temps mort. Assez long, entrecoupé des mêmes sons parasites et du grondement de moteur. Puis la même voix :

— « Ça y est, je suis à Florida. Je rentre au motel. On se voit tout à l'heure et on fait le point. »

Le Fumier qui rentrait à l'hôtel. À Florida !

Excité malgré lui, Antonio Gonzalvo retourna sur la terrasse, lança dans son mobile les infos qu'il venait de recueillir. Au bout de la ligne, Leonardo Carribe garda le silence un instant, avant de cracher dans l'appareil :

— *Hijo de puta !* Je vais m'occuper de lui !

Puis il ajouta à l'adresse de Gonzalvo :

— Continue l'écoute. S'il y a du nouveau, tu me rappelles.

Puis il raccrocha. Antonio Gonzalvo en fit autant, considéra la fontaine aux tritons d'un air songeur. Quand Léo traitait un type de *hijo de puta*, le type en question était déjà mort. Il n'y avait jamais eu d'exception.

Bolan le Fumier était donc déjà mort.

Mack Bolan ignorait s'il y avait encore quelqu'un au bout de la ligne du portable sous son siège, mais, si c'était le cas, son dernier commentaire supposé être destiné à son propre correspondant allait sérieusement noyer le poisson. Nul doute que les cannibales du secteur allaient aussitôt activer leurs mouchards dans tous les motels de la ville. Une nouvelle intox, destinée à semer la pagaïe dans la sphère mafieuse de la région. Ça lui laisserait à la fois du temps, des chances supplémentaires de mener son blitz à terme... et de retrouver Anna Batista vivante.

Peut-être.

En attendant, le Cherokee avait dépassé Catina depuis un petit moment. Un minuscule bled, tout juste signalé sur les cartes d'état-major. Selon le G.P.S., il n'était plus qu'à un peu plus d'un mile de sa cible, Tayor Kreek, simple lieu-dit où se trouvait la tannerie L.S.P. À peine indiquée sur l'écran. Un point microscopique. À partir d'ici, le côté droit de la piste était bordé çà et là par des zones de marais, où flaques luisantes d'eaux dormantes et hautes herbes se mélangeaient, dissimulant la faune nocturne aux mille sons inquiétants. Concert des oiseaux de nuit, et autres bruits divers, que l'Exécuteur put entendre

sitôt le moteur du 4x4 arrêté.

À cet instant, il le savait, c'était le plongeon dans l'inconnu.

En l'absence de combinaison de combat et de ses attaches spéciales, il fourra tous les chargeurs dans ses poches de blouson, avant de passer la dragonne de la torche électrique à son poignet gauche, puis de coincer les deux automatiques et le Snake dans sa ceinture de pantalon. Système empirique, mais pas d'autre choix. Pour parfaire la mise en scène, il éteignit le G.P.S., désactivant ainsi la liaison avec le portable, ce qui devait également couper la communication. Ce qu'il vérifia d'un coup d'œil sous son siège.

Témoin éteint.

Par acquit de conscience, il sauta hors du Cherokee, ajusta la lunette I.L. devant son œil droit, ouvrit les portières du véhicule, passa l'intérieur de l'habitacle au peigne fin... et il trouva ce qu'il espérait. En partie. Un P.— M. MP. 5K. Version courte du MP. 5. Solidement scotché avec deux chargeurs pleins réunis tête-bêche à l'adhésif... sous le tableau de bord, côté du passager. Passé inaperçu jusque-là, par manque de visibilité. Un éclair fulgura derrière la lunette passive. Feu Gordo avait dû être sacrément tenté de l'attraper, ce fichu P.— M. ! L'Exécuteur engagea le bi-chargeur, fit monter une balle dans la chambre, activa la sécurité. Tout semblait fonctionner. Enfin, soulagé par cet apport de mini arsenal, il allait quitter le 4x4, quand il se souvint de l'appel de Brognola. Il ouvrit sa messagerie, écouta :

« Striker ! J'ignore si tu écouteras mon message à temps, mais notre labo local vient de m'appeler. Casser le code de la clé U.S.B. que tu as rapportée de Montréal n'a pas été facile, mais ils ont réussi, et ça va sûrement t'intéresser. Si tu peux, rappelle-moi. »

L'Exécuteur n'hésita qu'à peine, recomposa le numéro privé de son ami. À la première sonnerie, le fédéral répondit immédiatement.

— C'est moi, annonça Bolan dans le combiné.

— O.K., l'ami. Des news ?

Le Guerrier résuma les derniers événements, précisa son projet de blitz sur la tannerie.

— O.K., répéta le numéro Un du *Justice Department*. Dans ce cas, mon tuyau est peut-être important.

Il sembla à Bolan que le ton du fédéral avait changé. Soudain plus tendu. Bolan interrogea :

— Genre ?

— Genre cette boîte, enchaîna Brognola sur le même ton. La L.S.P. Sur la clé U.S.B., dans le dossier codé qui la concerne, figure une huitaine de noms. Rien que des femmes.

La voix du fédéral était soudain glacée. Après un regard alentour et l'oreille attentive aux bruits de la nuit, l'Exécuteur demanda :

— Et alors ?

— Alors, enchaîna Brognola, toutes ces filles étaient jeunes, et fichées, soit au Canada anglophone, soit au Québec, en tant qu'entraîneuses, go-go girls ou carrément prostituées. Certaines Canadiennes, d'autres étrangères. Notamment mexicaines et dominicaines.

— Et ? pressa Bolan.

— Eh bien, toutes ces filles ont disparu au cours des deux dernières années. Littéralement évaporées.

— Et alors ? insista le Guerrier qui voyait le temps filer. C'est quoi, le truc ?

— Les filles en question ont toutes transité par Montréal à un moment ou un autre. Via les *nights* et les bordels.

Mack Bolan fronça les sourcils. Tout ça était bizarre. Très bizarre. Trop. Mais déjà, Hal Brognola continuait :

— Or, sur cette clé, en regard de chacun de ces noms de filles est inscrit le mot *file*.

File, comme classé.

Dans l'ordinateur de guerre de l'Exécuteur, les paramètres s'alignaient à la vitesse de la lumière. *File*. Classé. Cela ressemblait furieusement à une liste de filles tout bonnement éliminées. Probablement des insoumises, que, en désespoir de cause, les maquereaux de toutes obédiences devaient impérativement « punir ». Pour l'exemple.

— Tu comprends ? interrogea le fédéral.

D'une voix cette fois carrément coincée.

— Yes, répondit l'Exécuteur.

Une tannerie appartenant à la mafia locale et installée en pleine

zone marécageuse censée être infestée d'alligators... Bien pratique pour faire disparaître à jamais les cadavres des gêneurs. En l'occurrence, les gêneuses. Petits arrangements « commerciaux » entre Al Deloi de Montréal, les macs canadiens et l'ex-clan Azzaro de Miami. Et, bien sûr, Bolan comprenait également la raison de ce ton particulier chez son ami. D'ailleurs, lui-même songeait à la même chose.

Anna Batista la curieuse, Anna Batista, l'emmerdeuse qui menaçait de faire payer leurs crimes à ceux qui avaient tué Luca Samper et sa compagne.

Anna Batista, balancée aux alligators !

— O.K., lança l'Exécuteur dans le combiné. Je te tiens au courant.

Le blitz sur la tannerie. L'urgence absolue. Une urgence que le fédéral avait bien comprise lui aussi. D'une voix blanche, il appela :

— Mack ?

— Oui ?

— Dans combien de temps tu peux être là-bas ?

Moue de l'Exécuteur.

— À pied, disons... quinze à vingt minutes. Si tout va bien.

Un bref temps mort sur la ligne, puis de nouveau le fédéral :

— Si tu ne m'as pas appelé dans une heure, je fais envoyer les Swat.

Les unités d'élite du Black Warriors Ranch. Nouvelle moue de l'Exécuteur. Logique. Brognola ne songeait plus qu'à son amie Anna.

— Bien compris, acquiesça le Guerrier en consultant le cadran lumineux de sa montre. Dans une heure.

Il coupa le contact. Puis, la torche éteinte au poing gauche pour le cas où, et la crosse du MP. 5K à portée de la main droite, il se mit en marche. Ses Nike s'enfonçant tantôt dans la boue et tantôt dans d'épaisses couches d'herbes, il progressa ainsi dans la quasi-obscurité, le regard et l'ouïe aux aguets. Sur sa droite, le croissant de lune émergeant fugacement d'un nuage irisait de reflets métalliques la surface inquiétante des eaux stagnantes de Tayor Slough.

Enfin, environ quinze minutes plus tard, des silhouettes sombres de bâtiments se découpèrent sur le ciel nocturne, et, à une centaine de mètres, un grand portique surplombant la piste annonçait en lettres

blanches bien visibles sous la lune :

Leathers and Skins Partners

Au-delà, pas le moindre signe d'agitation, pas la moindre silhouette suspecte. À croire que le téléphone G.P.S. de Gordo n'appelait en fait personne par ici. Quelque part au loin, il sembla à Bolan percevoir un grognement. Un chien ? Un autre animal ? En tout cas, rien qui s'inscrive dans le champ de vision de la lunette passive. À part... une faible lueur. Quelque part derrière une fenêtre du bâtiment le plus éloigné. Le plus grand aussi. Simple reflet. Peut-être une illusion. De toute façon, le Guerrier n'avait pas d'autre choix que celui de poursuivre. Il franchit le portique sans bruit, tous les sens aux aguets, et se dirigea vers le premier bâtiment de dimensions plutôt réduites, construit tout de bois, sur un terrain visiblement remblayé. Au-dessus de la porte, une plaque marquée « Office ». Assurant le P.— M. dans son poing, longeant une, puis deux façades de bâtiments également de bois et profitant des zones les plus sombres, il progressa rapidement vers son but.

La plus grande des constructions.

La plus éloignée aussi, bordant ce qui ressemblait à une rive de bayou. Foulant un sol inégal, il y parvint en quelques enjambées, se plaqua contre l'angle d'un de ses murs. Ceux-là étaient construits en dur, du moins en partie. Une autre était de bois là aussi, et s'avancait au bord d'un bayou qui filait se perdre plus loin dans les marais. Au premier plan et dans les murs en dur, d'étroites fenêtres munies de solides barreaux et aux vitres peintes. Couleur indéfinissable. Derrière l'une d'elles, la lueur aperçue plus tôt était à peine visible, estompée par la peinture du carreau. Surpris de n'avoir rencontré aucune difficulté, songeant malgré tout au grondement animal perçu l'instant d'avant, il laissa passer un instant, observant attentivement le décor dans la lunette I.L.

Rien. Personne.

Et toujours pas le moindre bruit, hormis le concert lancinant des oiseaux de nuit... et comme une faible rumeur venant de l'intérieur du bâtiment. Rumeur indéfinissable, comme un souffle syncopé. Longeant le mur, il parvint à un autre angle, trouva enfin ce qu'il cherchait. Une porte. Métallique. Fermée. Serrure standard. Par bonheur, le sésame du génial Herman « Gadgets » Schwarz quittait rarement l'Exécuteur. Sortant le petit appareil à tiges mobiles de sa poche, il régla les mécanismes, introduisit l'un d'eux dans la serrure, n'eut pas à manœuvrer longtemps pour percevoir le déclic de

déverrouillage. Sur ses gardes, il repoussa doucement le battant, découvrit le décor dans la lunette passive. Un vaste atelier au sol de ciment, où s'alignait une batterie de machines aux emplois mystérieux. Le tout baignant dans la chiche lumière d'une veilleuse de tableau de commandes. La lueur aperçue du dehors. Bolan entra, fut tout de suite pris à la gorge par l'odeur à la fois écœurante et musquée, vaguement nauséabonde. Suspendus à des batteries de clayettes, des lots de peaux en cours de traitement, et tout au fond du local, une porte marquée « *not entry* ».

Et toujours pas le moindre signe de vie.

À part, peut-être, cette espèce de rumeur diffuse. Ce « souffle » syncopé. Des bruits liquides également. Rien d'autre. À croire que Gordo avait menti sur toute la ligne. Poursuivant néanmoins, le Guerrier dut encore jouer du sésame pour forcer le passage. Là aussi une porte métallique. Mal entretenue. Couverte de rouille. Et grinçante. Affreusement. Prêt à tout, Bolan tira le panneau. Derrière, l'obscurité était totale, mais le souffle était plus audible. Il se retrouva dans un simple réduit. Redressant le canon du MP. 5K, l'Exécuteur découvrit le décor dans la lunette passive. À l'intérieur du réduit, on aurait dit une ruine. Sinistre et puante. Plancher encombré de cartons et de caisses, remugles d'égout, et, en toile de fond sonore, ce souffle et comme de légers remous. Le Guerrier fit encore un pas, sentit soudain le plancher céder. Il se rattrapa, glissa, voulut se rejeter en arrière, et, d'un coup, tout s'effondra sous lui. Puis ce fut le plongeon, bref et brutal, dans un jaillissement liquide. Une eau noire et putride. Près de lui, il y eut une sorte de souffle. Dans la lunette I.L. gorgée d'eau, il eut le temps d'apercevoir une yague forme allongée... et une gueule, béante, pleine de dents acérées.

Un alligator !

CHAPITRE XXII

Un alligator, là, juste devant, à moins d'un mètre ! Un alligator qui... Soudain un remous. Sur la droite. Instinctivement l'Exécuteur avait levé son bras armé du MP. 5K. Index sur la détente. Le cœur dans la gorge, il tourna la tête, faillit hurler de douleur. Son crâne plein de gongs, de chevaux au galop, de locomotives emballées. Un coup violent subi au cours de sa chute, à l'arrière de la tête. Une douleur aiguë, terrible. Quasiment groggy, malgré les lucioles qui altéraient sa vue, il aperçut dans la lunette passive une autre silhouette dans l'eau puante. Une longue silhouette qui...

Un deuxième alligator !

Un saurien monstrueux, plus gros encore que le premier. Rageur. Sa queue envoyait des gerbes liquides tous azimuts et sa gueule claquait furieusement, pointée droit vers Bolan. Ses mouvements étaient si brutaux qu'on aurait dit de monstrueuses gifles. Un frisson glacé lui parcourant le dos, le Guerrier cherchait un appui au sol. En vain. Il n'avait pas pied. Battant des jambes pour conserver le buste hors de l'eau, il allait presser la détente du P.— M, quand une voix éclata au-dessus de lui :

— T'auras jamais assez de balles pour les tuer tous, Bolan !

Une voix sarcastique, à l'accent hispano. L'Exécuteur leva tes yeux. Dans le réticule de la lunette passive, il distingua les contours d'une large ouverture carrée dans le plafond de l'espèce de bassin où il se trouvait. Celle par laquelle il était tombé. Tout juste un peu trop haute pour espérer en attraper le bord. Il aurait fallu sauter. Dans l'eau et sans avoir pied, impossible. Dans le cadre de l'ouverture, une ombre. Verdâtre. La forme d'une tête vite escamotée. Instinctivement et tout en continuant de battre des jambes, Bolan avait arraché un des automatiques de sa ceinture, l'avait secoué pour expulser l'eau du canon et relevé ce dernier vers la trappe.

— Pas la peine, laissa tomber la voix. C'est du béton.

L'inconnu parlait du plafond. Il avait raison, inutile de gaspiller des munitions de ce côté. En revanche, les alligators...

— T'es mal, Bolan le Fumier ! Là, t'es vraiment très mal, grande Salope ! Tu peux ranger tes flingues !

Le type invisible le voyait. Comme si lui aussi était équipé d'un système de vision nocturne. Et, en plus, il ne parlait pas au hasard. Mack Bolan était vraiment mal parti. Son crâne, le choc, la douleur, la fatigue en résultant. Cette fois, c'était la fin, il allait bel et bien mourir ici, dans les Everglades. Lui qui avait mené sa guerre sur tous les continents allait finalement la voir s'achever ici, aux États-Unis. Son pays. Là où elle avait commencé des années... des siècles plus tôt. Il allait finir sa vie, broyé sous les terribles crocs de ces alligators. Mais pas question pour l'Exécuteur de mourir sans lutter. Sans se battre jusqu'au bout. Se maintenant à grand-peine à la surface, il releva le canon du MP. 5K.

— Gâche pas tes balles, Bolan ! ricana la voix au-dessus de lui. Des *cocodrilos*, il y en a des dizaines ! Tu les auras pas tous !

Cocodrilos.

Un mot qui, malgré sa situation et malgré sa cervelle en bouillie, avait frappé le Guerrier. Comme une réminiscence. Mais il avait mal à la tête, et l'esprit ailleurs. Au point où i I en était, il se fichait de gâcher ses munitions. Il n'en garderait qu'une. Pour la fin. Quand tout serait perdu et que les terribles mâchoires des sauriens épargnés le happeraient. Une dernière balle. Pour lui. En pleine tête.

Pour finir en beauté. Pour garder l'initiative.

Mais il n'en était pas là. Pas encore. Il devait tenir. Son index s'était de nouveau crispé sur la détente du MP. 5K et il allait envoyer sa rafale vers les sauriens, quand un détail l'arrêta.

Une ligne d'épais barreaux, sorte de barrière en acier émergeant de l'eau putride, qui courait d'un mur à l'autre du bassin. Une lourde grille qui le séparait des sauriens.

Qui le protégeait !

Au-delà, les murs de béton continuaient, mais le plafond s'arrêtait derrière la grille. Tout autour, une rampe gaxde-fou courait, se découpant sur le clair-obscur du ciel nocturne aux nuages éclairés par la lumière blême de la lune invisible. Maintenant, l'Exécuteur comprenait où il était tombé. Un bassin d'élevage, ou de simple parage pour les crocos. Tout au fond, des pierres et ce qui ressemblait à de la terre. Une sorte de plage. Des ombres mouvantes et des reflets dans l'eau, accompagnés de points lumineux. En vert plus vif. Au ras de la surface. Des points qui se mélangeaient aux centaines de lucioles qui altéraient sa vision, des taches luminescentes qui glissaient, qui venaient vers la grille : des yeux d'alligators. Les fauves se préparaient

à la curée. Heureusement les barreaux d'acier faisaient barrage.

Il se dirigea vers la grille, passa un bras autour d'un barreau pour se soutenir. Mais aussitôt, un monstre se rua sur lui, ouvrant déjà la gueule pour lui broyer le coude.

Précipitamment, il lâcha le barreau, se remit à battre des jambes. Là-haut, l'excité ricana :

— Pas de bol, Fumier ! Vraiment pas de bol !

Ayant recouvré son self-control malgré son crâne en tempête, battant toujours des jambes pour demeurer à la surface, le Guerrier lança à la cantonade :

— C'est toi, Canasta ?

Un silence, suivi d'un bruit de pas. Le rayon d'une lampe électrique creva le crépuscule verdâtre de la lunette passive, faisant danser des ombres dans le cadre de la trappe.

— *¡ Cuidado !* prévint le type, Eteins ça, il a toujours ses flingues.

Le rayon lumineux disparut, et des chuchotements s'élevèrent. Canon du S&W toujours levé, l'Exécuteur répéta :

— C'est toi, Canasta ?

Un sifflement filé s'éleva. Admiratif.

— On dirait que tu sais plein de trucs, Fumier !

Un rire gras suivit, puis :

— *¡ No*, Bolan la Salope ! *No somos* Canasta !

Surveillant les alligators derrière leur grille et s'efforçant de rester calme, l'Exécuteur s'enquit de nouveau :

— Vous êtes les types à la Mercedes ?

Nouveau sifflement admiratif.

— *¡ Puta !* Il est futé, le mec !

Pas de confirmation, mais Bolan avait sûrement vu juste. Essayant d'oublier l'enfer de son crâne, surveillant tour à tour la grille, les alligators et l'ouverture au-dessus de lui, le Guerrier demanda :

— C'est quoi, la règle du jeu ?

Encore un bref silence, avant que le type ne réponde dans un

ricanement mauvais :

— Elle est facile, la règle, *maricon* ! Très facile ! On attend.

— On attend quoi ?

Pas de réponse. Un autre bruit de pas. Plus lourd. Quelques chuchotements, puis le silence. Bolan insista :

— On attend quoi ? Ou qui ?

Pas de réponse. Bolan insista encore :

— Gonzalvo ?

Pas de réponse.

— Plus important que Gonzalvo ?

Toujours pas de réponse. L'Exécuteur tenta :

— Leonardo Carribe ?

Cette fois, il lui sembla avoir entendu une sorte de gloussement interloqué. Il avait encore vu juste. Une ferme aux alligators tenue par les mafieux cubains, dont le patron, selon le journaliste Luca Samper, porterait le surnom de « Coco » !

Coco, diminutif de *cocodrilo*.

Un original, le boss des pourris du secteur ! L'Exécuteur insista encore :

— C'est ça. On attend « Coco » Carribe ?

Pas de réponse. Mais le Guerrier savait qu'il était dans le vrai. Le nouveau *jefe* du clan cubain de Miami dont avait parlé le journaliste s'appelait bien Leonardo « Coco » Carribe. Un nouveau *patrón* qui n'allait sûrement pas rater une telle occasion. À peine parvenu au sommet, il allait se faire la peau de Mack Bolan, la grande Salope ! Prestige immense et puissance assurée, pour toute la durée de son existence. Pendant ce temps, dans l'ordinateur de guerre du cerveau de l'Exécuteur, la synthèse des événements s'opérait peu à peu. Le bâtiment au-dessus, le réduit, le plancher qui s'était dérobé, la chute. Pourquoi cette trappe, pourquoi cette grille et ces alligators parqués derrière ? Interrompant ses pensées, un des nouveaux arrivants lança dans l'ouverture :

— Cette fois, je crois que t'es vraiment cuit, Bolan.

Une voix plus grave, mais elle aussi avec l'accent latino. Moins

prononcé. Le type n'avait pas relevé la question sur « Coco » Carribe. Une sorte d'aveu. On attendait bien *el jefe*. Plein de défi, L'Exécuteur renvoya :

— Possible, mais pas absolument certain. D'abord, tu es qui, toi ?

— Pour ça, admit le type, t'avais raison. La Mercedes, c'était bien mes gars. Mais, pour le reste, je te trouve vachement optimiste. Parce que, cette fois, t'es vraiment mal barré.

Malgré la température tropicale de la région, Mack Bolan commençait à sentir un froid sournois l'engourdir. Son crâne en compote et cette nage verticale fatiguaient ses jambes. Dans un moment, il n'aurait d'autre choix que celui de nager vraiment. En rond. Ou d'un mur à l'autre. Ses armes seraient alors constamment immergées, et il ignorait combien de temps le sertissage de ses munitions résisterait à l'effet d'infiltration. Et cette grille. Mobile ? Basculante ? Relevable ? Combien de temps allait-elle retenir les alligators ? En résumé, sa situation était désespérée. Au-dessus de lui, le type à la voix grave hasarda :

— Je te sens inquiet, Bolan.

Il y avait de quoi. Un ricanement venu du premier type fit écho, avant que la voix grave ne reprenne :

— Quand je dis que je te sens inquiet, en réalité, je te vois.

Un bref instant, le Guerrier avait tourné les yeux vers la grille et les alligators. Il releva la tête, faillit de nouveau hurler de douleur, eut à peine le temps d'entrevoir le haut d'un buste dans l'ouverture de la trappe. Vite disparu.

— Eh oui ! railla le pourri. Nous aussi, on a des lunettes pour voir dans le noir ! On s'en sert pour la capture de nuit des jeunes crocos. Même que Gordo et son pote Ramon, ils adoraient ça. Ils venaient de temps à autre à la chasse avec nous.

D'où la surprenante découverte de la lunette passive dans la boîte à gants du Cherokee.

— Ça les changeait de la chasse à l'homme ! grinça une voix nouvelle venue de là-haut.

Un type invisible qui n'avait encore rien dit. Ds étaient donc au moins trois. Puis de nouveau le timbre de Canasta :

— Au fait ! Qu'est-ce que t'en as fait, de Ramon et de Gordo ?

— Butés, répondit le Guerrier de sa voix d'outre-tombe. Deux ordures de moins.

— Je m'en doutais, fit le gus à la voix grave. Dommage. On se marrait bien, à la chasse.

Sobre oraison funèbre. Armes levées vers l'ouverture de la trappe, l'Exécuteur était prêt à faire feu à la prochaine apparition. Sans illusions. Les autres n'étaient pas fous. Ils le savaient également équipé d'une lunette passive. Mais, en entretenant le dialogue, il leur ferait peut-être commettre une erreur. Contenant l'enfer de son crâne, il interrogea :

— C'est toi, le nommé Canasta ?

Petite hésitation, et :

— Si. Pour te servir, Mack Bolan. Et puisque tu sembles connaître tout le monde et que les présentations sont faites, on va arrêter les cachotteries, *verdad* ?

Derrière les barreaux d'acier, d'autres alligators avaient rejoint les premiers. Affamés. Leurs claquements de mâchoires résonnaient à la surface de l'eau puante comme des couperets, et leurs yeux phosphorescents dessinaient des taches mouvantes dans les remous. Surveillant la grille qui pour l'instant le protégeait encore, le Guerrier renvoya :

— Je t'écoute.

Il lui sembla que sa voix avait changé de tessiture. Comme s'il s'engourdissait, et qu'il commençait à s'essouffler. Ou que son cerveau choqué ne la commandait plus vraiment. Là-haut, on avait dû le noter également, car l'excité ironisa :

— Ça va comme tu veux, Fumier ?

— *¡ Basta !* gronda la voix grave de Canasta.

Puis, à l'adresse de l'Exécuteur :

— Ecoute bien, Bolan. Je t'explique comment les choses se sont passées et, après, le boss t'expliquera ce qui va t'arriver. *De acuerdo* ?

— J'en salive à l'avance.

Sans relever, le gérant de la tannerie reprit :

— Bon, voilà le topo. Il y a presque une heure, j'ai reçu un appel de mon ami Toni Gonzalvo. Il m'a dit comme ça qu'on l'avait appelé sur

son portable. La communication émanait de l'appareil de Gordo, et, à part celle de Gordo, il entendait une autre voix. Celle du type qu'il avait ordonné d'embarquer jusqu'ici pour lui faire discrètement son affaire.

— C'est-à-dire moi, fit Bolan.

— *Si. Tu.* Mais à un certain moment, Gordo qui semblait blessé et qui paraissait conduire sous la menace, s'est mis à appeler le type en question, par le nom de Bolan.

Petite pause, puis :

— Dingue, non ? Un type qui s'appelait Bolan, et qui voulait récupérer cette conne de *dance-girl* du Salsa Roja ! Cette Anna ! Alors, forcément, Toni a fait un sacré bond. Il n'en revenait pas. Le type qu'il avait envoyé se faire buter dans les bayous n'était autre que Bolan le Fumier ! Celui que tous *los verdaderos hombres* de la planète rêvent de se payer ! Parce que ta peau vaut cher, Bolan. TU sais ça ?

Bolan dut prendre sur lui pour renvoyer d'une voix presque normale :

— Je sais.

Son crâne devait vomir sa cervelle par une énorme fracture.

— *j Bueno !* continua Canasta. Alors, aussitôt et sur une autre ligne, Toni m'a appelé pour me prévenir. Pour lui c'était certain, tu allais débarquer à la tannerie, nous tomber dessus et tous nous buter. Il a dit qu'on devait tenir bon, qu'il appelait le *patron* dans la foulée pour qu'il envoie la cavalerie. Tu vois le topo ?

— Je vois.

La tiédeur de la nuit tropicale n'arrivait pas jusqu'au fond de ce bassin à demi enterré, et Bolan avait maintenant vraiment froid. Au point qu'il se retenait pour empêcher ses dents de claquer. De son côté, toujours invisibles, Miguel Canasta et ses sbires échangeaient quelques phrases à voix basses. Enfin, le gérant reprit :

— Cinq minutes plus tard, alors qu'on mettait au point un comité d'accueil, genre flingage à vue, c'est le boss en personne qui m'a appelé. Pour me dire de me démerder pour te neutraliser. En douceur. Il a dit qu'il te voulait vivant. Pour te buter lui-même. À sa façon, qu'il a dit.

Des crampes insidieuses commençaient à mordre les jambes du Guerrier, et sa nuque se transformait en pierre. Contenant une

grimace, il proposa :

— Les alligators ?

Plusieurs ricanements lui répondirent. Puis de nouveau Canasta :

— On ne peut rien te cacher, Fumier. Mais, avant, il fallait t'appâter. Alors on n'a laissé qu'une seule lumière dans ce bâtiment.

— Comme pour attirer les papillons, ricana l'excité.

— C'est un peu ça, admit Canasta en écho. On était prêts à te rafaler en cas d'urgence, mais t'es tombé dans le panneau. T'as suivi notre jeu de piste. Jusqu'à cette trappe qui sert à nourrir les crocos en élevage. Un jeu d'enfant. Couverture enlevée, planches vermoulues au-dessus du trou, et hop ! Du bonheur en perspective pour nos bestioles ! Faut dire que le boss, il les adore, nos beaux crocos. Il dit que bien les nourrir, ça leur donne une belle peau. Idéale pour la maroquinerie de luxe.

— Même qu'il doit leur en donner souvent, de la bonne nourriture, hasarda Bolan d'une voix trop molle.

— T'as raison, Fumier ! Par exemple de la viande de ces connards de Chicanos qui viennent piétiner nos plates-bandes ! Cette trappe, elle ne sert pas qu'à leur envoyer des cadavres de poulets ou des bas morceaux de barbecue, à nos crocos. C'est aussi par-là qu'on leur balance les emmerdeurs. Mais vivants, eux ! Histoire de rigoler !

Malgré la situation, malgré la douleur de son crâne et ses membres de plus en plus gourds, les propos tout frais de Hal Brognola étaient revenus à l'esprit de l'Exécuteur.

Les filles.

Les disparues, canadiennes et étrangères, dont les noms figuraient sur le listing codé de la clé U.S.B. d'Al Deloi. Prostituées ou *dance-girls*. Punies. Désobéissance, rébellion. Les alligators, formidables instruments pour faire à jamais disparaître les indésirables. *Tous* les indésirables. Y compris lui maintenant. Il était tombé dans un piège. Cette comédie qu'il avait jouée par le truchement du G.P.S. du Cherokee n'avait servi à rien. Il était venu se jeter dans la gueule... des crocos. Et comme ces malheureuses filles, lui, Mack Bolan, allait servir de pâture aux *cocodrilos*. Lamentable ! Il lança à l'adresse de Canasta :

— Rigoler, hein ! Comme par exemple avec certaines filles venues du Québec ou d'ailleurs ?

Là-haut, il y eut un silence, quelques chuchotements, puis :

— *j Madré de Dios !* T'en sais encore beaucoup, des trucs dans ce genre ?

Canasta se tut subitement, reprit d'une voix changée :

— Tu veux pas dire que... *Putá !* C'était toi, le bordel de Montréal !

Pas une question. Une révélation. Le blitz de Montréal, Al Deloi, René Matura et leurs cannibales. Ici, on avait sans doute cru à un simple règlement de comptes. À ce souvenir et malgré la situation, une étincelle sauvage fulgura dans les yeux pleins d'eau sale de l'Exécuteur.

— Pour vous servir, répondit-il.

Il aurait souhaité l'avoir avoué d'une voix ferme. Mais rien à faire. À l'instar de ses jambes et de tout son corps à présent, ses cordes vocales s'engourdissaient à leur tour. Son cerveau abîmé également. Il ne tiendrait plus longtemps comme ça. S'il ne trouvait pas l'idée très vite, ou si Carribe tardait trop, il ne pourrait plus offrir qu'un cadavre de noyé aux alligators.

El jefe serait frustré. Pas content du tout. Là-haut, sans doute inconscient du problème, Miguel Canasta laissa échapper un rire de dérision :

— Et ce con de Deloi s'est allongé, pas vrai ?

Bolan ne répondit pas, et le gérant enchaîna :

— Et il a fallu que tu viennes nous emmerder ici et que tu te mêles de cette histoire de gonze. Cette Anna de malheur ! Eh bien, tu vas la retrouver, cette pouffiasse ! Parce que le boss, il va la balancer avec toi aux crocos, qu'il a dit !

La balancer avec lui ! Cela voulait-il dire qu'Anna Batista était prisonnière dans le secteur ? Ou que Carribe l'amenait avec lui ?

En d'autres circonstances, l'Exécuteur aurait sans doute été galvanisé par cette éventualité, mais son crâne, cette eau de plus en plus froide, ces mouvements de jambes imbéciles, cet engourdissement qui le paralysait peu à peu et son cerveau qui refusait de lui soumettre la moindre idée. Son cerveau lésé qui l'abandonnait. Comme ses forces, presque épuisées. C'était sûr maintenant, il était fichu.

L'Exécuteur allait achever sa croisade ici. Lamentablement.

CHAPITRE XXIII

Recroquevillée sur le lit et la tête dans les mains, Anna Batista avait perdu toute notion du temps. La gifle de Luis-Carlito lui avait fait si mal, lui avait tant ébranlé le crâne, qu'elle avait l'impression d'être aveugle et sourde. Puis, très loin, elle perçut vaguement une sonnerie, et elle sut que son sens auditif n'était pas complètement altéré. Cela ne la rassura guère. Elle était toujours en enfer. À travers le brouillard plein de sons parasites qui avait envahi son cerveau, elle entendit :

— ¿ *Qué ?*

La voix de Luis-Carlito. Rageuse et stupéfaite à la fois. Toujours tassée sur le lit, elle risqua un œil entre deux doigts, aperçut le fils de Carribe. Debout près du lit, son gros téléphone portable au poing, Luis-Carlito s'était figé. Sur sa face boutonneuse et crispée par la rage, une expression nouvelle était apparue. Comme un intense désarroi.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Téléphone à l'oreille, il écouta un instant, puis tout son corps se raidit violemment, comme sous le coup d'une décharge électrique. Un filet de bave au coin de la bouche et les yeux fous, il cracha dans l'appareil :

— ¡ *Jamás !* Jamais !

Son regard gluant s'était étrangement dilaté. Un regard de fou qui fixait Anna, tel celui d'une hyène salivant à la vue d'une proie agonisante.

— ¡ *Jamás !*

Son téléphone satellitaire au poing, Leonardo « Coco » Carribe pinça les lèvres, émit un soupir contenu, laissa fuser un peu d'air par ses narines. Sa face à la peau écailleuse s'était figée, et dans le faible éclairage du tableau de bord du 4x4 Mercedes, un feu brillait au fond de ses yeux sombres. Sauvage. Lumineux comme les flammes de l'enfer. Un éclat insoutenable, que même son cousin Antonio Gonzalvo craignait. C'était ce feu-là qui brillait autrefois dans les yeux noir d'encre du tueur à gages de Miguel-Angel Azzaro, alors petit *capo* d'un minable secteur de Little Havana. Un regard *d'asesino*, qui adorait tuer... et qui n'avait pas changé. Ou alors en plus intense encore.

Résultat de sa nouvelle puissance. De son pouvoir sur tous.

— Tu t'es bien amusé avec cette fille, maintenant, je dois la récupérer. Mes gars vont venir la chercher, et...

— Non !

Léonardo « Coco » Carribe fronça les sourcils.

— ¿ *No qué ?*

— *No*, je ne veux pas te rendre Anna. Je veux la... et puis, je me suis pas amusé, comme tu dis ! Pas encore ! Alors, je la garde !

Le brasier dans le regard de Carribe se fit soudain plus sombre. Plus farouche. Jamais jusqu'à cette nuit son fils n'avait osé aller contre sa volonté. Et surtout, jamais sur ce ton. Surtout devant témoins. Parce que même par téléphone, ces trucs-là se devinaient. Assis près de lui sur la banquette arrière, Antonio Gonzalvo l'avait bien compris. Cela se voyait à la façon qu'il avait de regarder dehors à travers la glace de portière. Dehors ! De nuit et avec ces vitres fumées ! Toni avait beau être con, il avait deviné que quelque chose ne tournait pas rond entre le père et son fils. À son ton, tout le monde aurait compris ça. D'ailleurs, même Jaime le chauffeur et son voisin Sandro avaient changé d'attitude. Comme tassés sur leurs sièges. Vexé, « Coco » Carribe gronda dans le téléphone :

— On fait comme j'ai dit, *hijo*. Je t'envoie Rico et Sandro.

— Non !

— Carlito ! Ne commence pas à me...

— Je te préviens, *Padre* ! Si tu les envoies, ça finira mal. Arma restera avec moi. Que ça te plaise ou non !

Padre ! Le *jefe* de Little Havana tiqua. D'ordinaire, Luis-Carlito l'appelait *papa*. Normal. Il ne l'avait appelé Père qu'une fois avant cette nuit. Aux obsèques de sa mère, à l'instant où on l'avait mise en terre. Il avait alors levé ses yeux gluants sur lui, l'avait longuement toisé, avant de lâcher du bout des lèvres :

— Maintenant, plus besoin de te cacher, *Padre*.

Il parlait de ses multiples aventures et liaisons. Sujet de discorde récurrent dans le couple. Des scènes violentes, dont la dernière avait coûté la vie à Sofia. Luis-Carlito s'en doutait-il ? Léonardo Carribe s'en foutait. Il se fichait de tout ce qui n'était pas lui, et il détestait les emmerdes. Surtout les problèmes familiaux. Des trucs bons pour les

connards du commun des mortels. Ce jour-là, Carribe avait lu dans les yeux gluants de son fils quelque chose qui ressemblait à de la haine.

Et depuis, plus rien.

Rien que ce regard gluant qui fixait le vide comme pour y déloger des ennemis invisibles. Sauf quand il pensait à cette fille, cette Anna qu'il était allé voir danser tous les soirs, quand dte se produisait au night de son connard de cousin. Dans ces moments-là, son regard humide changeait d'expression. On aurait dit celui d'un môme devant la vitrine d'un confiseur. Sauf que cette sucrerie-là était devenue dangereuse pour la Famille tout entière. Impossible de la relâcher. Elle en savait trop. Sous son apparente froideur, Leonardo Carribe bouillait de rage. Contre son fils, contre lui-même aussi. Il avait eu tort de laisser Luis-Carlito embarquer cette nana dans son bungalow des bayous. Mais, à ce moment-là, il avait classé l'emmerdeur du taxi dans la catégorie des privés. Facile à éliminer s'il se montrait trop curieux. Pour le Fumier en revanche, c'était une autre affaire. Chez les *amigos*, tout le monde savait qu'il était désormais secondé par un groupe de dingues du calibre. Les Black Warriors. Ou un truc comme ça. Des commandos aguerris, qui débouleraient sitôt que la nouvelle de la mort de Bolan se répandrait. Des dingues, qui risquaient de tout foutre à feu et à sang dans la région. Si, dans ces conditions, cette conne de *dance-girl* échappait au contrôle de Luis-Carlito et si elle parlait, ces malades lui tomberaient dessus. Grave. Très grave. Moralité, Anna Batista devait mourir.

Cette nuit. En même temps que Bolan.

Glacé, baissant le ton, le *jefe* de Little Havana souffla dans l'appareil :

— Ecoute, *mi hijo*. On va se parler en adultes. Je vais venir avec Rico et Sandro, et on va...

— ¡ No !

Un nouveau filet d'air passa les narines de Leonardo Carribe. Il garda le silence un instant, avant de laisser tomber :

— Vale, *mi hijo*. Je te rappelle plus tard.

Il raccrocha et, s'adressant au chauffeur, il ordonna :

— Accélère, toi !

Puis, se retournant vers la glace arrière, il vérifia que les trois autres 4x4 suivaient. La mise à mort de l'Exécuteur valait bien le

déplacement de toute son équipe *d'asesinos*. Plus il y aurait de témoins, plus l'événement serait colporté. Question de prestige. S'adressant enfin au voisin du chauffeur, il questionna :

— T'as entendu ?

— Euh, hésita le flingueur. *Si, pero...*

— *¡ Vale !* coupa le *jefe*. Sitôt arrivés, toi et Rico, vous prenez l'hydro de la boîte, et vous filez au bungalow alpagueur cette morue.

Il réfléchit un bref instant, ajouta :

— Et pour Carlito, en douceur, hein !

— *¡ Si ! Si, seguro, patrón.*

— Faites gaffe, ajouta encore Carribe, l'air sombre. Il a toujours son fusil à portée de main.

L'Exécuteur sentait sa raison vaciller. Des ouragans dévastaient à présent l'intérieur de son crâne, des flots de lave glacée dévalaient le long de sa moëlle épinière, des bombes explosaient contre ses tympanes et des incendies ravageaient ses rétines. Il n'avait plus de cerveau, il était sourd et aveugle, et il se noyait. Dans cette eau puante, qui n'éteignait même pas le feu de ses yeux.

Le feu !

L'Exécuteur lui aussi possédait le feu ! Le feu qui pétrifie, le feu qui assourdit, le feu qui explose en mille langues brûlantes, et qui se colle à tout. Le feu qui tue ! Il avait tous ces feux. Là ! Au fond de sa poche de blouson ! Des feux qui pouvaient lui donner une chance. La dernière. Peut-être. Si les « monnaies d'Herman », ces dollars si particuliers qu'il avait tout à l'heure empochés en quittant le Cherokee étaient bien toujours dans sa poche. S'il ne les avait pas perdus dans sa chute, si... si...

— Hé, Bolan ! Tiens bon, hein. *El jefe* arrive ! C'est vivant, qu'il te veut ! La grille, il veut l'ouvrir lui-même. Te voir bouffé par les crocos !

La voix de l'excité, mauvaise comme la peste. Comme si le type évacuait une peur rétrospective... ou à venir. Il avait tort d'avoir peur. À cet instant, l'Exécuteur n'était plus celui de sa propre légende. Il souffrait. Il doutait, il perdait pied.

Désarroi passager, pourtant.

Car, comme sous l'effet d'un déclic mystérieux, une sorte de miracle se produisit soudain. Sous son crâne en charpie, l'ordinateur de guerre avait enfin pris le relais de son cerveau malmené. D'un coup, plus de rage, plus de douleur. Plus de peur. Plus de haine. Rien que de l'analyse. Glacée. Rien que des paramètres, des calculs. Résistance de l'acier, indice d'accrochage. Facteur temps, facteur chance. Puis la géométrie. Au sens balistique. Balistique courbe. Impérative. Cibles invisibles. Protégées, à l'écart. Balles inutiles. Provisoirement. Remiser le S&W dans la ceinture. Conserver le P.— M., et surtout, ne pas le lâcher. Attendre le bon moment. Espérer que l'acier de l'arme accrocherait l'acier du cadre de la trappe...

Espérer. Espérer.

— Hé, Bolan l'invincible ! T'es toujours vivant ? Le boss vient d'appeler. Il sera là dans...

Bolan n'écoutait plus, mais il vivait toujours. Ailleurs. Dans une sorte d'univers parallèle où les gestes s'accomplissent sans qu'on les pense vraiment. La main à la poche. Fouille nerveuse. Garder le calme. Continuer les jambes. Rester à la surface. Ne pas mourir. Vendre sa peau chèrement. Ne songer qu'à l'ennemi. À la guerre sans merci. Ne pas...

Là !

Tout au fond de la poche, les « monnaies » ! Maintenant, choisir. Difficile. Au toucher. La tranche. Etoiles en relief. Minuscules. Une étoile, effet aveuglant. Deux, effet déflagrant et sidérant. Trois, incendiaire. Plus fort que le napalm. Quatre, explosif. Difficile. Peau des doigts détrempée. Sens tactile faussé. Ne pas se tromper. Deux... une... Quatre... trois étoiles. D'abord la trois. Puis la quatre. Ou le contraire Très vite. Très précisément. Ne pas rater la trémie. Frapper fort. Au moins trois de chaque. Plus deux, au moins de deux étoiles. Effet sidérant. Pour le cas où. Sélectionner. Vite. Sortir la main de la poche. Et...

— ... Bolan ! Tiens bon ! Ne déçois pas le boss !

Jaillissant de l'eau, le poing de l'Exécuteur avait filé. Vers sa bouche. Une, deux, trois mini disques mouillés dans le noir, entre les doigts, entre les dents. Trois morsures, trois torsions, le bras qui monte encore, qui file vers l'ouverture de la trappe, le poing qui s'ouvre... qui balance. Trois reflets sombres qui accrochent ceux de la lune, là-bas derrière les barreaux. Qui montent en tournoyant, qui s'engouffrent dans le carré béant, qui disparaissent. Que le temps oublie. Puis, soudain, l'éclair. Deux, trois. Presque simultanés.

— Hé ! Bolan, réponds-moi !

Et trois explosions. Tonitruantes. Réunies en une seule. Enorme. Lumière aveuglante. Hurllements. Et la main qui revient, remonte vers la bouche, et les dents qui mordent, qui tordent. Encore. Le poing qui repart vers le haut. Vers le carré d'enfer. Qui lâche les trois pièces tordues. Trois éclairs scintillants éclairés par le feu, qui sont comme avalés par la bouche vorace d'un volcan à l'envers. Encore trois explosions, comme un souffle dantesque. Un éclair déchirant, un cri d'agonisant, une plainte cassée, des débris enflammés qui tombent vers le Guerrier, qui volent dans l'espace repeint couleur de feu. Qui font luire les yeux des sauriens qui s'enfuient. Et puis des bruits de chutes, certains sourds et pesants, d'autres cascadants. Une silhouette grotesque, prise de danse de Saint-Guy, torche gesticulante qui tournoie et se tord au bord de la trémie, qui s'écroule en hurlant, qui roule de côté, qui revient et s'engouffre dans le carré de feu, qui oscille et qui semble hésiter, qui se plie de nouveau en échappant l'objet devenu inutile entre ses doigts en feu. Son arme. Un P. — M. qui tombe et disparaît dans l'eau, suivi presque aussitôt par le corps enflammé de son propriétaire. Gerbe lumineuse qui s'abat tout d'un coup dans une gerbe de feu en mille grésillements.

Indifférent à ce théâtre d'ombres et de lumière, l'Exécuteur avait de nouveau puisé dans sa poche inondée trois autres dollars imaginés par l'ami Herman. Battant l'eau de ses jambes et voulant ignorer les tam-tams qui battaient sous son crâne, il les tordit entre ses dents, les envoya par le même chemin dans le foyer qui faisait rage dans le réduit au-dessus de sa tête. Nouvelles explosions. Sèches. Brèves. Terriblement soufflantes. Une haleine brûlante descendit jusqu'à l'eau, fouettant la face du Guerrier de sa gifle cinglante.

C'était maintenant ou jamais. Le MP. 5K. Elan de tout le corps, bras tendu vers le haut à s'arracher l'épaule, à briser les vertèbres. Le P. — M. qui monte, bout du canon pointé vers la trémie. L'anneau cache guidon. Deux centimètres en saillie. À peine. Espoir stupide. Guidon qui monte vers le cadre en acier. Qui monte trop lentement. Qui dépasse la cornière, qui retombe et l'accroche, qui se coince... puis qui ripe. Et qui retombe.

Raté !

Tentative ridicule. Et Bolan qui replonge, qui bat des jambes frénétiquement. Qui retend le bras. Le canon qui remonte. L'anneau du guidon, le cadre d'acier. Métal contre métal, crissement insignifiant, suivi d'un petit choc. L'espérance qui revient. Le métal qui crisse... et qui décroche encore !

Et la chute. Epuisante.

Dernier jaillissement. Le corps qui pèse des tonnes. Qui va rester au fond. Plus de forces. Plus d'air dans les poumons. Plus assez de vie.

Et la mort qui vient, inexorable.

CHAPITRE XXIV

— Viens.

— Non !

— Amène-toi, je te dis !

Luis-Carlito tirait si fort sur les poignets d'Anna Bastista qu'elle les sentit craquer. Arc-boutée sur le matelas et les mains accrochées aux barreaux du lit, elle avait l'impression que son cœur allait éclater. La peur. À cause de ce regard que le fils de Carribe rivait au sien, de plus en plus fou. Et sadique. La bave à la bouche, il gronda en tirant davantage sur ses poignets :

— Bordel ! Viens ! On va se promener !

Anna secoua la tête. Se promener ! Elle avait assisté au coup de fil reçu plus tôt par Luis-Carlito. Elle avait compris qu'U s'agissait de son père, et qu'elle était l'enjeu d'un grave conflit entre eux. Elle avait même une idée très précise du conflit en question. Comme pour lui ôter ses derniers doutes, le fils Carribe lui jappa à la figure :

— Merde ! Tu ne comprends pas ? Mon connard de vieux va te faire buter ! Faut qu'on se tire ! Tous les deux !

Le cœur d'Anna s'arrêta, repartit de plus belle. Elle avait envie de hurler. De griffer, de frapper cette face à la peau de reptile, de crever de ses ongles ce regard gluant. Congestionné, exorbité, strié de rouge. Mais elle restait là, glacée de la tête aux pieds, malgré la température de sauna qui régnait dans la pièce. Pourtant elle tenait bon. Sans savoir ce qu'elle devait faire. Rester la condamnait probablement à mort, et suivre ce malade mental ne valait sans doute guère mieux. En fait, elle résistait sans bien savoir pourquoi, mais elle s'accrochait si fort qu'elle en tordait les barreaux du lit.

Au-dessus d'elle, Carribe junior aboya :

— Salope !

Puis il frappa. Un coup du revers du poing en pleine tempe, d'une violence inouïe. La tête d'Anna cogna le montant du lit, rebondit mollement. Elle émit une sorte de hoquet, s'amollit brusquement et s'affaissa sur le côté.

K.O.

Essoufflé, Luis-Carlito Carribe se redressa. Haletant, il considéra le jeune corps inerte, se lécha les lèvres. Dans son regard mouillé, un voile flou passa, et, comme mue par une force indépendante, sa main descendit, s'infiltra en tremblant dans l'échancrure du T-shirt de la jeune femme, s'aventura entre le balconnet du soutien-gorge et la peau, entra en contact avec une rondeur tiède. Une légère moiteur, une palpitation précipitée. La gorge nouée et le rythme cardiaque monté au maximum, Carribe junior caressa le sein, sentit soudain ses jambes trembler très fort, éprouva un frisson dans les reins, suivi d'une sorte de crampe, et fut secoué par un spasme violent au niveau du bas-ventre. Les yeux exorbités, il poussa un râle, marqua plusieurs sursauts avant de tomber à genoux sur le bord du lit. Anéanti.

Même au plus fort de ses masturbations répétées, il n'avait jamais joui aussi intensément.

Puis Anna Batista émit une plainte, bougea une jambe, et il retrouva sa raison. Avec l'urgence qui s'imposait. Otant sa main de sous le T-shirt, il se redressa d'un coup de reins, empoigna la jeune femme à bras-le-corps, la bascula sur son épaule, et, les jambes encore flageolantes, il l'emporta hors de la pièce.

L'Exécuteur refusait de mourir.

Pas encore. Pas avant d'avoir retrouvé... Jaillissant hors de l'eau putride, il inspira une large goulée d'air nauséabond, et ses jambes se remirent en mouvement. Malgré son état, il n'avait pas lâché le MP. 5K, mais la tempête lui dévastait toujours l'intérieur du crâne, un incendie ravageait ses poumons, et, au-dessus de lui, les flammes s'accompagnaient d'une épaisse fumée grasse et puante. Odeur de graisse brûlée. D'autres choses encore. Et, puis là-haut, des plaintes. Déchirantes. Des couinements affreux, quasi inhumains.

Alors, jetant dans ce combat contre la mort toute l'énergie qui lui restait, l'Exécuteur fouetta l'eau de ses jambes, se propulsa vers le haut, brandissant le P.—M. à bout de bras, tendu vers ce but apparemment inaccessible ; la cornière du rebord de la trémie de trappe. La lunette passive avait glissé et pendait le long de sa joue. De l'eau plein les yeux, il aperçut dans la lumière des flammes le canon monter, dépasser la cornière, glisser contre l'acier rouillé, achever sa montée, marquer un bref arrêt, avant de redescendre.

Maintenant !

D'un coup de poignet, le Guerrier plaqua le canon contre la

cornière. Il vit l'anneau du guidon descendre, cogner sur le rebord d'acier rouillé... et tout son corps encaissa le choc. L'arrêt brutal de la chute. L'effet de pesanteur. Il lui sembla percevoir un crissement alarmant, ses doigts mouillés, mais pourtant serrés à tout écraser, glissèrent autour de la carcasse du P.— M. Angoisse. La mort en dessous, la vie au-dessus. Les dernières forces. Le bras qui s'étire, le coude qui craque, le corps en suspension. Lourd. Très lourd. Ses doigts serrèrent encore, et le prodige s'accomplit : l'anneau de guidon s'était accroché !

Pour combien de temps ? Vite ! Comme un fou, l'Exécuteur tira sur son bras, se hissa, empoigna le P.— M. de son autre main, tira encore. Plus que quelques décimètres. Quatre ou cinq au plus. Si l'anneau lâchait à présent... Face crispée, des gongs plein la tête et des bataillons de fourmis dans les bras, l'Exécuteur se lâcha d'une main, la jeta un cran plus haut, serra les dents, jeta son autre main et...

Enfin !

Ses doigts crachèrent la cornière. Nerveusement Avidement Maxillaires crispés, il tira sur son bras, décrocha le canon du rebord de trémie, hésita, à cause des couinements hideux. Si un de ces salauds... Le temps passait. Les forces du Guerrier baissaient encore. Il envoya l'arme sur le plancher. Si d'autres pourris débarquaient maintenant, il était fichu. Avec l'énergie du désespoir, il agrippa la trémie de l'autre main, et, dans un ultime élan, il acheva de se hisser, passa la tête au niveau du plancher, crut que ses cheveux grillaient. Mais ils étaient trempés, et ce n'était que la chaleur. Torride. À l'intérieur du réduit, des tas de choses brûlaient encore, un gros revolver gisait dans une flaque de sang, et, au-delà de la porte, les couinements inhumains devenaient plus présents. Deux types se roulaient à terre dans le grand atelier en s'égosillant, essayant d'éteindre leurs vêtements en feu. Quasiment impossible. Le mélange concocté par Herman « Gadgets » Schwarz pour ces dollars explosifs était directement issu de l'enfer. Un produit gras et visqueux, qui adhérerait à tout ce qu'il rencontrait, quand l'éclatement de la pièce le vaporisait. Surtout la peau humaine. La face, les mains, le cuir chevelu, tout ce que les deux pourris avaient eu de peau à l'air à l'instant des explosions n'était plus que plaies grésillantes.

Des restes de produit y entretenaient de courtes flammèches pourpres, et de la chair calcinée s'échappait de minces panaches de filmée grise. D'où l'odeur de graisse brûlée. Spectacle insupportable. Même après toutes ces années de sauvages confrontations et de scènes d'horreur, l'ex-sergent Miséricorde ne s'habituaît toujours pas à la hideur. Un des deux salauds semblait plus ou moins inconscient,

tandis que l'autre essayait vainement d'atteindre le MAC 10 qui gisait près de là. Réflexe de flingueur. Haletant, dégoulinant d'eau putride, Bolan quitta le réduit et sa fournaise, tira le S&W de sa ceinture, le secoua pour le débarrasser de son eau, en ôta la sûreté, fit monter une balle dans la chambre humide, pointa le canon sur la torche vivante qui semblait la plus mal en point, et pressa la détente.

Une fois.

L'automatique avait pris l'eau, mais les balles étaient bien serties et l'explosion résonna sèchement sous le toit de l'atelier. Tempe éclatée par l'ogive, le type sursauta, roula de côté, ne bougea plus. Pendant ce temps, son copain avait réussi à couvrir la moitié du parcours le séparant de son arme. Jappant littéralement de douleur, il n'avait plus que quelques centimètres à gagner, quand le Guerrier fut sur lui. Le cœur au bord des lèvres et reprenant son souffle, il ramassa le petit P. — M., posa un genou près du pourri, et ignorant l'odeur qui s'en dégageait, il enfonça le canon du S&W dans sa nuque en grondant :

— Où est la fille ?

Sous l'acier de l'arme, le cou du type se crispa. Il gémit quelque chose d'inintelligible, poussa une espèce de barrissement en se contorsionnant. Pendant ce temps, son T-shirt et son jean continuaient de se consumer sous les flammèches, et sur la peau de son crâne aux cheveux calcinés, d'énormes pustules déversaient leurs humeurs. De toute façon, Bolan ne pouvait rien pour lui. Il aurait fallu le plonger entièrement dans l'eau froide, et, ici, il n'y avait que le bassin aux crocos.

— La fille, cria l'Exécuteur. Où est la fille ? Anna Batista !

Et comme l'autre gémissait toujours sans répondre, il ajouta :

— Je sais qu'elle est avec Luis-Carlito. Où il est, celui-là ?

Le type gémit, lâcha une sorte de sanglot, hurla en mélangeant les langues :

— *j No.... no sa... sabo ! May... maybe to his bunga...*

Lui coupant la parole, une porte claqua à l'extrémité de l'atelier. Le Guerrier tourna si vite la tête qu'il faillit hurler de douleur et que sa vue se troubla. À travers une sorte de brume, il entrevit une silhouette épaisse, un P.— M. au poing. Instinctivement, il avait déjà redressé le canon du S&W, quand l'intrus lança à la cantonade :

— *j Puta ! Qué pas...*

Il n'eut pas le temps d'achever. Dans une détonation assourdissante, la 9mm lui fit ravalier sa question. Reculant de deux pas, il s'affala contre une machine, parut hésiter, et, tandis que l'Exécuteur redressait la ligne de tir, des éclairs fulgurèrent au bout du bras de l'arrivant. Une longue rafale qui résonna en un écho assourdissant. Dans un réflexe surprenant dans son état, le Guerrier avait déjà plongé de côté, Il faillit hurler de douleur, mais dans son poing, le S&W avait tonné deux nouvelles fois. Là-bas, le rafaleur encaissa, battit des bras et s'écroula en lâchant son arme qui ricocha par terre. Bolan battit des paupières, s'éclaircit la vue et se redressa. Feu Gordo avait parlé de quatre ou cinq flingueurs à la tannerie. Au pire, et s'il avait dit vrai, il n'en resterait qu'un. Peut-être planqué quelque part et attendant de le cueillir à la sortie. Des gongs supplémentaires sous le crâne et le cou pris dans un étau, l'Exécuteur se pencha de nouveau sur le brûlé. L'instant d'avant, il n'avait pas achevé sa phrase, mais le dernier mot n'était pas difficile à compléter. Lui renfonçant le canon du S&W dans la nuque, il allait exiger des précisions, quand il réalisa qu'il était trop tard.

Le type ne gémissait plus, ne se tordait plus, et une mare foncée s'étalait autour de son corps. Balles perdues. La rafale de son copain l'intrus. Mort.

— *Shit !*

Le juron de Bolan coïncida exactement avec un son nouveau à l'extérieur. Des grondements de moteurs.

La cavalerie débarquait. Il était mal. Très mal.

Anna Batista avait mal au cœur, et sa tête était prête à exploser. Elle avait le mal de mer. Elle n'avait pas envie d'ouvrir les yeux, elle le fit pourtant. D'abord, elle ne vit rien de cohérent. Une image qui semblait à l'envers. Qui l'était. Dans le rayon dansant d'une torche électrique, elle voyait deux bas de pantalon de brousse, et des pieds qui foulaient un sol spongieux. Redressant la tête, elle vit des cimes d'arbres découpées sur un ciel de lune, entendit des cris d'oiseaux nocturnes, et elle comprit.

Les bayous !

Elle connaissait. Pendant son long séjour en Floride, elle avait plusieurs fois suivi des visites organisées dans la région. Alors, d'un coup, son cerveau douloureux fonctionna de nouveau et la mémoire lui revint.

Luis-Carlito !

Le fils de Léonardo Carribe la transportait sur son épaule ! Pour aller où ? Refoulant sa panique, elle ressentit un choc, vit les jambes de pantalon sauter dans un canot. Une sorte de hors-bord. Son corps bascula, elle atterrit sur une surface molle. Une banquette. Le cœur fou, elle referma les yeux, sentit le canot bouger, rouvrit les yeux. Pas complètement. Entre ses cils et dans la lumière de la lampe torche, elle vit Luis-Carlito détacher une amarre et, de la crosse d'un gros fusil doté d'une énorme lunette de visée, donner une poussée contre la berge pour éloigner la coque. Puis, tandis que le hors-bord dérivait, le fils Carribe se pencha sur la banquette. Dans l'éclairage frisant de la lampe, ses petits yeux noirs étaient plus gluants que jamais.

— *Palomita* ?

Un simple murmure. Anna ne broncha pas, et Carribe junior appela plus fort :

— N'aie pas peur, *Palomita* ! Tu es avec moi !

Ce regard dément ! Cette voix mielleuse !

À travers ses cils, Anna aperçut la main de Luis-Carlito qui désignait le gros téléphone portable accroché à sa ceinture.

— Il ne te fera pas de mal ! Je vais l'appeler. Lui dire que je t'emmène loin d'ici et...

La panique. L'idée folle. Poussée par l'énergie du désespoir, Anna s'était redressée. D'un geste Mgurant, elle cramponna le téléphone, tira si fort dessus que cela craqua, elle sentit ses cheveux agrippés par une poigne terrible, entendit le fils Carribe aboyer :

— Lâche ça, salo...

Anna Batista n'entendit pas le reste. D'un élan complètement fou, elle avait plongé dans le bayou.

— Amène-toi.

Le 4x4 Mercedes venait de stopper, aussitôt entouré par les trois autres véhicules de la caravane. Des portières claquèrent et la meute des flingueurs vint entourer la voiture du *jefe*. Une douzaine en tout. Dans la lumière des phares, on aurait dit des commandos militaires. Tenue de brousse, casquette de toile sur la tête, rangers aux pieds et armes automatiques au poing. Une belle petite armée, qui foutait la trouille à Antonio Gonzalvo. Qui l'inquiétait presque autant que la dinguerie de son cousin. Léonardo, qui l'avait littéralement arraché du Salsa Roja au passage pour le convier à l'hallali. La mise à mort de

leur ennemi légendaire. Historique : l'Exécuteur ! Le grand Fumier, la grande Salope !

À peine le temps pour Gonzalvo d'enfiler sa veste, et d'être propulsé dans le gros Mercedes. Depuis, il crevait de trouille. Poussé par son cousin, il se retrouva dehors, et, tandis que Leonardo Carribe armait son propre P.— M., un mauvais pressentiment le saisit. Comme une espèce de prémoni...

Et sa peur s'envola dans une brutale déchirure sonore qui creva la nuit. Un énorme choc en plein front, un vacarme infernal dans sa tête, un violent éclair rouge au fond des yeux, et plus rien.

Que le néant.

CHAPITRE XXV

Brutalement, Anna Batista avait l'impression de se retrouver des années en arrière. Le *balsero*, les flots de l'Atlantique, les pieds battant sans relâche dans l'eau. À part l'odeur, le goût de cette eau. Celle-là sentait plein de choses à la fois : la végétation décomposée, le poisson, la vase, le pourri. Ecœurant à vomir. Pourtant, Anna Batista tenait bon. Elle avait vécu bien pire. Un bayou n'était rien qu'un infime bras liquide, comparé aux deux cents kilomètres d'eau salée qu'elle avait dû parcourir pour nager de Cuba jusqu'aux Keys de Floride dans son minuscule *balsero*. Alors, sourde aux appels rageurs de Luis-Carlito, échappant au rayon de la torche et refusant d'imaginer la faune qui infestait les marais, elle se mit à nager. Avec rage.

Ce n'étaient ni la fatigue, ni son crâne esquinté qui avaient dissuadé le Guerrier de peaufiner un plan de bataille très élaboré. C'était l'urgence qui le pressait. Sur deux fronts à la fois. Blitz sur le clan Carribe, récupération d'Anna Batista.

S'il était encore temps.

Alors sitôt entendu les moteurs à l'extérieur, il avait ramassé tous les chargeurs trouvés autour de lui. Tous scotchés tête-bêche en double. Il avait affaire à des pros. Puis il s'était glissé dehors par la porte laissée ouverte par feu le rafaleur, avait vu les quatre tout-terrain franchir le portique de la tannerie, avait profité des zones d'ombre, avait rasé les murs pour aller s'abriter à l'angle du bâtiment administratif. De là, bénéficiant d'un angle de vision idéal, il avait nettoyé la lunette passive, l'avait réajustée devant son œil droit, et, après une brève réadaptation de sa vision, il avait observé. Guetté ses premières cibles. Il avait vu les véhicules stopper sur le grand terre-plein en encadrant le 4x4 Mercedes, avait alors compris. « Coco » Carribe était à bord de celui-là. Des porte-flingues en tenues paramilitaires avaient sauté à terre, s'étaient précipités au-devant du Mercedes à l'instant où ses portières s'ouvraient. Quatre hommes en étaient descendus. Le chauffeur et son voisin, plus deux de l'arrière. Un costaud en complet veston clair, un grand mince, vêtu d'un battle-dress. Sitôt à terre, ce dernier avait armé le P.— M. qu'il avait au poing, et tandis qu'une partie des porte-flingues lui emboîtait le pas, il s'était dirigé à grands pas vers le bâtiment de l'atelier.

Léonardo Carribe. Forcément.

Alors, un pistolet-mitrailleur dans chaque poing et chargeurs doubles engagés, l'Exécuteur avait lancé son blitz éclair. Des deux armes. Rafales courtes. Sélectives. D'abord ceux qui étaient encore près des voitures. Le type en complet clair, le chauffeur et son acolyte, enfin les gros bras en tenues paramilitaires. Puis, calmement, il avait remonté ses tirs en direction du groupe en marche.

Il en était à sa quatrième mini-rafale, quand les pourris comprirent ce qui se passait. Tous les cadavres n'étaient pas encore à terre que, autour de Carribe, les flingueurs avaient réagi. Les uns rafalant à tout-va et cherchant une cible invisible, les autres se ruant sur le *jefe* pour le jeter à terre et se coucher sur lui.

Belle opération... qui arrangeait bien l'Exécuteur.

Ainsi, il ne risquait pas de tuer Carribe. Pas tout de suite. Il le voulait vivant. Et loquace. Et pour ça, une seule possibilité. Unique impératif dans le plan basique du Guerrier, s'emparer du *jefe*. Très vite. Moralité, opération brutale. Cueillis à froid et s'attendant à être reçus par les hommes de la L.S.P., les porte-flingues de Carribe avaient beau sembler très pros, ils furent dépassés par le feu du Guerrier. Tels des frelons mécaniques aux dards téléguidés, les ogives de 9mm fusaient dans la nuit moite, percutant les torsos, perforant les peaux, brisant les os sur leur passage. Le sang jaillissait en fontaines écarlates dans les pinceaux de phares encore allumés.

Trop de lumière.

D'une ultime rafale du MAC 10, l'Exécuteur fit sauter les feux des 4x4, crevant au passage calandres, portières et pneus. Puis, engageant le P.— M. déchargé dans sa ceinture, il continua d'arroser avec l'autre, culbutant trois flingueurs aux armes également vides, qui cherchaient à s'abriter. Dans le même temps, il avait puisé dans sa poche de blouson deux des dernières « monnaies » d'Herman. Incendiaires là aussi. Rien de mieux que le feu pour déclencher une panique. Et puisque Carribe était protégé... Rapide et précis malgré son crâne en compote, Bolan les mordit en même temps, les tordit entre ses dents, les expédia d'un ample mouvement du bras qui le fit grimacer. Séquelles de l'exercice du bassin. Là-bas, trompé par la soudaine obscurité, le bouclier humain du *jefe* se redressait déjà. Croyant être invisibles, les gros bras continuaient à balancer leurs rafales, tout en entourant étroitement leur *patrón* qui amorçait à son tour le mouvement de se relever. Les deux dollars explosifs incendiaires leur tombèrent dessus comme la foudre et l'Exécuteur ferma les yeux. Deux explosions sèches, deux éclairs aveuglants, suivis de hurlements. Surprise, incrédulité, premières brûlures, panique. Effets

incontournables, même chez les plus aguerris.

Et le feu.

Beaucoup. Plein les belles tenues paramilitaires. Plein les casquettes, les cheveux. De courtes langues incandescentes d'un rouge vif, piquées un peu partout sur les corps. On aurait dit des flammes de briquets. Affolés, les porte-flingues s'ébrouaient en tous sens, oubliant à la fois de tirer et de protéger leur boss. Pendant ce temps, l'Exécuteur avait retourné les bi-chargeurs de ses deux P.— M., et rafalé les quelques survivants restés près des voitures. Puis, remisant de nouveau le MAC 10 et s'emparant du S&W, il s'occupa du bouclier humain. Complètement débandés, les pourris couraient à présent n'importe où, cherchant un secours qu'ils ne trouvaient pas. Leurs vêtements brûlaient si fort que certains se les arrachaient en hurlant, en sautant sur place, telles des marionnettes aux fils emmêlés. Simultanément, apparemment dépassé lui aussi et vidant son P.— M. au hasard, Coco se précipita vers l'abri le plus proche : l'atelier.

Malgré sa protection humaine, des flammèches incendiaient sa chevelure épaisse, et son battle-dress s'enflammait par endroits. Le Guerrier avait tout enregistré d'un regard. Éliminer les derniers survivants. Alors, comme au stand et visant avec soin, l'Exécuteur les tua. Un à un, jusqu'au dernier.

Pressé par l'urgence, il appuya de nouveau sur la détente du S&W en direction de l'atelier. Là-bas, le bras du *jefe* qui brandissait le P.— M. partit vers le haut, et l'arme vola dans la nuit. Epaule fracassée, Carribe partit en avant en crachant de douleur. Du MAC 10, le Guerrier envoya alors une rafale au ras du sol. À trente mètres, Leonardo « Coco » Carribe poussa un hurlement aigu, trébucha, s'affala, roula sur le sol boueux en hurlant. Du bas de son battle-dress haché, du sang giclait, verdâtre dans l'oculaire de la lunette passive de l'Exécuteur. Visiblement brisée, sa jambe droite s'était pliée dans un angle inquiétant. Pourtant, il tentait de gagner l'atelier en rampant. Et en geignant de douleur.

C'était le moment de lui donner un coup de main.

Le rejoignant en quelques enjambées et vérifiant qu'aucune menace ne pesait plus sur lui, le Guerrier l'attrapa par le col du battle-dress en grondant :

— ¡ *Buenas tardes*, Coco !

Puis d'une sèche détente, refoulant ses propres souffrances et indifférent aux cris et aux ruades du *jefe*, il le traîna dans la boue.

Direction l'atelier.

Anna Batista avait touché terre sans presque s'en rendre compte. Une berge boueuse, envahie par une végétation gluante. Elle avait perdu toute notion de temps, et elle ignorait quelle distance elle avait parcourue. Haletante, elle tomba à genoux sur un sol spongieux, fut secouée par une violente nausée, vomit longuement, avant de s'affaler, le cœur près d'éclater. Avec les « tasses » qu'elle avait bues, elle était bonne pour l'hôpital. À moins qu'un serpent ou les alligators... Elle frissonna, se recroquevilla, fut prise de tremblements incœrcibles, vomit de nouveau. Enfin soulagée, elle allait se redresser, quand une de ses mains heurta quelque chose dans la boue. Elle faillit crier, la retira précipitamment, faisant rouler la chose plus loin. Son regard plein de larmes accrocha alors le petit point lumineux. Verdâtre. Dans son hébétude, elle songea à un ver luisant, puis, d'un coup, un immense soulagement déferla en elle.

Le téléphone !

Ce gros portable qu'elle avait arraché à Luis-Carlito en plongeant dans le bayou ! Elle avait nagé tout ce temps sans lâcher l'appareil ! Le salut !

Parce que, bien sûr, elle savait qui appeler au secours. Le seul capable de déclencher les opérations nécessaires en un temps record.

Hal ! Hal Brognola ! *Son* cher Hal !

Folle d'excitation, elle s'empara de l'appareil et à la faveur d'un clair de lune salubre, elle localisa la touche de prise de ligne et l'enfonça. Elle allait porter le téléphone à son oreille, quand son écran s'alluma, affichant un texte bref :

Press keys, for activate.

Le regard d'Anna Batista se figea, son visage se tendit, et, du fond de ses entrailles, un gémissement monta jusqu'à ses lèvres :

— Oh ! Non !

Pour appeler, elle devait ouvrir la ligne ! En pressant une touche du clavier. Non. Au moins deux. Keys était au pluriel. Quelle touches ? Il y en avait plein. Un téléphone satellitaire. Elle connaissait ça, avait vu des gens de presse en utiliser, mais elle ne s'en était jamais servie. Elle enfonça les touches l'une après l'autre. Sans résultat. Nerveuse, elle les pressa ensuite par deux. En vain. Des centaines de combinaisons. Impossibles à trouver.

— *Palomita !*

Le cœur d'Anna rata un battement. Luis-Carlito ! Tout près ? Elle ne savait pas, mais il la cherchait bel et bien ! Il allait la trouver ! Ce cœur glacé qui repartait, qui s'affolait dans sa poitrine savait déjà ce que de toutes ses forces elle voulait ignorer.

Elle était perdue.

— Putain, Bolan ! Tu vas pas...

— Si.

— Non ! T'es dingue ! Pas ça ! Je...

— Simple inversion de rôles, coupa l'Exécuteur.

Implacable, il poussa sur les épaules de Leonardo Carribe.

Recroquevillé sur le béton du réduit et hurlant de douleur, son buste était suspendu au-dessus de la trappe. En dessous, l'eau noire et putride était animée de remous bouillonnants. L'instant d'avant, l'Exécuteur avait trouvé la commande électrique de la grille. Celle qui retenait les sauriens dans la première partie du bassin. Une grille qui s'était ouverte en grinçant. Pour les alligators, ç'avait été comme un signal. Tous s'étaient rués sous la trappe, là où le clan Carribe se débarrassait des cadavres encombrants. Réflexe de Pavlov. Monstrueuse meute affamée, aux queues fouettant l'eau, aux claquements de gueules impatientes.

Du pied, le Guerrier avait encore enfoncé le buste du pourri dans l'ouverture de la trappe. Et, d'un autre, il avait fait céder l'unique bras avec lequel Carribe tentait de lutter. Dès lors sans appui, le corps du *jefe* bascula, seulement retenu par une jambe. Celle qui tenait encore à peu près bon. Le retenant par la cheville, Bolan gronda :

— Tu as trois secondes, Coco. Trois secondes pour me dire où ton dingue de rejeton a embarqué Anna Batista.

— Je... attends. Je sais pas si...

— Une...

— Merde ! Bolan ! Tu peux pas...

— Si. Je suis crevé, je ne tiendrai pas plus de...

— Il est... ils sont au bungalow ! Putain, remonte-moi !

Bungalow. Le mot que l'autre pourri de tout à l'heure dans l'atelier

n'avait qu'à peine eu le temps de prononcer. Ça collait.

— À son bungalow, répéta le *jefe* d'une voix mourante.

— Où il est, ce bungalow !

— A... à vingt minutes d'ici en canot !

— C'est vague, ça !

— *¡ No, no !* C'est, c'est par... par le grand bayou. Là où ils amarrent l'hydro ! Merde ! J'ai... je l'ai appelé tout à l'heure, Luis-Carlito. Je... je lui ai dit qu'il ramène la fille, mais... mais il voulait rien savoir ! On va aller le chercher ! Tous les deux !

Carribe paniquait complètement. Son corps pesait des tonnes, et son bras à l'épaule dévastée pendait lamentablement, oscillant au ras de l'eau. Il hurla :

— Bolan ! Merde ! Remonte-moi ! On va aller la chercher tous les deux, la fille ! Sans... sans moi, tu vas pas trouver !

— Le numéro, coupa le Guerrier.

— Hein ?

— Tu dis que tu l'as appelé, ton taré de fils. Alors file-moi son numéro ! Vite ! Je compte... deux...

— Attends ! Je...

De plus en plus affolé, le *patrón* du clan cubain de Miami ne trouvait plus ses mots. Ce fut d'une voix mourante qu'il lâcha une série de chiffres. Bolan enregistra, et sans lâcher la cheville du pourri, il empoigna son propre satellitaire. Mais alors qu'il s'apprêtait à composer la série, un hurlement déchirant fit trembler l'atmosphère.

— Bolan ! Remon...

Suivit un bouillonnement infernal, un deuxième hurlement. Inhumain. Et, soudain, une force infernale arracha la cheville de Carribe à la poigne de l'Exécuteur. Il voulut la rattraper, mais c'était impossible. Manquant se faire entraîner lui-même, son regard enregistra l'image dans le réticule de la lunette passive. Horrible. Enormes et furieux, deux alligators avaient bondi hors de l'eau, et leurs mâchoires s'étaient refermées sur le bras blessé de Carribe. Eaux dévastateurs, avec lesquels Leonardo « Coco » Carribe disparut dans un bouillonnement monstrueux.

Halluciné, Mack Bolan sentit son estomac remonter dans sa gorge.

Certes, il s'était bien préparé à offrir l'ordure aux alligators, mais seulement son cadavre. Après son exécution. Ecœuré, il haleta :

— Désolé, pourri !

Il resta à genoux longtemps, anéanti d'épuisement. Se redressant enfin, il quitta le bâtiment et ses hideuses créatures, tout en composant la série de chiffres sur le clavier du satellitaire, en espérant très fort que, dans sa panique, Coco ne s'était pas trompé. Sur la ligne, il y eut une suite de sonneries. Et personne ne décrocha.

Les poings serrés sur les oreilles, Anna Batista ne voulait plus entendre ces bruits, ceux des bayous, des marais, des Everglades.

— *Palomita !*

Et surtout, elle voulait oublier ces appels, comme des plaintes animales, qui roulaient sur les bayous, qui ricochaient contre les arbres, qui arrivaient jusqu'à elle en faisant frémir l'air fiévreux. Des plaintes tantôt désespérées, tantôt débordantes de rage. Toujours de cette voix aigre, comme désincarnée, qui lui donnait la chair de poule.

Malgré ses mains sur les oreilles, il semblait à Anna que la voix se rapprochait. Qu'elle était là. Tout près. L'impression qu'à chaque fois qu'elle l'entendait, une sonnerie d'alarme résonnait dans sa tête pour la mettre en garde. L'impression encore qu'elle percevait le moteur du hors-bord. Bizarrement plus éloigné que la voix. Mais avec ses oreilles bouchées... et cette sonnerie d'alarme qui n'arrêtait pas... qui n'arrêtait pas !

Tout à coup, Anna réalisa. Le téléphone ! C'était la sonnerie du téléphone ! Elle rouvrit les yeux, ôta les mains de ses oreilles, et, complètement hagarde, elle écouta, fixant le petit écran de l'appareil gisant à ses pieds. L'écran qui s'était allumé, affichait un message :

Call.

Le mot « appel » clignotait à chaque sonnerie. Anna comprit. Le satellitaire était verrouillé en émission d'appel, en revanche, il pouvait en recevoir. Or quelqu'un appelait. Immédiatement, elle songea au père de Luis-Carlito, se dit que cela ne changeait rien à sa situation, fut ensuite prise d'un doute. Et si c'était quelqu'un d'autre ? Et si...

— *Palomita !*

Le cœur d'Anna se remit à cogner trop fort. La voix approchait ! Et si Luis-Carlito entendait cette satanée sonnerie ? Et si elle le guidait jusqu'ici ? Jusqu'à elle ! De nouveau proche de la panique, elle

ramassa l'appareil, se demanda comment interrompre l'appel, fut frappée par l'évidence.

Simplement en répondant.

Comme si elle s'apprêtait à écouter le diable, elle enfonça la touche idoine, hésita, finit par porter le combiné à son oreille. D'abord, elle ne perçut qu'un grondement ouaté. Un moteur. Puis une voix :

— Luis-Carlito ?

Un timbre masculin. Grave. Son père. Forcément son père. Submergée par une vague de dégoût, la jeune femme cracha dans le micro :

— Espèce de salaud ! Vous ne m'aurez pas ! Et votre dingue de fils ne m'aura pas non plus !

Elle marqua un temps, ajouta d'une voix blanche :

— Je préfère crever !

Frémissante de rage et de peur, elle allait raccrocher, quand sur fond de bruit de moteur, la voix demanda :

— Qui êtes-vous ?

Surprise, Anna Batista en resta muette, et dans le combiné, la voix hasarda :

— Anna ? Vous êtes Anna Batista ?

Incrédule, la jeune femme ouvrit la bouche, la referma. Le cœur emballé par elle ne savait quel fol espoir, elle ne put que demander à son tour :

— Qui... qui est à l'appareil ?

Un bref silence, puis la voix grave :

— Mon nom est Mack Bolan. Je suis un ami de Hal.

Anna manqua défaillir. Son cœur battit si fort qu'elle en suffoqua. Un ami de Hal ! Elle n'y comprenait rien, mais cet inconnu ne pouvait être ni Leonardo Carribe, ni quelqu'un de son entourage. Ils ne pouvaient connaître Hal Brognola, et encore moins être au courant de leur histoire. Complètement dépassée, elle haleta :

— Je ne...

— *Palomita !*

Luis-Carlito ! À droite. À gauche, devant ou derrière elle, Anna ne savait pas. Les voix, le moteur dans le téléphone, le moteur à l'extérieur, tout semblait venir de toutes parts. Sentant alors sa panique remonter, elle lança dans l'appareil :

— C'est Luis-Carlito ! Le fils d'un gangster de Miami. Il me cherche ! Ils vont me...

— Vous voulez dire que vous avez échappé à Luis-Carlito ?

— Oui ! Je... c'est son téléphone, mais...

— Où êtes-vous ?

— Je... quelque part dans les bayous ! J'ai sauté à l'eau, j'ai nagé et...

— Anna ! coupa encore l'inconnu. Ecoutez-moi, et faites exactement ce que je vais vous dire.

Anna frissonna, tourna la tête de tous côtés, crut apercevoir une vague lueur, quelque part dans les marais.

— Anna ?

— Ou... oui ?

— Vous allez raccrocher ce téléphone.

— Non ! Non ! Je vois en...

— Vous allez raccrocher, déposer l'appareil où vous vous trouvez actuellement, puis vous vous en éloignerez, et vous vous cacherez à l'écart. Pendant ce temps, je vais recomposer ce numéro, et vous le laisserez sonner. Aussi longtemps que vous n'entendrez pas de nouveau ma voix, mais en direct. O.K. ?

— Je... je ne...

— Faites ça, Anna ! Faites-le, et je vous promets...

— *Palomita ! Palomita !* Je suis...

La voix de Luis-Carlito avait viré à l'aigu. Fébrile. De plus en plus près, semblait-il. Anna Batista avait envie de hurler, mais elle ne cria pas. Elle répondit simplement dans l'appareil :

— D'accord. Je vais faire ça.

L'hydroglisseur de la L.S.P. infléchit sa course, alla s'arrêter le long de la berge. Mack Bolan stoppa le moteur, raccrocha le satellitaire,

guetta un instant les sons de la nuit des bayous, avant d'enfoncer la touche « bis » de l'appareil. La sonnerie résonna dans l'écouteur. Eloignant alors le combiné de son oreille, il écouta les bruits environnants. Rien. Seulement les sons habituels des Everglades. Déposant l'appareil entre ses cuisses sur le banc de commande, il remit le moteur en marche, et, au ralenti, reprit sa remontée du bayou. Sans la moindre certitude d'aller dans la bonne direction, sans même savoir s'il aurait dû ou non trouver le fameux bungalow sur son trajet. Si Coco avait menti, il ne retrouverait jamais Anna Batista dans cet immense dédale liquide et sylvestre. Hélas, il n'avait pas le choix. Alors, il continua sa remontée un moment, avant de stopper de nouveau l'hélice de l'hydroglisseur. Et d'écouter. D'abord, il n'entendit rien de nouveau, puis, prêtant davantage l'oreille, il lui sembla percevoir comme un bruit de moteur. Loin. Devant, de côté, derrière ? Impossible de savoir. Repartant néanmoins dans la même direction, il remonta encore le bayou durant quelques minutes, stoppa de nouveau l'embarcation pour écouter. Cette fois, plus de bruit de moteur. Dépit, il allait relancer le sien, quand, soudain, derrière la toile de fond sonore de la faune locale, il crut percevoir...

Une sonnerie ? Les trilles d'un oiseau ? Impossible à savoir avec certitude.

Le cœur d'Anna battait la chamade. À travers les sonneries répétées du satellitaire, il lui avait semblé percevoir comme des craquements. Des glissements. Accroupie entre les racines d'un gros arbre, contenant son souffle et les yeux dilatés par l'angoisse, elle scrutait la nuit, ne distinguant que les ombres des troncs, des buissons épais, et les vagues reflets de l'eau du bayou situé tout près. Elle avait perdu tous ses repères, et ignorait depuis combien de temps le téléphone sonnait ainsi. Avec une peur en plus. Et si la batterie lâchait... Soudain, un autre craquement. Là ! Juste devant ! Le cœur dans la gorge, Anna se tassa davantage entre les racines de l'arbre. Mais ce n'était qu'une fausse... Et brusquement, la sonnerie cessa.

La batterie ! Le téléphone n'avait plus de...

— *Pa... lo... mi... ta !*

Anna faillit hurler. La voix ! Son nom découpé en syllabes ! Comme pour jouer ! Un jeu hideux ! La voix de Luis-Carlito !

— C'est amusant, *Pa... lo... mi... ta !* Très gentil, ce petit jeu de piste ! Très astucieux aussi ! Tu as encore peur ? Tu ne devrais pas !

Anna sentait le hurlement monter sournoisement dans sa poitrine, et elle s'était mise à trembler. Un tremblement incoercible, qui lui

faisait mal partout. Luis-Carlito était tout près, mais elle n'arrivait pas à savoir de quel côté exactement. Elle savait seulement qu'elle allait hurler.

L'ordure continuait de l'appeler et la voix approchait ! Anna en était sûre, Luis-Carlito tournait autour d'elle. Malgré la panique qui montait, malgré ce hurlement qui allait jaillir, elle se souvint du fusil. Celui que Luis-Carlito avait emporté tout à l'heure. Une arme dotée d'une grosse... d'une énorme lunette de visée. Elle en avait vu de semblables dans les films. Des lunettes de visée pour la chasse de nuit. Alors, Luis-Carlito allait finir par la débusquer. Et elle serait prise. Comme un animal. Il allait...

— *Palomita* ? Je te cherche et je vais bientôt te voir !

Le hurlement d'Anna montait, montait de plus en plus vite.

De plus en plus fort. Durant une seconde, elle crut voir une ombre bouger. Là ! Droit devant ! À moins de trois ou...

Un silence, un craquement, un glissement, puis :

— Je vais te... Je te vois, *Palomi*...

La voix de Luis-Carlito n'acheva pas. Tout près, il y eut un nouveau glissement, puis un son bizarre. Une sorte de feulement. Un souffle étrange. Mouillé. Gargouillant. La bouche d'Anna s'ouvrit. Pour hurler. Puis il y eut un autre bruit.

Comme la chute d'un objet lourd. Puis un autre glissement. Encore plus près. Et comme un souffle... et une voix :

— C'est fini, Anna. Tout va bien.

Un temps, et de nouveau la voix :

— C'est moi. Mack Bolan.

Le cauchemar était terminé.

[1] Vastes étendues de végétation tropicale dans les Everglades.